



AMOURS
& AUTRES
ENCHANTEMENTS

sarah a. allen

Sarah A. Allen

Amours &
autres enchantements

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Delphine Rivet

Pour maman. Je t'aime.

PREMIERE PARTIE

RETROSPECTIVE

À chaque lune montante, Claire rêvait immanquablement de son enfance. Elle essayait donc de rester éveillée tandis que les étoiles clignaient de l'œil ; l'astre, mince croissant d'argent, regardait le monde de haut avec le même sourire provocateur que les jolies femmes sur les affiches publicitaires rétro. Ces nuits-là, en été, Claire jardinait à la lumière des lampes à énergie solaire qui bordaient le sentier ; elle désherbaît et taillait les fleurs nocturnes : la belle-de-nuit et la trompette des anges, le jasmin et le tabac. Celles-ci ne faisaient pas partie des plantes comestibles du patrimoine Waverley. Claire les avait plantées pour occuper ses insomnies, lorsqu'elle était si énervée que la frustration consumait le bord de sa chemise de nuit et allumait de minuscules incendies au bout de ses doigts.

Elle faisait constamment le même rêve. De longues routes semblables à des serpents sans fin. Les nuits dans la voiture tandis que Lorelei, sa mère, retrouvait des hommes dans des bars et des dancings. Le guet pendant qu'elle volait du shampoing, du déodorant et du rouge à lèvres (et parfois des bonbons pour sa fille) dans toutes les supérettes du Midwest. Enfin, juste avant de se réveiller, elle voyait toujours apparaître sa sœur Sydney dans un halo de lumière. Lorelei la prenait dans ses bras pour courir jusqu'à la demeure des Waverley à Bascom, et si Claire réussissait à les suivre, c'est seulement parce qu'elle s'agrippait obstinément à la jambe de sa mère.

Ce matin-là, lorsqu'elle se réveilla dans le jardin, elle avait un goût de regret dans la bouche. Elle cracha et fronça les sourcils. Elle s'en voulait d'avoir été une telle peste avec sa sœur quand elles étaient petites. Mais les six années qui avaient précédé la naissance de Sydney s'étaient passées sous l'emprise constante de la peur de se faire prendre, la peur qu'on leur fasse du mal, la peur de manquer de nourriture, d'essence ou de vêtements chauds pour l'hiver. Sa mère s'en tirait toujours *in extremis*. Au bout du compte, on ne les prit jamais, on ne lui fit jamais de mal, et dès que la première vague de froid agitait les feuilles aux couleurs changeantes, sa mère faisait apparaître par magie des moufles bleues ornées de flocons de neige, des collants roses à porter sous son jean et un bonnet à pompon. Si, aux yeux de Lorelei, cette vie de cavale avait été acceptable pour Claire, elle avait dû estimer en revanche que Sydney méritait mieux, qu'elle méritait de naître avec des racines. C'est ce que l'enfant effrayée en Claire ne lui avait pas pardonné.

Elle ramassa le sécateur et la houlette, se releva, ankylosée, et se dirigea vers le cabanon à travers l'aube brumeuse. Elle s'arrêta soudain, plissa le front, puis se retourna et regarda autour d'elle. Tout était calme et humide, le pommier capricieux au fond du terrain tressaillait doucement, comme s'il rêvait. Ce jardin avait été cultivé par des générations de Waverley. Leur histoire s'inscrivait dans cette terre, tout comme leur avenir. Quelque chose allait arriver, un événement que le jardin n'était pas encore disposé à révéler. Il faudrait qu'elle garde les yeux ouverts.

Claire entra dans le cabanon et essuya avec soin les vieux outils trempés de rosée avant de les accrocher à leur place. Elle verrouilla le lourd portillon, remonta l'allée jusqu'à la porte à l'arrière de l'imposante bâtisse de style Queen Anne héritée de sa grand-mère.

Claire s'arrêta dans le solarium, où elle nettoyait et faisait sécher les herbes et les plantes. Cela sentait fort la lavande et la menthe poivrée, comme si elle avait pénétré dans un souvenir de Noël qui ne pouvait pas être le sien. Elle ôta sa chemise de nuit blanche tachée, la

roula en boule, et entra nue dans la maison. La journée promettait d'être longue. On lui avait commandé un dîner et, en ce dernier jeudi de mai, elle devait faire sa livraison mensuelle de gelées de lilas, de menthe et de pétales de rose, ainsi que de vinaigre à la capucine et à la fleur de ciboulette, au Farmer's Market et à l'épicerie fine, sur la place où se retrouvaient les étudiants d'Orion Collège après les cours.

On frappa à la porte alors qu'elle se faisait un chignon. Elle descendit l'escalier pieds nus, vêtue d'une robe bain de soleil blanche brodée et ouvrit en souriant à la vieille dame bâtie comme un pot à tabac qui se tenait sous le porche.

Evanelle Franklin avait soixante-dix-neuf ans, en paraissait cent vingt, mais réussissait cependant à marcher mille six cents mètres sur la piste d'athlétisme d'Orion Collège, cinq fois par semaine. Cette parente éloignée, une cousine au second ou troisième ou quatorzième degré, était la seule autre Waverley vivant encore à Bascom. Claire, qui ressentait le besoin d'un lien familial depuis le départ de Sydney à dix-huit ans et la mort de sa grand-mère la même année, s'accrochait à elle comme à un aimant.

Quand Claire était petite, Evanelle lui apportait un pansement des heures avant qu'elle s'égratigne le genou, ou des pièces de monnaie pour Sydney et elle bien avant qu'apparaisse la camionnette du glacier, ou encore une lampe de poche à glisser sous son oreiller deux semaines avant que la foudre ne s'abatte sur un arbre dans la rue et que tout le quartier soit privé d'électricité pour la nuit entière.

Lorsque Evanelle vous donnait quelque chose, vous en trouviez l'usage tôt ou tard, sauf le panier pour chat offert cinq ans plus tôt et qui attendait encore son utilisation. La plupart des habitants de la ville traitaient Evanelle avec une gentillesse amusée et elle-même ne se prenait pas au sérieux. Claire, elle, savait que ses cadeaux n'étaient jamais anodins.

— Voyez-vous ça, si elle ne fait pas italienne avec ses cheveux bruns et sa robe à la Sophia Loren ! Tu serais parfaite comme illustration sur une bouteille d'huile d'olive ! commenta Evanelle.

Vêtue de son survêtement en velours vert, elle portait un grand cabas plein de pièces de monnaie, de timbres, de minuteurs et de savon, qu'elle distribuerait quand le besoin s'en ferait sentir.

— Je m'apprêtais à faire du café, dit Claire en s'effaçant. Entre donc.

— Ce n'est pas de refus, dit Evanelle en la suivant dans la cuisine. Tu sais ce que je déteste ?

Claire se tourna vers elle.

— Non. Quoi ?

— Je déteste l'été.

Claire se mit à rire. Elle adorait recevoir la visite d'Evanelle. Depuis des années, elle essayait de convaincre la vieille dame de s'installer dans la maison pour qu'elle puisse s'occuper d'elle, pour ne plus avoir l'impression que les murs de la maison s'écartaient quand elle marchait, étirant les couloirs et élargissant les pièces.

— Et pourquoi cela ? C'est merveilleux, l'été. La douceur de l'air, les fenêtres ouvertes, les tomates toutes gorgées de soleil.

— Je déteste l'été parce que presque tous les étudiants quittent la ville, du coup il n'y a presque plus de coureurs sur la piste et je n'ai aucun joli derrière masculin à regarder quand je marche.

— Tu es une vieille dame dépravée, Evanelle.

— Moi, ce que j'en dis...

— Voici ton café, annonça Claire en posant une tasse devant Evanelle, qui y jeta un regard

méfiant.

— Tu n’as rien mis dedans, hein ?

— Tu sais bien que non.

— Parce que la branche des Waverley à laquelle tu appartiens veut toujours ajouter des trucs partout. Des feuilles de laurier dans le pain, de la cannelle dans le café. Moi j’aime les choses simples et nature. A propos, je t’ai apporté quelque chose.

Evanelle sortit un briquet Bic jaune de son cabas.

— Merci, Evanelle, dit Claire en glissant l’objet dans sa poche. Je suis sûre qu’il va me servir.

— Peut-être que non. Je sais seulement que je devais te le donner.

Evanelle, qui était un bec sucré, prit sa tasse en couvant des yeux le moule à gâteau couvert sur l’îlot en inox.

— Qu’est-ce que tu as préparé ?

— Un gâteau blanc. J’ai incorporé des pétales de violette dans la pâte. Et j’en ai cristallisé certaines pour décorer le dessus. C’est le dessert d’un dîner que je dois livrer et servir ce soir.

Claire saisit un Tupperware et le tendit à Evanelle.

— Celui-ci, je l’ai fait pour toi. Il n’y a rien de bizarre dedans, promis.

— Tu es adorable. Quand vas-tu te marier ? Qui veillera sur toi quand je m’en irai ?

— Tu ne t’en iras nulle part. Et cette maison convient parfaitement à une vieille fille. Je vieillirai ici, et quand les enfants du voisinage m’agaceront à essayer de grimper sur le pommier au fond du jardin, je les chasserai avec un balai. Et j’aurai plein de chats. C’est sûrement pour ça que tu m’as offert ce panier.

— Ton problème, c’est la routine, fit Evanelle en secouant la tête. Tu aimes trop ta petite vie. Tu tiens ça de ta grand-mère. Tu es trop attachée à cette maison, tout comme elle l’était.

Claire sourit, la comparaison lui faisait plaisir. Elle ignorait la stabilité que procure un nom de famille jusqu’à ce que sa mère l’amène ici. Alors qu’elles étaient à Bascom depuis trois semaines, juste après la naissance de Sydney, Claire s’était assise sous le tulipier devant la maison pendant que les voisins venaient admirer Lorelei et son nouveau bébé. Claire n’étant pas « nouvelle », elle pensait qu’elle n’intéresserait personne. Un couple de visiteurs avait regardé Claire en sortant de la maison -la petite fille construisait patiemment une cabane en rondins miniature avec des brindilles.

— C’est bien une Waverley, cette petite, avait dit la femme. Elle est dans son monde.

Claire n’avait pas levé les yeux, elle était restée coite, mais elle s’était accrochée à l’herbe avant que son corps ne s’envole. *Elle était une Waverley.*

Elle n’en avait soufflé mot à âme qui vive, de peur que son bonheur ne s’évanouisse, mais depuis ce jour-là, elle avait suivi sa grand-mère chaque matin dans le jardin pour l’observer, désirant ardemment l’imiter, ressembler à une authentique Waverley, pour prouver que, même si elle n’était pas née ici, elle appartenait bien au clan elle aussi.

— J’ai des cartons de gelée et de vinaigre à livrer, dit-elle à Evanelle. Si tu veux bien patienter une minute, je te dépose.

— Tu fais une livraison chez Fred ?

— Oui.

— Alors je t’accompagne. Il me faut du Coca-Cola. Et des GooGoo Cluster. Peut-être que je prendrai aussi des tomates. Tu m’as donné une envie folle de tomates.

Tandis qu’Evanelle débattait des mérites respectifs des jaunes par rapport aux rouges, Claire partit chercher quatre cartons dans la resserre pour emballer ses produits. Quand elle eut terminé, Evanelle la suivit jusqu’à la camionnette blanche portant

l'inscription *Waverley Traiteur*.

Claire tendit à la vieille dame la boîte contenant son gâteau blanc nature et un sachet en papier.

— C'est quoi ? demanda Evanelle en regardant à l'intérieur pendant que Claire s'installait au volant.

— Une commande spéciale.

— C'est pour Fred Walker, fit Evanelle d'un air entendu.

— Tu crois qu'il ferait encore affaire avec moi si je te le disais ?

— C'est pour Fred.

— Je n'ai pas dit ça.

— C'est pour Fred.

— Je n'ai pas bien entendu. Tu m'as dit que c'était pour qui ?

— Pas la peine de faire ta maligne, dit Evanelle avec dédain.

Claire se mit à rire et démarra.

Ses affaires prospéraient parce que tous les gens du coin savaient que les plats préparés avec les fleurs qui poussaient autour du pommier du jardin des Waverley avaient un pouvoir mystérieux. Les biscuits à la gelée de lilas, les cookies à la lavande et les gâteaux à la mayonnaise de capucine commandés par la Ligue des femmes pour leur réunion mensuelle leur conféraient la capacité de garder les secrets. Les boutons de pissenlit frits sur du riz aux pétales de souci, les fleurs de citrouille farcies et la soupe aux fruits de roses sauvages attiraient l'attention de vos convives sur la beauté de votre maison et jamais sur ses défauts. Le beurre au miel d'hysope anisée sur un toast, les bonbons à l'angélique et les petits gâteaux aux pensées cristallisées rendaient les enfants songeurs. Du vin de chèvrefeuille servi le 4 Juillet vous donnait la faculté de voir dans l'obscurité. Le goût de noisette de la crème de bulbe de jacinthe vous plongeait dans la nostalgie tandis que la salade de chicorée et de menthe vous procurait le sentiment qu'un événement positif allait se produire, que cela se vérifie ou non par la suite.

Le dîner que Claire devait préparer était donné par Anna Chapel, la directrice du département des arts à Orion Collège, pour célébrer la fin du second semestre. Claire était le traiteur attitré de ces soirées depuis cinq ans. Une bonne manière de se faire connaître des professeurs de l'université, qui désiraient déguster une bonne nourriture avec une touche d'originalité. Les gens de la ville, qui vivaient là depuis toujours, venaient eux la trouver dans un but spécifique : se soulager d'un secret en étant assuré que leur interlocuteur l'oubliera aussitôt, ou obtenir une promotion, ou encore rabibocher une amitié.

Claire apporta d'abord la gelée et le vinaigre au Farmer's Market, sur la grand-route, puis elle retourna en ville et se gara devant *Fred Gourmet*, anciennement *Fred Alimentation*, rebaptisé depuis qu'une clientèle plus chic d'étudiants et de touristes venait y faire ses courses.

Elle entra avec Evanelle dans la boutique au plancher grinçant. La vieille dame se dirigea vers les tomates tandis que Claire frappait à la porte du fond.

— Bonjour, Fred.

Assis derrière le bureau qui datait de l'époque de son père, il examinait des factures, mais, à en juger par la manière dont il sursauta lorsque Claire ouvrit la porte, son esprit était manifestement occupé par d'autres pensées. Il se leva brusquement.

— Claire ! Ravi de te voir.

— J'ai ta commande.

— Parfait.

Il attrapa la veste blanche pendue au dossier de son fauteuil et l'enfila sur sa chemisette noire, puis il accompagna Claire à la camionnette.

— Est-ce que, euh, tu m'as aussi apporté ce dont nous avons parlé ? lui demanda-t-il ensuite.

Elle eut un léger sourire et lui tendit le sac en papier contenant une bouteille de vin de géranium rosat.

Fred la prit avec un air gêné, puis il donna à Claire une enveloppe qui contenait un chèque. Rien de plus naturel, puisqu'il la payait à chaque livraison mensuelle. Mais ce chèque-là était d'un montant dix fois plus élevé que d'habitude et l'enveloppe semblait phosphorescente, comme remplie de vers luisants, illuminée par son espoir.

— Merci, Fred. À la prochaine fois.

— OK. Au revoir, Claire.

Fred Walker la regarda attendre près de la porte qu'Evanelle ait payée ses emplettes. C'était une jolie femme, au teint mat, aux cheveux et aux yeux noirs. Elle ne ressemblait pas à sa mère, qu'il avait connue à l'école, Sydney non plus d'ailleurs. Toutes deux devaient tenir de leurs pères respectifs. Les gens traitaient Claire poliment, mais la jugeaient un peu distante et ne prenaient jamais le temps de parler avec elle de la nouvelle autoroute ou de la merveilleuse récolte de framboises. C'était une Waverley et les Waverley étaient toutes bizarres, chacune à sa manière. La mère de Claire avait été une fauteuse de troubles qui avait laissé ses enfants à leur grand-mère, et qui était morte dans un carambolage à Chattanooga quelques années plus tard ; une grand-mère qui ne sortait que rarement de chez elle ; quant à leur cousine éloignée Evanelle, elle ne cessait de faire des cadeaux étranges. Les Waverley étaient comme ça. De même, les Runion étaient bavards, les Plemmon sournois et les Hopkins mâles dotés d'épouses plus âgées. Mais Claire entretenait bien la vieille demeure Waverley, qui constituait une attraction touristique non négligeable. L'important pour les habitants de Bascom était de pouvoir compter sur la jeune femme lorsqu'ils avaient un problème qui ne pouvait être résolu que grâce aux fleurs de son jardin. C'était la première Waverley en trois générations qui avait décidé de les faire profiter de leurs vertus. Cela suffisait à la racheter.

Evanelle et Claire quittèrent la boutique tandis que Fred, la main serrée sur le sac contenant sa bouteille, regagnait son bureau.

Il ôta son blazer et se rassit, les yeux fixés sur la petite photo encadrée d'un beau quinquagénaire vêtu d'un smoking. Elle avait été prise lors de son cinquantième anniversaire, deux ans auparavant.

Fred et son compagnon James vivaient ensemble depuis plus de trente ans maintenant, et leur relation ne choquait plus personne. Mais James et lui s'éloignaient l'un de l'autre ces derniers temps et de petites graines d'angoisse commençaient à germer en lui. Depuis quelques mois, James restait dormir à Hickory, où se trouvait son bureau, en prétextant qu'il finissait de travailler tellement tard que cela n'avait aucun sens de rentrer à Bascom. Fred restait donc seul trop souvent, désœuvré. C'était James qui suggérait toujours : « Toi qui fais de délicieux raviolis chinois, si tu nous en préparais pour ce soir ? » ou bien : « Il y a un film que j'aimerais qu'on voie à la télé... » James prenait toujours les bonnes décisions et Fred se faisait une montagne d'un rien quand il se retrouvait seul. Que préparer à dîner ? Devait-il porter ses vêtements chez le teinturier le soir même ou le lendemain matin ?

Toute sa vie, Fred avait entendu parler du vin de géranium rosat des Waverley. En le buvant, on revivait en pensée les bons moments, or Fred voulait retrouver son bonheur passé avec James. Claire ne produisait qu'une seule bouteille par an et elle coûtait la peau des

fesses mais cela en valait la peine, car les Waverley, en dépit de leur aveuglement concernant leur propre vie, savaient aider les autres.

Il appela James à son travail afin de lui demander ce qu'il devrait préparer pour le dîner.

Quelle viande pourrait bien se marier avec du vin magique ?

Claire arriva chez Anna Chapel en fin d'après-midi. Elle vivait dans un quartier en impasse derrière Orion Collège. Pour s'y rendre, il fallait traverser le campus. Initialement conçu pour les enseignants, le lotissement avait été bâti en même temps que le campus, un siècle plus tôt, dans le but de cloîtrer la communauté universitaire. Une sage décision, vu l'opposition suscitée à l'époque par la construction d'une faculté pour femmes. Aujourd'hui, le président de l'université y habitait toujours, ainsi que quelques professeurs. Mais la majorité des résidents du quartier était composée de jeunes familles qui avaient justement choisi de s'y installer pour sa tranquillité. Anna apparut à la porte.

— Bonjour. Vous connaissez le chemin. Avez-vous besoin d'aide ? lui demanda-t-elle en s'effaçant pour la laisser entrer.

— Non merci, je me débrouillerai.

L'été était la période la plus chargée pour Claire, et pourtant celle où elle employait le moins d'extras. Pendant l'année universitaire, elle embauchait des étudiants en art culinaire d'Orion pour la seconder parce qu'ils n'étaient pas de Bascom et ne posaient que des questions techniques. De malheureuses expériences lui avaient appris à éviter le plus possible d'employer des gens du coin. Ces derniers cherchaient toujours à apprendre des tours de magie, ou au moins à s'approcher du pommier du jardin pour vérifier si la légende était vraie, si les pommes leur révéleraient véritablement le plus grand événement de leur vie.

Claire se rendit dans la cuisine pour mettre au frais le contenu de sa glacière, puis elle rapporta le reste en passant par l'entrée de service. Bientôt, la cuisine rustique fut emplie de vapeur tiède et de senteurs subtiles qui se propagèrent dans la maison. Elles firent l'effet d'un baiser maternel aux invités d'Anna, comme s'ils rentraient au bercail après une longue absence.

Anna préférait utiliser sa propre vaisselle, de lourds plats en terre qu'elle avait fabriqués elle-même. Claire commença à disposer la salade sur les assiettes, de manière à être prête à servir lorsque Anna l'appellerait.

Au menu, elle avait préparé de la salade, une soupe de yucca, un filet mignon de porc assaisonné de capucine, ciboulette et fromage de chèvre, puis un sorbet à la citronnelle en entremets et enfin le gâteau blanc à la violette. Claire n'eut pas le temps de souffler entre les plats à réchauffer et le service adroit et discret à assurer lorsque les invités avaient terminé un plat. C'était un dîner aussi formel que les autres mais les convives de ce soir, décontractés et intelligents, se servaient eux-mêmes en vin et en eau, et appréciaient la créativité du repas. Lorsqu'elle devait travailler seule, elle ne faisait pas attention aux invités, seulement à ce qu'elle avait à faire. Ce soir, c'était particulièrement épuisant après avoir dormi sur la terre dure de son jardin. De toute façon, elle n'était pas très douée pour les rapports humains.

Cependant, elle ne put s'empêcher de le remarquer, non loin d'Anna qui présidait la table. Tous les autres regardaient les plats quand elle entra dans la pièce et disposait les assiettes. Mais lui regardait Claire. Ses cheveux bruns touchaient presque ses épaules, il avait des bras et des doigts longs et les lèvres les plus pleines qu'elle avait jamais vues chez un homme. Des ennuis en perspective...

En apportant le dessert, elle ressentit une attente qui s'amplifiait à mesure qu'elle s'approchait de lui. Elle ne savait pas si cela venait de lui ou d'elle.

— Est-ce que nous nous sommes déjà rencontrés ? demanda-t-il lorsqu'elle arriva à sa

hauteur.

Il avait un sourire si agréable et si ouvert qu'elle faillit lui sourire elle aussi.

Claire posa devant lui une part d'un gâteau si parfait et si moelleux, débordant de violettes cristallisées qui ressemblaient à des pierres précieuses, qu'elle ne pouvait qu'attirer le regard, mais les yeux de l'homme restaient fixés sur la serveuse.

— Je ne crois pas, répondit-elle.

— C'est Claire Waverley, le traiteur, dit Anna avec gaieté, les joues rosies par quelques verres de vin. Je fais toujours appel à ses services pour nos dîners. Claire, je vous présente Tyler Hughes qui termine sa première année avec nous.

La jeune femme hocha la tête, très mal à l'aise de sentir tous les regards converger dans sa direction.

— Waverley..., murmura Tyler, pensif.

Elle fit mine de s'éloigner mais il lui attrapa doucement le bras.

— Mais bien sûr ! s'exclama-t-il en riant. Vous êtes ma voisine. J'habite juste à côté.

Pendland

Street, c'est ça ? Vous habitez dans la grande maison Queen Anne ?

Elle était tellement surprise qu'il l'ait touchée qu'elle parvint seulement à hocher nerveusement la tête.

Comme s'il se rendait compte qu'elle s'était raidie et qu'elle frissonnait légèrement, il relâcha son étreinte.

— Je viens d'acheter la maison bleue à côté de chez vous, dit-il. J'ai emménagé il y a quelques semaines.

Claire le dévisagea sans mot dire.

— En tout cas, je suis ravi de faire votre connaissance.

Elle hocha une nouvelle fois la tête et se retira. Elle lava et rangea ses ustensiles, laissa le reste de salade et de gâteau dans le réfrigérateur d'Anna. Elle se sentait contrariée et distraite, sans savoir pourquoi. Tout en nettoyant son matériel, elle ne cessait de porter inconsciemment ses doigts sur son bras, là où Tyler l'avait touchée, comme pour débarrasser sa peau de l'empreinte de ce contact.

Alors qu'elle s'appêtait à partir, Anna la rejoignit à la cuisine et s'extasia sur le repas, trop ivre ou trop polie pour mentionner le comportement étrange de Claire à l'endroit de l'un des invités.

Claire sourit et empocha le chèque d'Anna. Elle la salua et sortit par la porte de derrière pour regagner lentement sa camionnette. La fatigue s'immisçait dans son corps comme des grains de sable dans les rouages d'un mécanisme et elle marchait à pas lents. La nuit était agréable. L'air était tiède et sec et elle songea qu'elle pourrait dormir les fenêtres ouvertes.

Lorsqu'elle atteignit le trottoir, elle sentit un étrange souffle de vent. En se retournant, elle aperçut une silhouette sous le chêne du jardin, nimbée de petits éclairs de lumière violette.

Un homme s'écarta de l'arbre et elle sentit son regard sur elle. Elle poursuivit son chemin.

— Attendez ! s'écria Tyler.

Elle ne put s'empêcher de se retourner vers lui.

— Auriez-vous du feu ? demanda-t-il.

Claire ferma les yeux. Elle en voulut un instant à Evanelle mais après tout, sa vieille parente ne savait pas ce qu'elle faisait.

Elle posa son carton et sortit de sa poche le briquet jaune qu'Evanelle lui avait donnée le matin même. C'était donc à cela qu'il devait servir ?

Lorsqu'elle s'avança pour lui tendre le briquet, elle eut l'impression d'être emportée par

une lame de fond qui l'entraînait vers le large. Elle s'arrêta à quelques pas de lui, essayant de garder le maximum de distance entre eux, enfonçant les talons pour s'opposer à cette mystérieuse force qui la poussait en avant.

Décontracté, Tyler souriait, sous le charme. Il retira sa cigarette toujours éteinte de ses lèvres.

— Est-ce que vous fumez ?

— Non, répondit-elle, la paume de main toujours ouverte.

Il ne prit pas le briquet.

— Je ne devrais pas, je sais. J'ai réduit ma consommation à deux par jour. Cela se fait de moins en moins dans les dîners.

Comme elle ne répondait pas, il poursuivit.

— J'ai eu l'occasion de vous apercevoir. Vous avez un jardin magnifique. J'ai tondu le mien pour la première fois il y a deux jours. Vous n'êtes pas très bavarde, n'est-ce pas ? Ou alors, ai-je déjà fait quelque chose qui offense le voisinage ? Est-ce que je me suis baladé en sous-vêtements ?

Claire sursauta, comme prise en faute. Elle se sentait tellement à l'abri chez elle qu'elle oubliait fréquemment que, du premier étage de la maison voisine, on avait vue sur le solarium où elle avait ôté sa chemise de nuit le matin même.

— Le repas était merveilleux, dit Tyler qui ne désarmait pas.

— Merci.

— Nous pourrions peut-être nous revoir ? Son cœur s'emballa. Elle n'avait pas besoin de lui dans sa vie. Toute relation nouvelle finirait par la faire souffrir. Sûr et certain. Evanelle, la maison et son activité professionnelle lui suffisaient.

— Gardez-le, lança Claire en lui tendant le briquet avant de s'éloigner.

Lorsqu'elle arriva chez elle, Claire s'arrêta devant la porte d'entrée au lieu de se garer derrière la maison. Quelqu'un était assis sur les marches du perron.

Claire laissa les phares allumés et la portière ouverte, puis traversa le jardin en courant, sa fatigue envolée à cause de la panique qui s'était emparée d'elle.

— Evanelle, que se passe-t-il ?

La vieille dame se releva avec raideur, pâle et frêle à la lueur des réverbères. Elle tenait à la main deux paires de draps et un paquet de Pop-Tarts à la framboise.

— Je ne pouvais pas dormir avant de t'avoir donné ça. Allez, prends-les, que je puisse aller me coucher.

Claire monta prestement les marches et prit les paquets, puis elle enveloppa Evanelle d'un bras.

— Tu m'attends depuis longtemps ?

— A peu près une heure. J'étais au lit quand ça m'est tombé dessus. Tu as besoin de draps propres et de Pop-Tarts.

— Pourquoi ne pas m'avoir téléphoné ? J'aurais pu passer les prendre.

— Cela ne fonctionne pas ainsi. Je ne sais pas pourquoi.

— Reste dormir ici. Je vais te préparer du lait chaud et sucré.

— Non, rétorqua sèchement Evanelle. Je veux rentrer chez moi.

Après les sentiments que Tyler avait éveillés en elle, Claire avait d'autant plus envie de se battre pour ce qui lui tenait vraiment à cœur.

— Peut-être que ces draps, c'est pour te préparer un lit ? suggéra-t-elle avec espoir, en essayant de pousser Evanelle vers la porte d'entrée. Reste avec moi. S'il te plaît.

— Non ! Ils ne sont pas pour moi ! Je ne sais pas pour qui ils sont ! Je ne sais jamais à quoi

servent mes cadeaux ! s'écria Evanelle.

Elle prit une longue inspiration, puis chuchota :

— Je veux juste rentrer chez moi.

Claire se méprisa de se sentir si dépendante et gratifia Evanelle d'une caresse rassurante sur le bras.

— D'accord. Je te raccompagne, dit-elle en posant les paquets sur un fauteuil en osier sous le porche. Viens, ma chérie, ajouta-t-elle en guidant la vieille dame ensommeillée vers la camionnette.

Lorsque Tyler Hughes arriva chez lui, la maison de Claire était plongée dans le noir. Il gara sa Jeep dans la rue et descendit, mais s'immobilisa sur l'allée. Il ne voulait pas rentrer tout de suite.

Il se retourna en entendant le piétinement d'un chien sur le trottoir. Bientôt, un tout petit terrier noir le dépassa en trotinant, suivant la piste encore chaude d'un papillon de nuit qui voletait d'un réverbère à l'autre.

Tyler attendit la suite.

Comme prévu, Mme Kranowski, une vieille femme maigre dont la coupe de cheveux évoquait une glace à la vanille en train de fondre, apparut.

— Edward ! Edward ! Viens voir maman ! Edward ! Reviens ici tout de suite !

— Un coup de main, madame Kranowski ? demanda Tyler lorsqu'elle passa devant lui.

— Non merci, Tyler, dit-elle en s'éloignant.

Cette saynète, comme il avait pu le constater dès son arrivée dans le voisinage, se déroulait au moins quatre fois par jour.

Ce processus répétitif n'était pas pour lui déplaire. Tyler appréciait la routine plus que beaucoup de gens. Entre le dernier semestre et les cours qu'il allait donner cet été, il avait deux semaines de vacances, or l'absence de rythme quotidien le perturbait. La discipline, même si elle n'avait jamais été son fort, lui procurait une certaine sérénité. Il se demandait parfois s'il était né ainsi, ou si cela tenait à son éducation. Ses parents, des potiers hippies, avaient encouragé sa fibre artistique. C'est seulement à l'école primaire qu'il avait appris que l'on ne dessinait pas sur les murs. Quel soulagement ! L'école lui avait donné une structure, des règles, un objectif. Pendant les grandes vacances, il oubliait de manger parce qu'il passait des heures et des heures à dessiner et à rêver, jamais modéré par ses parents qui adoraient cet aspect de la personnalité de leur fils. Il avait eu une enfance heureuse, mais où l'ambition et Ronald Reagan étaient les deux tabous suprêmes. Il avait toujours supposé qu'il pourrait, comme son père et sa mère, vivre modestement de son art, et s'en contenter. Mais il avait aimé l'école, l'université encore plus, et il n'avait pas eu envie de la quitter.

Il avait donc décidé d'enseigner.

Ses parents n'avaient jamais compris ce choix. Bien gagner sa vie était presque aussi condamnable que de voter républicain.

Il était toujours debout devant chez lui lorsque Mme Kranowski repassa avec Edward qui gigotait dans ses bras.

— Ça c'est un gentil Edward, lui susurrerait-elle. C'est un gentil garçon à sa maman.

— Bonsoir, madame Kranowski, lui lança-t-il.

— Bonne nuit, Tyler.

Il aimait cet endroit insolite.

Après son master, il avait obtenu un premier poste dans un lycée en Floride qui avait tant de mal à recruter des enseignants qu'il offrait primes et défraiements à ceux qui acceptaient de s'engager à y dispenser leur savoir. On lui avait même remboursé les frais de son

déménagement depuis sa maison du Connecticut. Au bout d'un an, il avait commencé à donner des cours du soir à l'université de la région.

C'est un heureux hasard qui l'avait conduit à Bascom. Lors d'une conférence à Orlando, il avait rencontré une femme qui enseignait les arts plastiques à Orion Collège. Quelques verres de vin, un petit flirt, avaient été prolongés par une nuit d'étreintes passionnées dans sa chambre d'hôtel. Quelques années plus tard, pendant des vacances d'été où il ne tenait plus en place, il avait appris qu'il y avait un poste à pourvoir au département des arts d'Orion Collège à Bascom et cette nuit lui était revenue en mémoire avec de belles images évocatrices. Il avait passé un entretien et obtenu la place. Il ne se rappelait même plus le nom de la femme, c'était seulement le romantisme de la chose qui l'avait attiré. Mais elle avait déménagé et il ne l'avait jamais retrouvée.

En vieillissant, il réfléchissait plus souvent au fait qu'il ne s'était jamais marié, qu'il était arrivé ici à cause de l'ennui qu'il avait éprouvé un été et parce qu'il avait rêvé de vivre aux côtés d'une femme avec qui il avait eu une aventure d'une nuit.

Était-ce vraiment romantique, ou juste pathétique ?

Il entendit un bruit mat sur le côté de sa maison et sortit les mains de ses poches pour se diriger vers le jardin de derrière. Deux jours plus tôt, il avait tondu l'herbe qui était très haute et il y avait maintenant de monticules de gazon humide partout.

Il faudrait sans doute ratisser. Mais ensuite ? Laisser un gros tas en plein milieu ? Et si l'herbe coupée venait à tuer celle qui poussait en dessous ?

Un jour sans cours et déjà obsédé par sa pelouse. Sans compter que cela risquait d'empirer. Comment allait-il s'occuper en attendant la session d'été ?

Il devait se laisser des petits mots pour ne pas oublier de manger. Mieux valait le faire dès ce soir ; il en collerait sur le frigo, sur le canapé, sur le lit, la commode.

La lumière de la galerie à l'arrière de la maison illuminait le petit jardin, bien plus modeste que celui des Waverley, séparé de chez lui par une clôture métallique couverte de chèvrefeuille. À deux reprises depuis son emménagement, Tyler avait dû faire descendre des gamins de la clôture. Ils essayaient manifestement de monter dans le pommier, ce qu'il avait trouvé idiot, puisqu'il y en avait au moins six sur le campus d'Orion. Pourquoi tenter de franchir une barrière de trois mètres de haut hérissée de pointes alors qu'il leur aurait suffi de marcher jusqu'à Orion ? C'est ce qu'il avait fait remarquer aux enfants mais ils l'avaient regardé comme quelqu'un qui ne savait pas ce qu'il disait. Ce pommier-là, selon eux, était spécial.

Il longea la clôture, inspirant de profondes bouffées de chèvrefeuille. Son pied heurta quelque chose et, en se baissant, il découvrit une pomme. Il en aperçut alors toute une colonne qui menait à un petit tas près de la haie. Une autre tomba sur le sol avec un bruit sourd. C'était la première fois qu'il trouvait des fruits de son côté. Pourtant, il ne voyait même pas l'arbre depuis chez lui.

Il ramassa une petite pomme rose, la frota sur sa chemise pour la faire briller et croqua dedans.

Il rentra lentement à l'intérieur, en pensant qu'il rapporterait les fruits à Claire le lendemain. Ce serait un bon prétexte pour la revoir.

Il s'embarquait encore sans doute dans une impasse.

Mais qu'importe, c'était sa spécialité. La dernière chose qu'il se rappela fut d'avoir posé le pied sur la première marche du perron. Ensuite, il fit un rêve extraordinaire.

*Dix jours plus tôt
Seattle, État de Washington*

Sydney s'approcha du lit de sa fille.

— Réveille-toi, ma chérie.

Lorsque Bay ouvrit les yeux, sa mère lui posa un doigt sur les lèvres.

— Nous allons partir, mais il ne faut pas que Susan nous entende, alors pas de bruit.

Souviens-toi, on fait comme on a dit.

Bay se leva sans un mot et se rendit aux toilettes mais ne tira pas la chasse d'eau pour éviter de réveiller Susan dans la maison mitoyenne. Elle enfila ses chaussures à semelles de crêpe et revêtit les multiples couches de vêtements préparés par sa mère, parce qu'elles n'auraient pas le temps de s'arrêter pour se changer quand la température se réchaufferait.

Sydney faisait les cent pas pendant que Bay s'habillait. David, parti en voyage d'affaires à Los Angeles, demandait toujours à la vieille voisine de les surveiller en son absence. Depuis quelques jours, Sydney avait sorti petit à petit des vêtements et de la nourriture dans son sac fourre-tout, sans s'écarter de la routine à laquelle l'astreignait David, sous le contrôle de Susan. Elle avait la permission d'emmener Bay au parc les lundis, mardi et jeudi, et d'aller faire les courses le vendredi. Deux mois plus tôt, elle avait rencontré une mère de famille qui avait eu le cran de lui poser des questions indiscrettes. Pourquoi avait-elle tant de bleus ? Pourquoi était-elle si nerveuse ? Cette femme, Greta, avait aidé Sydney à acheter une vieille Subaru pour trois cents dollars, une bonne partie de ce que celle-ci avait amassé au cours des deux dernières années en prenant des billets d'un dollar de temps en temps dans le portefeuille de David, en récupérant les pièces tombées entre les coussins du canapé, en se faisant rembourser des articles qu'elle avait payés par chèque, sur le compte que David surveillait de près. Elle avait apporté l'argent et les vêtements à Greta pour qu'elle les dépose dans la voiture. Sydney pria le ciel pour que son amie ait bien garé la Subaru à l'endroit convenu. On était dimanche, donc elles ne s'étaient pas parlé depuis le jeudi et Sydney espérait qu'elle n'avait pas oublié. David rentrait ce soir-là.

Tous les deux ou trois mois, David se rendait à Los Angeles pour s'assurer en personne de la bonne marche du restaurant qu'il y avait acheté. Il en profitait toujours pour faire la fête avec ses associés, de vieux copains de fac de l'UCLA. Il rentrait à la maison content, dans un état d'euphorie qui durait jusqu'au moment où il voulait faire l'amour et ne trouvait pas sa femme à la hauteur des filles avec lesquelles il avait couché à L. A. Il y a bien longtemps, elle était comme ces filles-là. Elle s'était fait une spécialité des hommes dangereux, tout comme sa mère, d'après ce qu'elle croyait savoir. C'était une des nombreuses raisons pour lesquelles elle avait quitté Bascom avec pour tout bagage un sac à dos et quelques photos de Lorelei en guise de compagnie de voyage.

— Je suis prête, souffla Bay en arrivant dans le couloir où Sydney piaffait.

Elle se mit à genoux pour serrer sa fille dans ses bras. À cinq ans, elle était déjà capable de comprendre ce qui se passait autour d'elle. Sydney avait fait en sorte que David n'ait pas d'influence sur leur fille et, par un accord tacite, il ne lui faisait aucun mal, pourvu que Sydney lui obéisse. Mais c'était un triste environnement pour faire grandir une fillette.

Bascom, malgré tous ses défauts, était un lieu sûr, et cela valait la peine de retourner dans cette ville qu'elle méprisait, si cela permettait à Bay d'y être en sécurité.

Sydney s'écarta avant de se remettre à pleurer.

— On y va, ma puce.

Autrefois, elle était très douée pour fuir. Elle l'avait fait maintes fois, avant de rencontrer David. Maintenant, la peur l'empêchait de respirer.

Lorsqu'elle avait quitté la Caroline-du-Nord, à dix-huit ans, Sydney était allée tout droit à New York, où elle avait pu se fondre dans la masse – personne ne la trouvait étrange et le nom de Waverley n'y évoquait rien. Elle avait vécu avec des acteurs qui s'étaient servis d'elle pour perfectionner leur accent du Sud tandis qu'elle s'échinait à se débarrasser du sien. Au bout d'un an, elle était partie pour Chicago avec un homme qui gagnait bien sa vie en volant des voitures. Lorsqu'il s'était fait prendre, elle lui avait subtilisé son magot, grâce auquel elle avait vécu un an à San Francisco. Pour éviter qu'il la retrouve, elle avait changé son nom en Cindy Watkins, le nom d'une ancienne amie de New York. Une fois l'argent épuisé, elle était allée à Las Vegas où elle avait travaillé comme serveuse. La fille avec qui elle avait ensuite voyagé de Vegas à Seattle connaissait une amie qui travaillait chez *David's* un restaurant sur la baie de Seattle et qui leur avait trouvé un boulot à toutes les deux.

Sydney avait été follement attiré par le propriétaire, David. Il n'était pas beau, mais puissant et elle aimait ça. Les hommes puissants étaient excitants, jusqu'au moment où ils devenaient effrayants, alors elle les quittait. Elle était devenue très douée pour approcher sa main du feu sans se brûler les doigts. Sa relation avec David prit un tour menaçant au bout de six mois. Il la frappait parfois, avant de l'attacher au lit en lui disant combien il l'aimait. Puis il avait commencé à la suivre à l'épicerie ou chez ses amies. Elle avait prévu de voler de l'argent dans la caisse du restaurant et de s'enfuir au Mexique avec une fille qu'elle avait rencontrée à la laverie, mais elle avait découvert qu'elle était enceinte.

Bay, à qui David avait donné le nom de son restaurant, était née sept mois plus tard. La première année, Sydney avait rendu ce bébé calme responsable de tout ce qui avait mal tourné. David la dégoûtait et lui faisait peur au-delà de ce qu'elle aurait pu imaginer. Lui le sentait et la battait encore plus. Tout cela ne correspondait en rien aux projets de Sydney. Elle ne voulait pas de famille. Elle n'avait jamais cherché à s'attacher à un homme et maintenant Bay l'y obligeait.

Un jour, tout avait changé. A l'époque, ils vivaient encore dans un appartement. Bay avait à peine un an et elle jouait calmement avec le linge propre par terre, se mettant des serviettes sur la tête et sur les jambes. Soudain, Sydney s'était vue en train de jouer toute seule à Bascom dans la maison de famille, tandis que sa mère faisait les cent pas en se tordant les mains, avant de l'abandonner sans un mot. Une puissante émotion avait surgi en elle, sa peau l'avait picotée et elle avait soufflé une grande bouffée d'air qui était sortie comme du givre. Ce fut à ce moment-là qu'elle cessa d'essayer de ressembler à sa mère. Lorelei s'était efforcée d'agir correctement envers ses filles, mais elle n'avait jamais été une bonne mère. Elle les avait quittées sans explication et n'était jamais revenue. Sydney voulait être une bonne mère, et cela impliquait de protéger son enfant. Elle avait mis un an à se rendre compte qu'elle n'était pas obligée de rester à cause de Bay : elle pouvait l'emmener avec elle.

Elles s'étaient enfuies à Boise. Mais comme personne ne l'avait jamais poursuivie auparavant, elle s'était sentie faussement en sécurité et n'avait pas pris de précautions. Elle avait eu le temps de suivre une formation de coiffeuse et d'obtenir un poste dans un salon de la ville, lorsqu'elle s'était trouvé nez à nez avec David sur le parking. Avant de le remarquer debout à côté de sa voiture, elle se rappelait avoir tourné son visage face au vent et senti une

odeur de lavande, comme dans son enfance à Bascom. Ce parfum semblait provenir du salon, comme s'il voulait qu'elle le suive et entre à l'intérieur.

Mais elle avait vu David et il l'avait traînée jusqu'à sa voiture. Elle avait été surprise, mais ne s'était pas débattue pour ne pas faire d'esclandre devant ses nouvelles collègues. David était allé se garer derrière un fast-food et là, il l'avait frappée si fort qu'elle avait perdu connaissance et s'était réveillée alors qu'il la violait sur le siège arrière. Il avait ensuite loué une chambre dans un motel pour qu'elle se lave et, alors qu'elle crachait une dent dans le lavabo, il lui avait expliqué que c'était sa faute. Ils étaient allés récupérer Bay à la crèche. Voilà comment il les avait retrouvées. Il avait usé de son charme et les puéricultrices l'avaient cru quand il avait prétendu que Sydney avait eu un accident de voiture.

De retour à Seattle, il prit l'habitude de se mettre en colère de façon soudaine. Alors qu'elle préparait un sandwich au beurre de cacahuète pour Bay qui jouait dans la pièce à côté, ou bien quand elle prenait une douche, David apparaissait soudain et lui donnait un coup de poing dans l'estomac, ou bien il la plaquait contre le bar de la cuisine, lui baissait son short, puis la pénétrait violemment, en lui assenant qu'elle ne le quitterait plus jamais.

Au cours des deux années suivantes, il était souvent arrivé à Sydney de sentir un parfum de rose en entrant dans une pièce, ou de se réveiller en humant du chèvrefeuille. Ces odeurs semblaient toujours provenir d'une fenêtre ou d'une porte ; d'une issue.

C'est seulement une nuit, en regardant Bay dormir tout en sanglotant sans bruit et en se demandant comment elle allait protéger sa fille du danger qui les menaçait – qu'elles restent ou qu'elles s'enfuient –, que la solution lui était apparue.

C'était le parfum de la maison qu'elle avait senti.

Elles devaient rentrer chez elles.

Elle descendit en silence avec Bay dans l'obscurité qui précédait l'aube. La voisine pouvait voir aussi bien la porte de derrière que celle de devant, c'est pourquoi elles sortirent par la fenêtre du salon qui donnait sur l'étroite bande de jardin du côté. Sydney avait enlevé la moustiquaire dans l'après-midi et elle n'eut qu'à ouvrir doucement la fenêtre et à faire descendre Bay la première. Puis elle lança son sac fourre-tout, une autre valise et le petit sac à dos de Bay qu'elle lui avait laissé préparer, avec les affaires secrètes qui la réconfortaient. Sydney grimpa et fit passer Bay à travers les hortensias jusqu'au parking qui jouxtait leur maison. Greta, son amie du parc, avait dû laisser la Subaru au parking situé face au numéro 100 de la prochaine rue, les clés cachées au-dessus du rétroviseur. Elle n'avait pas d'assurance et les plaques d'immatriculation n'étaient pas valides, mais qu'importe. Cette voiture leur permettrait de fuir, c'était tout ce qui comptait.

Sous une pluie fine, elles coururent sur le trottoir, évitant les îlots de lumière des réverbères.

La frange de Sydney était trempée et lui tombait dans les yeux lorsqu'elles parvinrent enfin au numéro 100. Ses yeux fouillèrent les environs. Où était sa voiture ? Elle laissa Bay et fit le tour du parking en courant. Il n'y avait qu'une seule Subaru mais en trop bon état pour n'avoir coûté que trois cents dollars. En plus elle était fermée et à l'intérieur il y avait des papiers et une tasse de café Eddie Bauer. Cette voiture appartenait à quelqu'un d'autre.

Elle refit un tour en courant, puis regarda dans la rue adjacente, pour en avoir le cœur net.

Sa Subaru n'était pas là.

Hors d'haleine, elle rejoignit Bay, horrifiée à l'idée que sa panique l'avait éloignée de sa fille même si ça n'avait duré qu'un instant. Elle devenait négligente, et ce n'était pas le moment. Elle s'assit sur le trottoir entre une Honda et une camionnette Ford et enfouit son visage dans ses mains. Tout ce courage gaspillé. Comment ramener Bay maintenant,

comment revenir en arrière ?

Sydney ne pouvait plus, ne voulait plus être Cindy Watkins.

Bay s'assit à côté d'elle et Sydney passa un bras autour d'elle.

— Ça va aller, maman.

— Je sais, ma chérie. On va juste s'asseoir un instant, d'accord ? Le temps que maman prenne une décision.

À quatre heures du matin, le parking était silencieux, et Sydney sursauta en entendant une voiture approcher. Elle se recroquevilla avec Bay le plus près possible de la camionnette pour ne pas se faire voir. Si c'était Susan ? Si elle avait prévenu David ?

Les phares se rapprochaient lentement, comme si le conducteur cherchait quelque chose. Sydney enlaça Bay et ferma les yeux. Comme si cela pouvait les protéger.

La voiture s'arrêta. Une portière claqua.

— Cindy ?

Elle releva la tête et aperçut Greta, une petite blonde qui portait toujours des bottes de cow-boy et deux grands anneaux turquoise aux oreilles.

— Oh mon Dieu, soupira Sydney.

— Je suis désolée, fit Greta en s'agenouillant près d'elle. Je suis vraiment désolée ; j'ai essayé de me garer à l'endroit prévu mais le gars qui habite là-bas m'a menacée d'appeler la fourrière. Je suis repassée toutes les demi-heures.

— Oh, mon Dieu.

— C'est bon.

Greta remit Sydney sur ses pieds et conduisit la mère et la fille à un break Subaru dont la vitre passager avait été remplacée par un morceau de plastique et dont les ailes étaient tachées de rouille.

— Faites attention. Partez le plus loin possible.

— Merci.

Après un dernier signe de tête, Greta monta dans la Jeep qui l'avait suivie jusqu'au parking.

— Tu vois, maman ? fit Bay. Je savais que tout irait bien.

— Moi aussi, mentit Sydney.

Le lendemain de la réception chez Anna Chapel, Claire se rendit dans le jardin pour y cueillir de la menthe. Elle voulait commencer à préparer le banquet de l'Association des botanistes amateurs qui aurait lieu à Hickory le vendredi. L'idée de fleurs comestibles plaisait à ces botanistes ; et comme il s'agissait de vieilles dames riches et excentriques, elles payaient bien et pourraient donner de nombreux conseils à Claire. Elle était ravie d'avoir décroché ce contrat mais cela représentait beaucoup de travail et elle devrait s'y mettre d'arrache-pied et engager quelqu'un pour le service.

Le jardin était ceint d'une épaisse clôture métallique, comme un cimetière gothique, et le chèvrefeuille qui s'y accrochait avait presque cinquante centimètres d'épaisseur par endroits, isolant entièrement les lieux. Même la porte en était couverte et peu de gens savaient trouver l'emplacement secret de la serrure.

En entrant, elle le remarqua tout de suite.

Là, au milieu de la carotte sauvage, de minuscules feuilles de lierre poussaient.

Du lierre dans le jardin.

En une nuit.

Comme pour la prévenir que quelque chose essayait d'entrer chez elle, un intrus qui semblait joli et inoffensif mais qui supplanterait tout s'il en avait l'occasion.

Elle arracha vivement le lierre, puis creusa pour extirper les racines. C'est alors qu'elle découvrit une autre liane grimpant sur un arbuste de lilas.

Dans sa hâte, elle n'avait pas refermé la porte, et elle sursauta, une demi-heure plus tard, quand elle entendit le crissement de pas sur le sentier en gravier qui serpentait autour des fleurs.

C'était Tyler, les bras chargés d'un carton, qui regardait tout autour de lui avec émerveillement comme s'il venait de pénétrer dans un endroit enchanté. Tout fleurissait en même temps, même si la saison était la moins propice pour certaines de ces plantes. Il s'arrêta soudain en apercevant Claire, à genoux, qui dégageait des racines de lierre sous le lilas et la scruta avec autant d'attention que s'il essayait de distinguer sa silhouette dans l'obscurité.

— Je suis Tyler Hughes, déclara-t-il comme si elle ne le reconnaissait pas, votre voisin.

— Je me souviens de vous, dit-elle avec un signe de tête.

Il s'approcha d'elle, s'accroupit et posa le carton par terre.

— Des pommes ; elles sont tombées par-dessus la clôture. Il y en a une bonne douzaine. Je me suis dit que vous en auriez besoin, alors je vous les ai rapportées. J'ai sonné mais personne n'a répondu.

Claire écarta le carton aussi discrètement que possible.

— Je n'en ai pas besoin. Mais merci. Vous n'en mangez pas ?

— Seulement de temps en temps, dit-il en secouant la tête. Ce que je ne comprends pas, c'est comment elles ont pu atterrir chez moi. L'arbre est loin de mon jardin.

Il n'évoqua aucune vision, ce qui soulagea Claire. Il n'avait pas dû en manger.

— C'est sans doute le vent, suggéra-t-elle.

— Vous savez, les pommiers du campus n'ont pas de pommes mûres à cette période de l'année.

— Celui-ci fleurit en hiver et il donne des fruits tout au long du printemps et de l'été.

— Impressionnant, commenta Tyler en se relevant pour observer l'arbre situé au fond du verger, et Claire l'imita.

Il n'était pas très haut, mais ses longues branches se déployaient comme les bras d'une danseuse ; les pommes poussaient aux extrémités, comme s'il les présentait dans la paume de sa main. C'était un bel et vieil arbre, dont l'écorce grise et ridée se détachait par endroits. Un cercle de gazon – le seul du jardin – entourait le vénérable pommier jusqu'à environ trois mètres au-delà du bout des branches, lui donnant de l'espace.

Claire en ignorait la raison, mais, de temps à autre, l'arbre lançait littéralement ses fruits, comme s'il s'ennuyait. Quand elle était petite et qu'elle dormait la fenêtre ouverte en été, il lui arrivait de retrouver une ou deux pommes sur le plancher de sa chambre en se réveillant.

Claire foudroya l'arbre du regard ; parfois cela suffisait à le faire tenir tranquille.

— Ce n'est qu'un arbre, lança-t-elle en se retournant vers le lilas pour reprendre sa tâche.

Tyler enfonça les mains dans ses poches et la regarda travailler. Après des années de jardinage solitaire, elle se rendit compte combien elle appréciait la compagnie de quelqu'un. Cela lui rappelait les heures passées avec sa grand-mère. Cette activité n'était pas faite pour être accomplie dans la solitude.

— Ainsi, vous êtes à Bascom depuis longtemps ? demanda enfin Tyler.

— Presque toute ma vie.

— Presque ?

— Ma famille est d'ici. Ma mère y est née. Elle est partie, puis elle est revenue quand j'avais six ans. Je n'ai pas bougé depuis.

— Donc vous êtes d'ici.

Claire se figea. Comment avait-il fait ? Il venait de prononcer les cinq petits mots qu'elle avait toujours voulu entendre. Il s'insinuait dans sa vie sans effort. C'était lui le lierre, non ? Elle tourna lentement la tête et la leva vers Tyler, vers son corps dégingandé, ses traits irréguliers, ses beaux yeux bruns.

— Oui ? fit-elle, le souffle court.

— Alors, qui sont vos invitées ? demanda-t-il. Les mots mirent quelques instants à s'imprimer.

— Je n'ai pas d'invitées.

— En passant devant la maison, j'ai vu se garer une voiture pleine de sacs et de cartons. J'ai vu que ses passagères venaient ici.

— C'est bizarre, dit Claire en se relevant et en ôtant ses gants.

Elle sortit du jardin en s'assurant que Tyler la suivait. Elle ne faisait pas assez confiance au pommier pour le laisser seul avec lui, même s'il ne mangeait pas de pommes.

Elle avança vers le trottoir qui s'incurvait devant chez elle, et s'immobilisa soudain au niveau du tulipier. Tyler, derrière elle, s'approcha jusqu'à poser ses mains sur ses bras, comme s'il s'était rendu compte qu'elle avait besoin d'être soutenue.

Encore du lierre.

Une petite fille d'environ cinq ans courait dans le jardin, les bras écartés comme les ailes d'un avion. Une femme était appuyée contre un vieux break Subaru garé dans la rue, les bras serrés sur la poitrine, et regardait la fillette. Elle semblait petite, frêle, avec ses cheveux châtain clair sales et ses yeux cernés. On aurait dit qu'elle s'empêchait de trembler.

Claire se demanda distraitement si c'est ce que sa grand-mère avait ressenti quand Lorelei, enceinte, avait débarqué sur le pas de sa porte avec une gamine de six ans accrochée à ses basques. Ce soulagement, cette colère, cette tristesse, cette angoisse.

Retrouvant l'usage de ses jambes, elle traversa le jardin, laissant Tyler derrière elle.

— Sydney ?

Celle-ci s'écarta vivement de la voiture en sursautant. Ses yeux s'attardèrent sur Claire avant de sourire, et la femme fragile disparut, remplacée par l'ancienne Sydney, celle qui méprisait son nom de famille et qui n'avait jamais compris qu'être née ici était un cadeau de la vie.

— Salut, Claire.

Claire s'arrêta à quelques pas d'elle. Il aurait pu s'agir d'un fantôme, ou du sosie de sa sœur. La Sydney que Claire connaissait n'aurait jamais laissé ses cheveux dans un état pareil. Elle serait morte plutôt que de porter un tee-shirt avec des taches de nourriture. Elle qui était si méticuleuse, si soignée, qui s'efforçait tellement de ne pas avoir l'air d'une Waverley.

— Où étais-tu ?

— Partout.

Sydney la gratifia de son sourire éblouissant ; alors, malgré les cheveux sales et les vêtements tachés, Claire la retrouva.

La fillette accourut et Sydney passa un bras autour d'elle.

— Voici ma fille, Bay.

Claire la regarda et parvint à sourire. La petite avait les cheveux foncés, comme elle, mais les yeux bleus de sa mère.

— Bonjour, Bay.

— Qui est-ce ? demanda Sydney.

— Tyler Hughes, déclara l'intéressé en tendant la main devant Claire qui sursauta, surprise

qu'il l'ait suivie jusqu'ici. J'habite à côté, ajouta-t-il.

Sydney serra la main de Tyler en hochant la tête.

— L'ancienne maison des Sanderson. Elle est belle. La dernière fois que je l'ai vue, elle n'était pas bleue, mais d'un hideux blanc moisi.

— Je n'y suis pour rien. Je l'ai achetée comme ça.

— Je suis Sydney Waverley, la sœur de Claire.

— Enchanté. Je vais vous laisser. Claire, si je peux faire quelque chose...

Il serra l'épaule de Claire, puis s'éloigna. Elle était désorientée. Elle ne voulait pas qu'il parte, mais, bien sûr, il ne pouvait pas rester. A présent qu'elle était seule avec Sydney et sa fille toute sage, elle ne savait pas que faire.

Sydney haussa les sourcils.

— Il est beau gosse.

— Waverley, dit Claire.

— Comment ?

— Tu as dit que tu t'appelais Waverley.

— Aux dernières nouvelles, c'était mon nom.

— Je croyais que tu le détestais. Sydney haussa les épaules.

— Et Bay ?

— Elle s'appelle Waverley aussi. Tu peux aller t'amuser, ma chérie, dit Sydney, et sa fille partit en courant. Je n'en reviens pas, la maison est superbe. La façade, les fenêtres, le toit, tout est comme neuf ! Je ne m'étais jamais rendu compte qu'elle pouvait être aussi belle.

— J'ai utilisé l'argent de l'assurance vie de grand-maman pour les travaux.

Sydney se détourna un instant, regarda ostensiblement Tyler monter les marches de sa maison et rentrer chez lui. Elle s'était raidie et Claire comprit que sa sœur était sous le choc. S'était-elle vraiment attendue à retrouver leur grand-mère en vie et en pleine forme ? Qu'espérait-elle donc ?

— Quand ? demanda Sydney.

— Quand quoi ?

— Quand est-elle morte ?

— Il y a dix ans. La veille de Noël, l'année où tu es partie. Je n'avais aucun moyen de te joindre. Nous ne savions pas où tu étais.

— Grand-maman le savait. Je le lui avais dit. Est-ce que ça te gênerait que je mette cette vieille voiture derrière la maison ? demanda Sydney en tapant du poing sur le capot. Elle n'est pas franchement décorative.

— Qu'est-il arrivé à l'ancienne voiture de grand-maman, celle qu'elle t'avait donnée ?

— Je l'ai revendue à New York. Elle m'avait dit que je pouvais.

— Alors, c'est à New York que tu étais ?

— Non, je n'y suis restée qu'un an. J'ai voyagé. Comme maman.

Elles se regardèrent dans les yeux et le silence se fit.

— Qu'es-tu venue faire ici, Sydney ?

— J'ai besoin d'un endroit où habiter.

— Combien de temps ?

— Je n'en sais rien, avoua Sydney après avoir pris une longue inspiration.

— Tu ne peux pas laisser Bay ici.

— Quoi ?

— Comme maman nous a abandonnées. Tu ne peux pas me la laisser.

— Je n'abandonnerais jamais ma fille ! s'exclama Sydney, la voix teintée d'hystérie.

Claire songea alors à tout ce qui n'avait pas été dit, à l'histoire que Sydney ne voulait pas raconter. Il avait dû se passer quelque chose de grave pour qu'elle soit revenue.

— Qu'attends-tu de moi, Claire ? Que je te supplie ?

— Mais non, je ne veux pas que tu me supplies.

— Je n'ai aucun autre endroit où aller, déclara Sydney en crachant ses mots comme des graines de tournesol qui tomberaient sur le trottoir et durciraient rapidement sous la chaleur du soleil.

Que faire ? Sydney était sa sœur. La vie avait durement enseigné à Claire qu'on ne pouvait pas toujours compter sur les membres de sa famille. Elle lui avait même appris qu'ils pouvaient vous infliger les plus graves blessures.

— Est-ce que vous avez pris votre petit déjeuner ?

— Non.

— Je vous retrouve dans la cuisine.

— Viens, Bay, je vais mettre la voiture à l'arrière, lança Sydney ; et sa fille accourut.

— Bay, est-ce que tu aimes les Pop-Tarts à la fraise ? demanda Claire.

Bay sourit et Claire crut revoir Sydney enfant. Cela lui fit presque mal de se rappeler tout ce qu'elle aurait aimé changer : quand Sydney voulait regarder ce que faisaient sa sœur et sa grand-mère, Claire la chassait du jardin ; elle cachait aussi les recettes sur les étagères les plus hautes pour que Sydney ne découvre jamais leurs secrets. Claire s'était toujours demandé si c'était elle qui avait poussé Sydney à détester son nom. Sa fille allait-elle détester elle aussi tout ce qui était Waverley en elle ? Bay l'ignorait encore, mais elle avait un don. Peut-être Claire pourrait-elle lui apprendre à s'en servir. Elle ne savait pas si elle parviendrait à se réconcilier avec Sydney, et combien de temps sa sœur resterait à Bascom, mais peut-être pourrait-elle se racheter auprès de sa nièce.

En quelques minutes, la vie de Claire avait basculé. Sa grand-mère avait accepté de recueillir les deux fillettes. Claire ferait de même pour Sydney et Bay. Sans poser de questions. C'est ainsi qu'agissaient les vraies Waverley.

— Les Pop-Tarts, ce sont mes biscuits préférés ! s'écria Bay.

Sydney eut l'air stupéfaite.

— Comment le savais-tu ?

— Je ne savais pas, dit Claire en tournant les talons. C'est Evanelle.

Sydney gara la Subaru à côté d'une petite camionnette blanche derrière la maison, devant le bâtiment du garage. Bay en sortit d'un bond, mais Sydney s'extirpa plus lentement. Elle prit son fourre-tout et le sac à dos de Bay, puis elle dévissa la plaque minéralogique de l'État de Washington et la fourra dans son sac. Voilà. Plus d'indices.

Bay se tenait debout dans l'allée qui séparait la maison du jardin.

— C'est vraiment ici que nous allons habiter ? demanda-t-elle, pour la seizième fois depuis leur arrivée.

Sydney prit une grande inspiration. Dieu, elle ne pouvait pas y croire.

— Oui.

— C'est une maison de princesse ! s'exclama-t-elle avant de se retourner et de montrer du doigt le portillon ouvert. Est-ce que je peux aller voir les fleurs ?

— Non, elles sont à ta tante.

Elle entendit un bruit sourd et regarda une pomme traverser le jardin en roulant jusqu'à ses pieds. Elle l'observa un instant. Personne dans sa famille n'avait jamais trouvé étrange d'avoir un pommier qui vous révélait l'avenir et lançait des projectiles sur les gens. Quoi qu'il en soit, il lui avait réservé un accueil plus chaleureux qu'à Claire. Elle renvoya le fruit d'un

coup de pied dans le jardin.

— Et reste à l'écart de cet arbre.

— Je n'aime pas les pommes.

Sydney se mit à genoux devant Bay, la recoiffa et lui lissa son tee-shirt.

— Bon, comment t'appelles-tu ?

— Bay Waverley.

— Où es-tu née ?

— Dans un bus Greyhound.

— Qui est ton père ?

— Je ne sais pas.

— D'où viens-tu ?

— De partout.

Elle prit la main de sa fille dans les siennes.

— Tu as compris pourquoi tu devais dire tout ça ?

— Parce que nous sommes différentes, ici. Nous ne sommes plus les mêmes.

— Tu es épatante.

— Merci. Tu crois que Claire va bien m'aimer ? Sydney se releva et ne retrouva son équilibre qu'après un moment ; des taches noires apparurent devant ses yeux et le monde tournoya pendant un instant. Elle avait la chair de poule et le seul fait de cligner des yeux la faisait souffrir. Elle était si fatiguée qu'elle pouvait à peine marcher, mais elle ne voulait rien montrer à Bay, et encore moins à Claire. Elle parvint à sourire.

— Elle serait folle de ne pas t'aimer.

— Moi je l'aime bien. Elle ressemble à Blanche-Neige.

Elles se rendirent à la cuisine en passant par le solarium et Sydney regarda autour d'elle, ébahie et admirative. La cuisine avait été redessinée, agrandie d'une partie de l'ancienne salle à manger. Tout respirait l'inox et l'efficacité et il y avait deux réfrigérateurs industriels et deux fours.

Elles s'assirent à table sans un mot et regardèrent Claire servir le café et glisser les Pop-Tarts dans le grille-pain. Elle avait changé, pas de manière frappante, mais dans certains détails, comme la lumière change au cours de la journée. Une différence d'inclinaison, de teinte. Elle se tenait différemment, et ne dégageait plus cette impression de possessivité, d'égoïsme. Elle semblait à l'aise, comme sa grand-mère l'avait été. Installée dans un confort éternel.

En la regardant, il apparut soudain à Sydney que sa sœur était belle. Elle ne s'en était jamais rendu compte. L'homme avec lequel elle l'avait vue ce matin était de cet avis. Il était à l'évidence attiré par elle. Bay semblait captivée elle aussi, et ne détourna pas les yeux lorsque Claire posa devant elle les Pop-Tarts chauds et un verre de lait.

— Alors tu es devenue traiteur ? demanda enfin Sydney lorsque Claire lui tendit une tasse de café. J'ai vu la camionnette.

— Oui, répondit sa sœur en se retournant, dans des effluves de menthe et de lilas.

Ses cheveux étaient plus longs qu'avant et ils recouvraient ses épaules, comme un châte. Elle s'en servait pour se protéger. S'il y avait une chose que Sydney connaissait bien, c'était les cheveux. Elle avait adoré son école de coiffure et son travail dans le salon de Boise. Les cheveux en disaient long sur les gens et Sydney comprenait naturellement ce langage. Elle avait été surprise que d'autres filles à l'école le trouvent difficile à apprendre. Pour elle, c'était une seconde nature. Ça l'avait toujours été.

Elle n'avait pas l'énergie de faire la conversation à sa sœur quand celle-ci y mettait elle-

même si peu de bonne volonté, donc elle se contenta de siroter son café et découvrit que Claire y avait ajouté de la cannelle, comme le faisait leur grand-mère. Elle aurait voulu en boire plus, mais sa main se mit à trembler et elle dut reposer sa tasse.

Quand avait-elle dormi pour la dernière fois ? Elle avait veillé à ce que Bay dorme, mais ne s'était accordé que quelques siestes dans des aires de repos ou sur des parkings de supermarché. Des kilomètres d'autoroute défilaient en boucle dans sa tête et elle sentait encore le bourdonnement de l'asphalte dans ses os. Le voyage leur avait pris dix jours, au cours desquels elles s'étaient nourries des provisions qu'elle avait emportées : du pain blanc, des biscuits au gingembre et des paquets de crackers bon marché au beurre de cacahuète huileux et qui s'effritaient dès qu'on y touchait. Elle n'était pas sûre de pouvoir tenir le coup encore longtemps avant de s'effondrer.

— Allez viens, Bay, lança Sydney dès que sa fille eut fini son petit déjeuner. On monte.

— J'ai laissé sur les lits des draps neufs qu'Evanelle a apportés, dit Claire.

— Quelle chambre ?

— Tu as toujours la tienne. Bay peut dormir dans mon ancienne chambre. Je dors dans celle

de grand-maman maintenant, ajouta-t-elle en leur tournant le dos pour sortir du placard de grands paquets de sucre et de farine.

Sydney conduisit Bay tout droit vers l'escalier sans regarder autour d'elle parce qu'elle était suffisamment désorientée et qu'elle n'avait pas envie d'affronter d'autres changements. Bay grimpa les marches avant elle et l'attendit en souriant.

Voir sa fille heureuse justifiait d'avoir traversé toutes ces épreuves.

Sydney la conduisit d'abord dans l'ancienne chambre de sa sœur. Le mobilier était différent, dépareillé. La table à couture était autrefois dans le salon au rez-de-chaussée et le lit était celui de leur grand-mère. Bay courut à la fenêtre.

— J'aime cette chambre.

— Ta tante Claire a passé des heures à cette fenêtre à observer le jardin. Tu peux dormir avec moi si tu veux. Ma chambre donne sur la maison bleue voisine.

— Peut-être.

— Je vais commencer à monter nos affaires. Viens avec moi.

Bay la regarda avec espoir.

— Est-ce que je peux rester ici ? Elle était trop fatiguée pour discuter.

— Ne sors pas d'ici. Si tu veux explorer la maison, on le fera ensemble.

Sydney quitta Bay, mais au lieu de redescendre pour aller chercher les sacs et les caisses dans la voiture, elle se dirigea vers son ancienne chambre. Quand elle était enfant, elle aimait y rester des après-midi entiers, s'imaginant parfois qu'elle était prisonnière d'une méchante sœur, comme dans un conte de fées. Pendant deux ans après le départ de sa mère, Sydney avait même gardé sous son lit des draps noués pour être prête à descendre par la fenêtre lorsque Lorelei viendrait à son secours. Puis elle avait grandi et mûri, et elle avait compris que sa mère ne reviendrait pas. Elle avait aussi compris que Lorelei avait pris la bonne décision en quittant cette ville. Sydney avait aussi eu hâte de partir, de suivre son petit ami Hunter John Matteson à l'université, parce qu'ils s'aimeraient toujours et même s'ils revenaient à Bascom, tout irait bien, parce qu'il ne l'avait jamais traitée comme une Waverley. Excepté à la fin.

Elle prit le temps de calmer sa respiration et pénétra avec respect dans ce temple du souvenir. Son lit et sa commode étaient toujours là. Certains de ses vieux autocollants décoraient encore le miroir en pied. Elle ouvrit l'armoire et y trouva une pile de cartons où

des souris avaient élu domicile. Mais la pièce n'avait pas l'air abandonnée. Il n'y avait pas de poussière et cela sentait bon les clous de girofle et le cèdre. Claire l'avait entretenue, ne l'avait pas transformée en salon ou en débarras, et n'avait pas jeté les affaires de Sydney.

Ce fut le coup de grâce.

Sydney s'assit sur le bord du lit et mit la main sur sa bouche tandis qu'elle pleurait, pour que

Bay, qui chantonnait calmement dans la chambre voisine, ne puisse pas l'entendre.

Dix jours sur la route.

Elle avait besoin d'un bain.

Claire était plus jolie et plus soignée qu'elle.

Grand-maman était partie.

Bay aimait cette maison, mais elle ne savait pas encore ce que cela signifiait d'être une Waverley.

Que faisait David ?

Avait-elle laissé des indices ?

Tant de choses avaient changé, sa chambre cependant était restée telle quelle.

Elle rampa jusqu'à l'oreiller, se recroquevilla et s'endormit en quelques secondes.

3

Le postérieur masculin est une véritable œuvre d'art. C'est son seul intérêt. Enfin presque.

Les jeunes athlètes qui couraient sur la piste de l'université avaient un tel tonus qu'Evanelle n'aurait jamais pu les rattraper si elle avait ressenti le besoin de leur offrir quelque chose. C'est sans doute pour cette raison que son don ne s'était pas manifesté sur le stade pendant l'année universitaire. Mais en été, il y avait des gens plus âgés et plus lents, et parfois Evanelle leur offrait de petits flacons de Ketchup et des pinces à épiler. Un jour, elle avait même été obligée de donner un pot de miel à une vieille dame. Du coup, on la dévisageait bizarrement.

Ce matin-là, au lieu d'aller sur la piste d'Orion Collège, Evanelle décida de marcher jusqu'au centre-ville avant l'ouverture des magasins. Il y avait toujours des joggeurs dans le petit parc de la place. Elle en suivit quelques-uns jusqu'à ce qu'elle passe devant *Fred Gourmet* et regarde inopinément par la fenêtre.

Habituellement, Fred n'ouvrait sa boutique que bien plus tard, mais ce jour-là, elle le vit en chaussettes, en train d'attraper un yaourt dans le rayon crèmerie. Ses vêtements chiffonnés indiquaient qu'il avait passé toute la nuit dans son magasin. Evanelle supposa que le vin de géranium rosat n'avait pas fait effet sur James, ou bien que Fred avait préféré ne pas l'utiliser. Parfois, les gens qui étaient ensemble depuis longtemps idéalisaient le passé. En vieillissant, les souvenirs, même les plus durs, tendaient à se ramollir, comme les pêches.

Fred et James formaient un couple solide, tout le monde le savait. On ne se souciait plus du fait qu'ils étaient gays, depuis qu'on avait remarqué qu'ils étaient inséparables, une distinction généralement réservée aux très vieux couples. Elle connaissait Fred et savait que l'opinion des autres comptait beaucoup pour lui. Il ressemblait à son père sur ce point, bien qu'il n'eût jamais voulu l'admettre. Si on lui adressait une critique, il la remâchait longuement et changeait totalement de comportement, pour ne plus jamais être pris en défaut sur ce point. Il aurait détesté que quelqu'un sache que James et lui avaient des problèmes de couple. Il lui fallait toujours être à la hauteur de ses propres attentes.

Au lieu de poursuivre son chemin, elle décida d'attendre un instant pour voir si son don allait se manifester. Elle fixa Fred des yeux mais rien ne lui vint à l'esprit. Elle n'avait rien d'autre à lui proposer qu'un conseil, et la plupart des gens ne prenaient guère ses conseils au sérieux.

Evanelle n'était ni aussi mystérieuse ni aussi intelligente que ses cousines Waverley qui avaient toujours vécu dans la maison Queen Anne de Pendland Street, mais elle avait cette faculté d'anticipation. Enfant déjà, elle apportait un chiffon à sa mère avant que le lait déborde, elle fermait les fenêtres avant qu'il y ait un indice de l'orage qui survenait immanquablement, et, un jour, elle avait donné au pasteur du sirop qui refoule la quinte de toux qui, sinon, aurait surgi au milieu de son sermon.

Evanelle avait été mariée, longtemps auparavant. Lorsqu'elle avait rencontré son futur mari, ils avaient tous les deux six ans et elle lui avait donné une petite pierre noire ramassée sur le bord de la route ce jour-là. Il s'en était servi le soir venu pour la lancer contre sa fenêtre afin d'attirer son attention et ils étaient devenus les meilleurs amis du monde. Pendant trente-huit ans elle n'avait pas ressenti le besoin de lui donner autre chose, et, un jour, elle avait dû lui acheter un costume neuf et c'est dans cette tenue qu'il avait été enterré la semaine suivante. Elle s'efforçait de ne pas trop penser à son don, parce qu'il était trop

frustrant de ne pas savoir comment les gens utiliseraient les objets qu'elle leur donnait. Parfois, le soir, quand sa maison lui semblait particulièrement vide, elle se demandait encore ce qui se serait passé si elle n'avait pas acheté ce costume pour son mari.

Elle regarda Fred avancer jusqu'au rayon du matériel de pique-nique et ouvrir une boîte de couverts en plastique. Il en sortit une petite cuillère et la plongea dans son yaourt. Elle aurait vraiment dû partir, mais elle se mit alors à imaginer que ce serait amusant de vivre dans une épicerie, ou même mieux, dans un supermarché, voire dans des grands magasins avec des lits et un beau rayon alimentation. Elle remarqua soudain que Fred s'était interrompu, la petite cuillère dans la bouche, et qu'il l'observait par la fenêtre.

Elle lui sourit et lui fit un petit signe de la main.

Il s'approcha pour ouvrir la porte.

— Puis-je t'aider, Evanelle ? demanda-t-il en sortant sur le seuil.

— Non. Je ne faisais que passer quand je t'ai vu.

— Tu voulais me donner quelque chose ?

— Non.

— Ah ! fit-il comme s'il avait espéré qu'elle lui offrirait un objet qui puisse tout arranger.

Mais les relations amoureuses, c'était difficile. Il n'y avait pas de remède contre le délitement des sentiments. Il observa les alentours, puis se pencha pour murmurer :

— Je lui ai demandé de rentrer plus tôt hier et avant-hier et, pour finir, il n'est pas rentré du tout. Je ne sais pas quoi faire de mon temps à la maison quand il n'est pas là, Evanelle. Il est si doué pour prendre les bonnes décisions. Hier soir, je n'ai même pas pu décider à quelle heure je devais dîner. Si j'avais dîné trop tôt et qu'il fût rentré, je n'aurais pas pu manger avec lui. Mais si j'avais attendu trop longtemps, il aurait été trop tard pour dîner. Vers deux heures du matin, j'ai pensé que je devrais préparer un petit déjeuner au cas où il rentrerait. C'aurait été une délicate attention, non ? Je suis venu ici chercher des provisions mais d'habitude c'est James qui fait la liste de courses, si bien que là, je ne savais plus ce que je devais prendre. Je n'arrêtais pas de me dire : « Et s'il ne veut pas de jus de pamplemousse ? Et si je rapporte un café qu'il n'aime pas ? » Au bout du compte, je me suis endormi sur le canapé de mon bureau. Je ne sais pas où j'en suis. Evanelle secoua la tête.

— Tu ne fais que repousser l'échéance, voilà tout. Quand on a quelque chose à faire, il faut le faire. Tergiverser ne fait qu'aggraver la situation. Crois-en mon expérience.

— J'essaie, dit Fred. J'ai acheté du vin de géranium rosat à Claire.

— Ce que je veux dire, c'est que tu dois lui parler. N'attends pas qu'il rentre à la maison. Téléphone-lui et pose-lui les vraies questions. Cesse d'atermoyer.

Devant le regard buté de Fred, Evanelle se mit à rire.

— Bon d'accord, ce n'est pas ce que tu veux entendre. Peut-être que le vin fera effet, si tu réussis à le lui faire boire. Mais quelle que soit ta décision, enfile d'abord des chaussures.

Fred contempla ses chaussettes, horrifié, et rentra précipitamment dans la boutique.

Avec un soupir, Evanelle remonta le trottoir en regardant les vitrines. La plupart des joggeurs matinaux avaient disparu, et elle-même devait passer chez elle prendre une douche avant de rendre visite à Sydney. Claire avait l'air un peu affolée -tout en essayant de le cacher - lorsqu'elle avait appelé Evanelle la veille au soir pour lui faire part de l'arrivée de sa sœur. Evanelle l'avait apaisée en lui disant que tout allait bien se passer. Elle avait rappelé à Claire que le retour de sa sœur à la maison était une bonne chose. C'était l'ultime refuge.

Evanelle passa devant la *Porte blanche*, le salon de coiffure, où des femmes disposant de trop de temps et d'argent payaient des fortunes pour une coupe de cheveux ou un massage à la pierre chaude. Puis elle s'arrêta devant chez *Maxine*, la boutique de vêtements chic que ces

mêmes femmes aimaient fréquenter après s'être fait coiffer. Dans la vitrine se trouvait un chemisier en soie.

Elle entra, bien que la pancarte OUVERT ne soit pas encore installée. Elle ressentait comme une démangeaison, comme une piqûre de moustique au ventre, qui ne lui laisserait aucun répit tant qu'elle n'aurait pas fait le nécessaire.

Il fallait qu'elle achète sans délai ce chemisier pour Sydney.

Sydney se réveilla en sursaut et regarda sa montre. Elle n'avait pas voulu s'assoupir. Elle gagna en trébuchant la salle de bains, but au robinet et s'aspergea le visage d'eau froide.

En ressortant, elle voulut aller voir Bay, mais sa fille n'était pas dans sa chambre. Son lit était fait, et quelques-unes de ses peluches préférées étaient alignées sur l'oreiller. Elle regarda dans toutes les pièces de l'étage, puis redescendit en courant, tentant de faire refluer la vague d'angoisse qui montait. Où était-elle ?

Sydney entra dans la cuisine et se figea.

Elle venait d'arriver au paradis. Et sa grand-mère était juste là, dans tous ces effluves.

La douceur du sucre.

La vivacité des herbes.

La fraîcheur de la levure.

C'était ainsi que grand-maman Waverley cuisinait. Quand Sydney était petite, Claire trouvait toujours le moyen de la chasser de la cuisine, et Sydney s'asseyait donc dans le couloir pour écouter le bouillonnement de la sauce, le grésillement du beurre dans les poêlons, le fracas des casseroles, le murmure des voix de Claire et grand-maman.

Il y avait deux grands saladiers, l'un plein de lavande et l'autre de feuilles de pissenlit sur l'îlot en inox. Des miches de pain chaud fumaient. Bay, debout sur une chaise à côté de Claire, recouvrait délicatement des pensées de blanc d'œuf à l'aide d'un pinceau. Claire prenait ensuite les fleurs une par une pour les tremper dans du sucre extrafin avant de les poser sur une feuille de papier sulfurisé.

— Comment avez-vous réussi à faire tout ça en deux heures ? demanda Sydney, incrédule.

— Salut ! lança Claire en la regardant attentivement. Comment te sens-tu ?

— Bien. J'avais seulement besoin d'un petit somme.

Bay sauta de sa chaise, courut vers sa mère et se jeta dans ses bras. Elle portait un tablier bleu, avec l'inscription *Waverley Traiteur* brodée en blanc, et qui traînait par terre.

— J'aide Claire à cristalliser des pensées pour les mettre sur les tasses de crème anglaise. Viens voir.

Elle courut de nouveau vers sa chaise.

— Tout à l'heure, ma puce. On va sortir nos affaires de la voiture et laisser Claire travailler.

— Bay et moi avons tout rangé hier, dit Claire. Sydney regarda de nouveau sa montre.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai dormi que deux heures.

— Vous êtes arrivées hier matin. Tu as dormi vingt-six heures.

Le cœur de Sydney fit un bond dans sa poitrine et elle dut s'asseoir tant bien que mal. Bay avait-elle parlé de David ? Claire s'était-elle bien occupée de la fillette ? Est-ce qu'elle l'avait bordée ou est-ce que Bay était restée recroquevillée toute seule, effrayée, dans une maison étrangère ?

— Bay...

— Elle m'a aidée, compléta Claire. Elle ne parle pas beaucoup mais elle apprend vite. Nous avons cuisiné toute la journée d'hier, elle a pris un bain hier soir avec de la mousse, et ensuite je l'ai mise au lit. Nous avons recommencé à cuisiner ce matin.

Claire avait-elle pensé qu'elle était une mauvaise mère ? C'était la seule chose dont Sydney

puisse être fière, et voilà qu'elle gâchait même ça. Cette maison la mettait dans tous ses états. Elle ne savait plus qui elle était.

— Prends donc un café. Evanelle doit passer aujourd'hui.

— Reste, maman. Regarde ce que je sais faire ! Ressaisis-toi, songea-t-elle.

— D'accord, ma chérie. Je ne vais nulle part. Comment va Evanelle ? demanda-t-elle en se servant une tasse de café.

— Bien. Elle a hâte de vous voir. Prends du pain à la lavande. Bay et moi, nous avons mangé de cette miche-là. Il y a du beurre aux herbes aussi, là.

Est-ce que Claire se faisait du souci pour elle ? Elle avait beaucoup pensé à sa sœur au cours des dernières années, principalement sur le mode de la pitié : cette pauvre Claire qui ne savait rien faire d'autre que rester bêtement à Bascom tandis que Sydney menait une vie pleine d'aventures. C'était cruel, mais cela lui faisait du bien parce qu'elle avait toujours été jalouse de l'assurance de Claire quant à son identité. Sa sœur s'était réjouie de la voir partir. Et voilà que maintenant, elle s'inquiétait pour elle et lui intimait de manger. Sydney s'efforça de couper le pain lentement, mais elle avait tellement faim qu'elle le déchira presque. Elle étala du beurre aux herbes sur sa tartine et ferma les yeux. Au bout de la troisième tranche, elle se mit à faire le tour de la grande cuisine.

— Impressionnant. J'ignorais que tu savais faire ça. Ce sont des recettes de grand-maman ?

— Certaines. Par exemple la quiche aux pissenlits et le pain à la lavande.

— Tu m'empêchais toujours de vous regarder les préparer quand j'étais petite.

Claire se retourna vers elle et s'essuya les mains sur son tablier.

— Écoute. C'est pour un banquet demain à Hickory. J'ai appelé deux adolescentes qui m'aident parfois en été, mais si tu as besoin d'argent, tu peux m'accompagner à leur place.

Sydney la regarda d'un air curieux.

— Tu veux que je t'aide ?

— Habituellement, je travaille seule. Mais pour les repas importants, je dois faire appel à des extras. Tu seras encore là demain ?

— Bien sûr que je serai là, fit Sydney. Quoi ? Tu ne me crois pas ?

— Pendant ton séjour, ton aide me serait utile.

— Je ne te cache pas qu'un peu d'argent ne me ferait pas de mal.

Claire sourit imperceptiblement et cet instant de complicité fit plaisir à Sydney. Encouragée, elle lui demanda sur un ton affable :

— Alors, parle-moi de ce Tyler. Claire baissa les yeux et se retourna.

— Quoi, Tyler ?

— Il est venu aujourd'hui ?

— Il ne vient pas tous les jours. Hier c'était la première fois. Il me rapportait des pommes tombées de son côté.

— Tu les as enterrées ?

— Comme toujours, dit Claire.

Bay lui lança un regard curieux. Sydney sentit une menace planer ; elle voulait retarder le plus possible le moment où Bay apprendrait tout cela. En voulant garantir la sécurité de sa fille, elle avait hypothéqué ses chances d'être considérée comme normale. Comment expliquer ce genre de choses à une enfant, même aussi sensible que Bay ?

— Alors, ce Tyler, reprit Sydney avant que Bay ne se mette à poser des questions, il est célibataire ?

— Je ne sais pas, répondit Claire en prenant la feuille de papier sulfurisé avec les pensées pour les mettre dans le four tiède.

— Il t'intéresse ?

— Non, répondit Claire avec une véhémence de collégienne.

— Sa place est ici, dit Bay. Claire se tourna vers elle.

— Elle fait souvent ça, dit Sydney. Elle a une opinion très arrêtée sur la place des gens et des choses.

— Ça explique tout. Je lui ai demandé une fourchette et elle est allée tout droit au bon tiroir. Je lui ai demandé comment elle savait qu'elles étaient là et elle m'a dit que c'était leur place, raconta Claire en regardant Bay, songeuse.

— Non, fit Sydney. Ce n'est pas ça. Ne la force pas.

— Mais non ! rétorqua Claire, l'air blessée. Toi, personne ne t'a forcée à rien. D'ailleurs, tu t'es enfuie le plus loin possible de tout ça et personne ne t'en a empêchée.

— C'est toute la ville qui m'y a contrainte ! J'ai essayé d'être normale, mais personne ne me laissait tranquille.

Les pots alignés dans le râtelier au-dessus du plan de cuisson se mirent à vaciller anxieusement, comme une vieille femme qui se tordrait les mains. Sydney les regarda se balancer un moment, puis elle prit une grande inspiration. Elle avait oublié à quel point la maison était sensible, avec ses planchers qui vibraient quand on se mettait en colère, ses fenêtres qui s'ouvraient quand tout le monde riait.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas qu'on se dispute. Que puis-je faire pour t'aider ?

— Rien pour le moment. Bay, tu peux y aller, toi aussi, dit Claire en dénouant le tablier de la fillette. As-tu une jupe noire et un chemisier blanc pour le banquet de demain ?

— J'ai un chemisier blanc, dit Sydney.

— Je te prêterai une jupe. Tu as déjà fait le service ?

— Oui.

— Tu as été serveuse, alors, ces dernières années ?

Sydney fit sortir Bay de la cuisine. La fugue, le vol, les hommes. Pas vraiment dans les habitudes de Claire. Sydney ne lui dirait rien de ce qu'elle avait fait ces dix dernières années. Pas tout de suite. Ce n'était pas le genre de chose que l'on peut confier à quelqu'un – même à une sœur, à moins d'être sûre qu'elle comprenne.

Plus tard dans l'après-midi, Sydney était assise sous le porche tandis que Bay faisait la roue dans le jardin. Elle vit Evanelle arriver sur le trottoir et lui sourit. Elle portait un jogging bleu et son cabas familial. Sydney adorait deviner ce qu'il y avait dedans autrefois. Elle espérait que cela plairait aussi à Bay. Il n'y avait pas beaucoup de côtés positifs à faire partie de la famille Waverley, c'est pourquoi Evanelle était précieuse.

La vieille dame s'arrêta pour discuter avec Tyler, qui se trouvait dans son jardin, devant un gros tas de gazon coupé. Il s'ennuyait, Sydney en reconnaissait les symptômes. Ses cheveux étaient un peu longs, comme pour les empêcher de boucler naturellement. Cela signifiait qu'il avait une nature créative, qu'il essayait de contrôler, par exemple en passant une bonne partie de sa journée à ratisser un gros tas d'herbe d'un bout à l'autre de son jardin.

Elle ne s'imaginait pas avoir de nouveau envie d'une relation avec un homme après David, mais son cœur se serra en regardant Tyler. Elle n'envisageait pas de sortir avec lui et, de toute façon, il était clairement attiré par sa sœur, pourtant l'idée toute simple d'un type bien la faisait espérer. Peut-être pas pour elle, mais pour d'autres femmes, qui auraient plus de chance.

Dès qu'Evanelle eut pris congé de Tyler, Sydney courut à sa rencontre.

— Evanelle ! s'écria-t-elle en la serrant dans ses bras. Claire m'a dit que tu allais passer... Ça fait du bien de te voir. Tu n'as pas changé.

— Toujours vieille.

— Toujours belle. Que faisais-tu avec Tyler ?

— Il s'appelle comme ça ? Il avait l'air d'avoir besoin de sacs à gazon. Par chance, j'en avais sur moi. Il a été très aimable. Voilà son numéro de téléphone, ajouta-t-elle en tendant un bout de papier quadrillé à Sydney.

Sydney regarda le papier, mal à l'aise.

— Evanelle, je ne suis pas... je ne veux pas... Evanelle lui caressa la main.

— Oh, ma puce, je ne sais pas ce que tu dois en faire. Il fallait seulement que je te le donne. Je n'essaie pas de te caser...

Sydney se mit à rire. Quel soulagement.

— J'ai autre chose pour toi.

Evanelle farfouilla dans son cabas un long instant, puis tendit à Sydney un sac en plastique portant le nom d'un magasin chic de la place. Elle s'en souvenait bien. Les plus riches parmi ses copines de lycée y achetaient des vêtements et Sydney travaillait tout l'été pour avoir de quoi s'habiller là elle aussi, comme si elle appartenait à ce monde. Elle ouvrit le sac et en sortit un beau chemisier en soie bleu. Il faisait à peu près trois tailles de trop, mais elle n'avait rien porté de si sophistiqué depuis longtemps, à l'époque où elle avait piqué l'argent de son petit ami voleur de voitures. David était riche mais il n'avait jamais été enclin à faire des cadeaux, pas plus en guise de récompense que de regrets ou d'excuses.

Sydney s'assit sur les marches, porta le chemisier à son nez et huma l'odeur raffinée du magasin. Il sentait le papier de soie et le parfum anglais.

— Il est magnifique, dit-elle.

Evanelle s'assit à côté d'elle et fouilla dans son cabas.

— Je sais qu'il est trop grand. Voilà le ticket. Je me promenais en ville ce matin à la recherche de derrières masculins. Devant chez *Maxine*, j'ai pensé à toi et j'ai su que je devais te prendre ça. Ce modèle-là, cette taille-là.

Bay s'était approchée pour toucher timidement le doux chemisier entre les mains de sa mère.

— Evanelle, je te présente ma fille, Bay. Evanelle lui fit une pichenette sur le menton et Bay pouffa de rire.

— C'est le portrait de ta grand-mère quand elle était jeune. Les cheveux noirs, les yeux bleus. Elle a du Waverley en elle, ça c'est sûr.

Sydney passa un bras protecteur autour de sa fille. Non, *pas du tout*.

— Les Pop-Tarts à la fraise, c'est son petit déjeuner préféré. Merci.

— Ça fait plaisir de savoir quand les choses trouvent une utilité, répliqua la vieille dame en tapotant le genou de Sydney. Où est Claire ?

— Elle est occupée dans la cuisine à préparer un déjeuner.

— Est-ce que tu vas l'aider ?

— Oui.

Le regard perçant d'Evanelle la scrutait. Sydney l'avait toujours adorée. Quel enfant n'aimerait pas une vieille dame qui fait des cadeaux ? Mais Claire semblait mieux la comprendre.

— Souviens-toi de ça à propos de Claire : elle déteste demander quoi que ce soit.

Bay partit en courant dans le jardin et se mit à faire la roue ; elles l'applaudirent. Un instant s'écoula avant qu'Evanelle ajoute :

— Ce n'est pas toujours facile de demander de l'aide. Tu as eu du courage de revenir ici. Je suis fière de toi.

Sydney croisa le regard de la vieille dame et vit qu'elle savait.

Il était presque dix-sept heures le vendredi lorsque Claire, Sydney et Bay revinrent du déjeuner qu'elles avaient servi à Hickory. Bay s'était endormie dans la camionnette. Sydney avait peur que cela agace Claire de devoir l'emmener, mais sa sœur n'avait pas bronché lorsque Sydney lui avait dit qu'elle n'avait pas le cœur à la laisser à la garde d'Evanelle. Elles n'étaient arrivées que depuis trois jours et elle ne voulait pas laisser sa fille seule dans un endroit inconnu. Claire avait répondu : « Mais bien sûr. Elle va venir avec nous. » Tout simplement.

Bay s'était bien amusée. Les vieilles dames de l'Association des botanistes amateurs avaient été ravies de la voir, et chaque fois que Sydney et Claire regagnaient la cuisine après avoir rempli les verres ou débarrassé un plat, Bay avait dégagé un endroit ou organisé les boissons à sa façon, trouvant d'instinct la place de chaque chose.

Sydney porta Bay à l'étage et la déposa dans son lit, puis elle alluma un des ventilateurs à pied que Claire avait descendus du grenier parce que l'été emplissait la maison, la rendant suffocante. Elle enfila un short et un tee-shirt, persuadée que Claire allait faire de même avant de décharger la camionnette.

Mais lorsque Sydney redescendit, Claire avait déjà tout rapporté à la cuisine ; elle chargeait le lave-vaisselle et remplissait les carafes de bicarbonate de soude et d'eau chaude pour les faire tremper. Elle portait encore son chemisier et sa jupe, avec le tablier bleu par-dessus.

— J'allais t'aider ! protesta Sydney. Claire eut l'air surprise de la trouver là.

— Je m'en occupe. Quand j'embauche des gens, c'est seulement pour servir. Tu peux te reposer. Je ne savais pas si tu préférerais un chèque ou du liquide, alors j'ai opté pour le liquide. L'enveloppe est là, dit-elle en indiquant la table de la cuisine.

Sydney resta silencieuse. Elle ne comprenait pas. N'avaient-elles pas passé une bonne journée ? N'avaient-elles pas fait du bon travail ensemble ? Les botanistes avaient adoré le repas de Claire et elles avaient complimenté Sydney sur son service. Au départ, celle-ci était nerveuse. À l'époque où elle était serveuse, elle volait les clients en omettant de leur rendre la monnaie.

Elle souriait et flirtait pour arranger les choses s'ils protestaient. Et en général, elle couchait avec le patron si les plaintes allaient trop loin. Elle pouvait escroquer les meilleurs. Elle avait craint que ce travail ne lui remette cette époque en mémoire, ne lui donne envie de recommencer. Mais cela ne se produisit pas. Elle était heureuse de travailler dur et honnêtement. Cela lui rappela plutôt ce qui avait sans doute été la meilleure période de sa vie, lorsqu'elle travaillait au salon de coiffure de Boise. Elle se souvenait de ses pieds endoloris, de ses mains percluses de crampes et des cheveux coupés qui s'infiltraient sous ses vêtements et la démangeaient. Elle adorait ça.

Mais voilà que Claire clamait qu'elle n'avait plus besoin de son aide. Sydney resta plantée là pendant que Claire travaillait. Qu'était-elle censée faire ? Elle allait devenir folle si elle ne faisait rien d'autre que donner un coup de main de temps à autre. Claire ne la laissait même pas s'occuper du ménage.

— Il n'y a pas un petit service que je pourrais te rendre ?

— Ne t'inquiète pas. J'ai l'habitude.

Sans un mot de plus, Sydney ramassa son enveloppe et sortit par-derrière. Appuyée contre sa Subaru, elle compta l'argent. Claire s'était montrée généreuse. Sydney pouvait l'utiliser à bon escient. C'est sans doute ce à quoi s'attendait Claire. Qu'elle fasse le plein de sa voiture. Qu'elle aille voir quelqu'un.

Mais elle n'avait pas de plaques d'immatriculation et elle risquait de se faire arrêter.

Et il n'y avait vraiment personne qu'elle ait envie de revoir.

Après avoir plié l'enveloppe, elle la glissa dans la poche arrière de son short en denim effrangé. Elle n'avait aucune envie de rentrer regarder Claire travailler, aussi parcourut-elle l'allée, donnant des coups de pied dans le gravier, que Claire s'empresserait sans doute de lisser avec un râteau, pour que tout soit bien en ordre.

Elle passa dans le jardin de devant et vit la maison de Tyler. Sa Jeep était garée devant. Sur une impulsion, elle traversa le jardin et monta les marches. Elle frappa à la porte et attendit en se crispant de plus en plus. Peut-être qu'il dormait. Dans ce cas, elle devrait rentrer chez elle.

Mais elle entendit des pas et sourit, puis sortit les mains de ses poches quand il ouvrit la porte. Il portait un jean et un tee-shirt éclaboussés de peinture, l'air ébouriffé et distrait, comme s'il se demandait perpétuellement où passait le temps.

— Salut, dit-elle après qu'il l'eut fixée longuement, l'air déconcerté. Je suis Sydney Waverley, votre voisine.

Il sourit enfin.

— Ah oui, je me souviens.

— Je me suis dit que j'allais passer dire bonjour.

Le regard de Tyler flotta derrière elle, puis à côté d'elle. Finalement, il passa la tête dans la porte pour regarder la maison des Waverley. Sydney comprenait bien pourquoi et elle se demandait comment sa sœur s'était débrouillée pour ensorceler ce garçon de cette façon. Peut-être qu'il craquait pour les maniaques du contrôle.

— Claire n'est pas avec moi. Il eut l'air contrarié.

— Dommage, dit-il en s'effaçant. Je vous en prie, entrez.

Elle était déjà venue quand elle était petite, du temps de Mme Sanderson, mais il y avait eu du changement : la maison, autrefois remplie des amis félins de la vieille dame, était beaucoup plus lumineuse et sentait meilleur. Il y avait un joli canapé rouge et quelques fauteuils confortables dans le salon, mais ils étaient disposés bizarrement, comme si les déménageurs venaient de les poser là. Il y avait des rangées entières de tableaux non encadrés appuyés contre les murs et des cartons partout.

— J'ignorais que vous veniez d'emménager. Il passa une main dans ses cheveux.

— Ça fait un mois. Il faudrait que je songe à ranger. J'étais en train de peindre dans la cuisine. Quelle heure est-il ?

— Un peu plus de cinq heures. Vous la peignez de quelle couleur ?

Il secoua la tête en riant.

— Non, non. Je peins dans la cuisine. C'est là que j'ai installé mon chevalet.

— Oh, vous êtes artiste ?

— Je suis prof d'arts plastiques à Orion.

Il dégagea quelques journaux d'un fauteuil et les posa par terre.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

— Depuis combien de temps êtes-vous à Bascom ? demanda-t-elle en prenant le fauteuil.

— Environ un an.

Il chercha des yeux un autre endroit pour s'asseoir, passant de nouveau sa main dans ses cheveux, les écartant de son front.

— Vous savez, je pourrai rafraîchir un peu votre coupe de cheveux, si vous voulez.

Il se tourna vers elle avec de nouveau cet air contrarié.

— J'oublie toujours de les faire couper. Vous sauriez ?

— Vous avez devant vous une authentique diplômée d'école de coiffure.

— D'accord. Très bien. Merci.

Il enleva un carton du canapé et s'assit.

— Ça me fait plaisir que vous soyez passée. Je ne connais encore aucun de mes voisins. A part peut-être Mme Kranowski, qui passe la moitié de la journée à pourchasser son chien Edward dans le quartier.

— Je me souviens d'elle. Elle doit avoir au moins cent ans maintenant ?

— Et toujours bon pied bon œil !

Sydney se mit à rire et se félicita d'avoir eu la bonne idée de venir ici.

— J'apporterai mon matériel demain pour vous faire cette coupe. Ça vous ennuie si j'amène ma fille ?

— Pas du tout.

Sydney le scruta un instant.

— Alors comme ça, ma sœur vous plaît.

Elle l'avait pris au dépourvu mais il ne lui vint pas à l'esprit de ne pas répondre.

— Vous allez droit au but, on dirait ? Je ne connais pas très bien votre sœur. Mais je... oui, elle me plaît. Elle me fascine.

Il sourit et se pencha en avant, posant les coudes sur ses genoux, ouvert et enthousiaste. C'était contagieux, comme un bâillement. Du coup, Sydney lui rendit son sourire.

— J'ai rêvé d'elle. Je n'avais jamais fait un rêve comme ça. Elle avait les cheveux courts et portait un bandeau... (Il s'arrêta et se rassit en arrière.) Je vais m'arrêter avant de me ridiculiser.

Il n'avait pas l'air ridicule mais sympa. Et si gentil qu'elle se mit à envier un petit peu Claire.

— Ma fille aussi l'aime beaucoup.

— Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire, soupira Sydney. C'est juste que je ne m'y attendais pas. Claire et moi, nous nous disputions sans arrêt quand nous étions enfants. Nous avons été toutes les deux ravies que je quitte la ville. Elle ne m'aimait pas beaucoup. Je pensais qu'elle n'apprécierait pas Bay.

— Combien de temps êtes-vous partie ?

— Dix ans. Jamais je n'aurais imaginé remettre un jour les pieds ici.

Elle secoua la tête, comme pour chasser cette pensée.

— Ça vous ennuie que je sois passée ? C'est ma sœur qui vous plaît, pas moi, donc il n'y a aucune ambiguïté. J'ai seulement besoin de sortir de cette maison de temps en temps. Ça vous dit de commander une pizza ? C'est moi qui invite.

— Bonne idée. Je ne crois pas avoir mangé aujourd'hui.

Tyler la considéra d'un air songeur.

— Vous pouvez venir me voir quand vous voulez, mais dix ans d'absence, c'est long. Il n'y a pas de vieux amis que vous avez envie de revoir ?

De vieux amis. Elle faillit en rire. Des hypocrites prêts à vous poignarder lâchement dans le dos, oui. De vieux amis, non.

— Non. C'est aussi à cause de cela que je ne pensais pas revenir.

— Vous avez brûlé vos vaisseaux ? demanda Tyler avec subtilité.

Il n'était pas si distrait qu'il en avait l'air.

— En quelque sorte.

Cette nuit-là à l'autre bout de la ville, alors qu'elle se préparait pour le bal de charité, Emma Clark ignorait que son univers allait s'écrouler. Elle attendait même avec impatience cette soirée où elle serait sans doute très admirée comme toujours.

Les femmes de la famille Clark avaient un besoin maladif de la lumière des projecteurs. Elles adoraient particulièrement être l'objet des attentions masculines, ce qui n'était guère difficile à obtenir, étant donné leurs légendaires prouesses sexuelles. Elles faisaient toujours de bons mariages.

Le mari d'Emma Clark, Hunter John Matteson, était le meilleur parti de la ville, et tout le monde le savait. Il était sociable, beau, athlétique, et héritier de l'empire familial dans le bâtiment. La mère d'Emma, en femme rusée, avait préparé le terrain pour sa fille dès son enfance. Les deux familles évoluaient dans les mêmes cercles et il n'avait pas été difficile d'émettre quelques suggestions et de les faire jouer ensemble. Les Clark et les Matteson étaient même partis un mois en vacances ensemble à Cape May lorsque Emma et Hunter John avaient dix ans. « Regardez comme ils sont mignons, tous les deux », disait la mère en toute occasion.

Le seul problème, malgré les manœuvres maternelles, la beauté et le statut social d'Emma, ses rendez-vous avec les garçons derrière les gradins depuis qu'elle avait quinze ans et l'attraction irrésistible qu'elle exerçait sur tout homme normalement constitué, était que pendant toutes ses années de lycée, Hunter John avait été désespérément amoureux de Sydney Waverley.

Oh, il savait bien qu'il n'aurait pas dû la fréquenter. Dans son milieu, on ne frayait pas avec ces gens-là. Mais nul n'ignorait qu'il était fou d'elle. Ses amis le devinaient à sa manière de la regarder, et à la façon tragique et adolescente qu'il avait parfois de se comporter, comme si la vie sans amour ne valait pas la peine d'être vécue.

Lorsqu'il eut seize ans, son seul et unique acte de rébellion fut d'inviter Sydney à sortir avec lui. A la surprise générale, ses parents ne s'y opposèrent pas. « Laissons ce garçon s'amuser, disait son père. C'est la plus jolie des Waverley, et elle n'a pas l'air d'avoir leur bizarrerie. Ça ne prêtera pas à conséquence. Notre fils sait ce que nous attendons de lui après le lycée. Moi aussi, j'ai fait des frasques avant de me ranger. »

Cela avait été le pire jour de la vie d'Emma, ou presque. Au cours des deux années suivantes, la bande d'Hunter John n'avait pas eu d'autre choix que d'accepter Sydney parce qu'ils étaient inséparables. La mère d'Emma disait qu'on doit tenir sa langue et connaître ses ennemis, alors, même si cela la tuait, Emma s'était liée d'amitié avec Sydney. Elle l'invitait fréquemment à dormir chez elle. Les Clark ne manquaient pas de chambres d'amis, mais Emma faisait toujours dormir Sydney par terre. Cela lui était égal parce qu'elle détestait la maison Waverley et tout valait mieux que de rester chez elle. Mais bien souvent, Emma se retrouvait par terre à côté de Sydney, à bavarder et faire ses devoirs avec elle. Sydney avait beau n'être qu'une Waverley, elle était intelligente et drôle et elle avait beaucoup de goût en matière capillaire. Emma n'avait jamais oublié le jour où elle avait laissé Sydney la coiffer. Tout s'était bien passé ce jour-là, comme par magie, et Hunter John lui avait même dit qu'elle était jolie. Emma n'avait jamais pu reproduire cette coiffure. Il y avait eu une époque où elle appréciait vraiment Sydney.

Mais un soir, alors qu'elles étaient allongées par terre dans des sacs de couchage, Sydney

lui avait confié qu'elle s'apprêtait à faire l'amour avec Hunter John pour la première fois. Emma avait failli fondre en larmes. C'en était trop. Depuis des années, le garçon qui lui était destiné était amoureux d'une autre. Elle avait été obligée de se lier d'amitié avec cette fille. Et maintenant, Sydney allait coucher avec lui ? Dans ce domaine, Emma savait que personne ne pouvait la surpasser et voilà que Sydney allait être la première d'Hunter John. Elle avait rongé son frein jusqu'à ce que

Sydney soit endormie, puis elle était allée tout raconter à sa mère qui l'avait enlacée et lui avait caressé les cheveux.

Ariel était étendue dans ses draps de soie blancs. Sa chambre était toujours parfumée par des bougies et les cristaux du lustre projetaient des étincelles de lumière dans la pièce. Sa mère était tout ce qu'Emma voulait être, un fantôme incarné.

— Allons, Emma, dit Ariel calmement, tu pratiques déjà depuis plus d'un an. Toutes les Clark sont douées au lit. Pourquoi crois-tu que nous faisons d'aussi bons mariages ? Ne t'inquiète pas. C'est elle qui l'a en ce moment, mais toi, tu l'auras pour le restant de ta vie. Ce n'est qu'une question de temps. Tu seras toujours plus douée et c'est bien qu'un homme ait un critère de comparaison. Ce qui ne veut pas dire que tu ne peux pas semer un peu de désinformation. Aussi incroyable que cela puisse paraître, beaucoup de femmes ont peur de cette première fois.

Cela avait fait rire Emma. Jamais aucune Clark n'avait eu peur du sexe.

Sa mère l'avait embrassée sur le front, de ses lèvres douces et fraîches. Puis elle s'était étirée dans son lit et lui avait soufflé :

— Allez, va maintenant, ton père va bientôt rentrer.

Le lendemain, Emma raconta à Sydney des mensonges sur les douleurs que l'on ressentait et lui donna quelques mauvais conseils techniques. Jamais elle ne demanda de détails à Sydney sur ce qui s'était passé mais plus tard, lorsqu'elle fit l'amour avec Hunter John pour la première fois, l'expression de celui-ci était suffisamment éloquente.

Sydney avait quitté la ville après qu'Hunter John eut rompu avec elle lors de la remise des diplômes. Elle avait été anéantie en découvrant que le lycée n'était qu'un cocon, qu'elle et Hunter John ne pouvaient pas rester ensemble dans la vraie vie, pas plus que ses amis ne pouvaient demeurer les siens. Ils devaient faire leur entrée dans la société de Bascom et accomplir ce que leurs parents attendaient d'eux, pour être à la hauteur de leur nom. Et Sydney n'était qu'une Waverley. Elle avait été tellement blessée et furieuse. Personne ne s'était douté qu'elle ignorait la règle du jeu. Elle aimait vraiment Hunter John et croyait que ce serait pour la vie.

Emma aurait été désolée pour elle s'il n'avait pas été évident qu'Hunter John souffrait tout autant. Elle avait dû déployer tous ses artifices pour l'amener à elle. Même une fois qu'ils eurent fait l'amour et qu'il eut été stupéfié, il parlait encore d'aller à l'université, et disait même parfois que Sydney avait bien fait de quitter la région. Il n'avait pas besoin de cette ville.

Emma avait donc fait la seule chose en son pouvoir.

Elle avait arrêté la pilule sans prévenir Hunter John et était tombée enceinte.

Hunter John était resté à Bascom, il l'avait épousée et ne s'était jamais plaint. Ils avaient même décidé, ensemble cette fois, d'avoir un deuxième enfant quelques années plus tard. Il avait travaillé pour son père dans l'affaire familiale de maisons préfabriquées, puis, à la retraite de ce dernier, il avait repris les rênes de l'entreprise. Lorsque ses parents avaient déménagé en Floride, Emma et Hunter John s'étaient installés dans le manoir des Matteson. Tout semblait parfait, mais Emma n'avait jamais été sûre des sentiments de son mari, ce qui

l'avait toujours troublée.

Ce qui nous amène au pire jour de la vie d'Emma Clark.

En ce vendredi soir, Emma n'avait pas encore conscience que quelque chose de grave allait se produire, bien que tous les indices aient été réunis. Ses cheveux refusèrent de boucler, après quoi un bouton germa sur son menton. Enfin, sur la robe blanche qu'elle avait prévu de porter à ce bal organisé dans le but de collecter des fonds pour l'hôpital, apparut mystérieusement une tache que sa femme de ménage ne réussit pas à faire disparaître, aussi Emma dut-elle opter pour une robe noire. C'était une robe éblouissante, comme toutes ses tenues, mais ce n'était pas celle qu'elle avait voulu mettre et elle ne se sentait pas à l'aise dedans.

Lorsqu'elle arriva au bal avec Hunter John, tout semblait aller pour le mieux. Tout était parfait en fait. Le bal donné au profit de l'hôpital se tenait toujours à Harold Manor, un bâtiment datant de la guerre de Sécession, inscrit au patrimoine national et qui était un endroit de choix pour les réceptions mondaines. Elle y était allée un nombre incalculable de fois. Le cadre était magnifique, irréel, comme hors du temps. Les hommes portaient des costumes si amidonnés qu'ils pouvaient à peine s'incliner et les femmes donnaient des poignées de main aussi moelleuses que des brioches. Les Clark étaient chez elles dans ce genre d'environnement et Emma fut immédiatement le centre d'attraction de tous les regards, comme d'habitude. Mais quelque chose clochait, comme si les gens parlaient d'elle et cherchaient à l'approcher pour de mauvaises raisons.

Hunter John n'avait rien remarqué – mais il ne remarquait jamais rien –, aussi chercha-t-elle immédiatement sa mère. Celle-ci lui dirait qu'elle était belle et la rassurerait. Hunter John l'embrassa sur la joue avant de foncer vers le bar où étaient rassemblés ses amis.

En cherchant sa mère, elle tomba sur Eliza Beaufort. C'était l'une de ses meilleures amies au lycée. « Reste amie avec les Beaufort, disait sa mère, et tu sauras toujours ce que les gens racontent sur toi. »

— Oh, seigneur, j'avais tellement hâte que tu arrives ! fit Eliza.

Son rouge à lèvres était étalé et asymétrique parce qu'elle avait trop canané du coin des lèvres.

— Allez, je veux tout savoir. Tu l'as appris comment ?

Emma sourit légèrement, distraitement.

— Comment j'ai appris quoi ? demanda-t-elle en regardant par-dessus l'épaule d'Eliza.

— Tu n'es pas au courant ?

— De quoi ?

— *Sydney Waverley est de retour*, persifla Eliza comme si elle jetait un sort.

Emma planta son regard dans les yeux d'Eliza, mais sans qu'un seul muscle ne bouge. Était-ce pour cela que tout le monde se comportait étrangement ce soir ? Sydney était de retour et tous avaient hâte de découvrir sa réaction ? Elle en fut troublée : pourquoi les gens pensaient-ils qu'elle devait absolument avoir une réaction ? Pourquoi devrait-elle s'inquiéter ?

— Elle est arrivée mercredi et elle habite chez sa sœur, poursuivit Eliza. Elle a même aidé Claire pour un déjeuner à Hickory aujourd'hui. Tu ne savais vraiment pas ?

— Non. Elle est de retour. Et alors ? Eliza haussa les sourcils.

— Je ne pensais pas que tu le prendrais aussi bien.

— Elle n'a jamais rien signifié pour nous, de toute façon. Et Hunter John est très heureux. Je n'ai aucune inquiétude. Il faut que je voie ma mère. On déjeune ensemble la semaine prochaine, d'accord ? Bisous, bisous.

Elle trouva enfin sa mère assise à une table, occupée à siroter du Champagne et à distraire ceux qui étaient venus la saluer. Ariel avait l'élégance d'une reine et elle paraissait dix ans de moins que son âge. Comme Emma, elle était blonde et avait une forte poitrine. Elle conduisait une décapotable, portait des diamants même avec des jeans et elle ne ratait jamais un match pendant les festivités de Thanksgiving. Elle était tellement sudiste que ses larmes venaient tout droit du Mississippi et qu'elle sentait toujours imperceptiblement le coton et les pêches.

Elle leva la tête à l'approche de sa fille et Emma vit tout de suite qu'elle savait. Non seulement elle savait, mais cela ne lui plaisait pas. Non, non, non, songea Emma. Il n'y a rien de grave. N'en fais pas une montagne, maman. Ariel se leva et prit congé de son mari avec un sourire provocant qui lui ferait attendre impatiemment son retour.

— Sortons faire quelques pas sur la véranda, proposa Ariel en prenant sa fille par le bras pour la conduire fermement à l'extérieur.

Elles croisèrent de petits groupes de fumeurs, et leur sourirent pour qu'ils sachent que tout allait bien.

Une fois qu'elles eurent trouvé un coin sombre, Ariel commença.

— Tu as appris sans aucun doute le retour de Sydney Waverley ? Ne t'inquiète pas. Tout va bien se passer.

— Je ne suis pas inquiète, maman. Ariel ignora sa réponse.

— Voici ce que je veux que tu fasses. D'abord, sois aux petits soins pour Hunter John. Attire davantage l'attention sur toi. Je vais organiser une fête en ton honneur chez vous la semaine prochaine. Invite tous tes amis proches. Tout le monde verra combien tu es merveilleuse, combien tu es spéciale. Hunter John remarquera comme on t'envie. Lundi, nous irons faire les boutiques pour t'acheter une robe. Le rouge est la couleur qui te va le mieux et Hunter John t'adore en rouge. À propos, pourquoi portes-tu du noir ? Tu es mieux en blanc.

— Maman, le retour de Sydney ne m'inquiète pas.

Ariel prit le visage d'Emma dans ses mains.

— Oh ma puce, tu devrais t'inquiéter. Le premier amour est le plus puissant. Mais si tu fais en sorte que ton mari se souvienne pourquoi il t'a choisie, tu n'auras pas de problèmes.

Après la réception, Emma ressentit une hâte d'attirer Hunter John au lit, mais elle se persuada que cela n'avait rien à voir avec Sydney. Une fois arrivée chez elle, elle passa voir ses fils endormis dans leur chambre et souhaita distraitemment le bonsoir à leur gouvernante. Elle commença à se déshabiller dès qu'elle eut passé le seuil de la chambre à coucher, puis demeura nue à l'exception de ses talons aiguilles et du collier de perles qu'Hunter John lui avait offert l'année précédente, pour son vingt-huitième anniversaire.

Il entra quelques minutes plus tard avec un sandwich et une bière. Les « croquettes de bal », comme il disait, le laissaient sur sa faim et il prenait toujours un en-cas lorsqu'ils rentraient d'une soirée. Emma n'appréciait guère cette habitude, mais cela ne valait pas la peine de se disputer pour ça. Après tout, il montait manger dans la chambre pour être avec elle au lieu de rester dans la cuisine.

Il ne sembla pas surpris de la trouver toute nue. Emma se demanda quand c'était arrivé, à quel moment il avait commencé à s'y attendre plutôt qu'à le désirer. Mais il sourit lorsqu'elle s'avança nonchalamment vers lui pour lui enlever des mains l'assiette et la bouteille de bière. Elle les posa sur la table, près de la porte, et attira Hunter John vers le lit en tirant sur sa veste de smoking et sa chemise.

Il rit et se laissa entraîner vers le matelas.

— En quel honneur ? demanda-t-il alors qu'elle ouvrait sa braguette.

Elle l'enfourcha en observant son visage. Elle s'arrêta un instant, et il crut qu'elle le faisait pour faire monter son plaisir. Excité, il agrippa ses hanches et se mit à bouger sous elle, mais elle resta immobile.

Elle aimait le sexe et se savait douée. Mais sa mère avait-elle raison ? N'avait-elle rien d'autre pour elle ? Si ça n'avait pas été le cas, son mari serait-il toujours là ? Fallait-il vraiment s'inquiéter du retour de Sydney ?

— Hunter John, murmura-t-elle en se penchant pour l'embrasser, est-ce que tu m'aimes ?

Son rire s'acheva en un grognement excité par ce qu'il prenait pour des préliminaires.

— Bon, qu'est-ce que tu as fait ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu as acheté quelque chose ? demanda-t-il avec indulgence. Quelque chose de cher ? C'est pour ça ?

Il supposait qu'elle voulait lui soutirer quelque chose. Et à vrai dire, il n'avait pas tort. Elle obtenait toujours ce qu'elle voulait grâce au sexe. Tout sauf une chose. Hunter John n'avait pas répondu à sa question. Il ne lui avait pas dit qu'il l'aimait.

Mais il avait aimé Sydney, ce qui voulait dire qu'elle devait se conformer aux conseils de sa mère. Travailler plus dur pour garder ce qui lui appartenait.

— Je veux m'acheter une robe rouge, dit-elle en se sentant comme un oiseau affolé, pris au piège dans un buisson, une belle robe rouge.

— J'ai hâte de te voir avec.

— Bientôt. Et ensuite tu me verras sans.

— Voilà ce que j'aime entendre.

Lundi après-midi, Claire raccrocha le téléphone de son bureau dans la réserve, mais elle garda la main sur le combiné.

Parfois, quand on sait que quelque chose cloche, mais que l'on ignore quoi exactement, l'air change autour de vous. Claire le sentait. Le plastique du téléphone était trop chaud. Les murs transpiraient légèrement. Si elle sortait dans le jardin, sans doute trouverait-elle les ipomées écloses en plein milieu de la journée.

— Claire ?

Elle se retourna et découvrit Sydney sur le seuil de la porte.

— Oh, coucou. Vous êtes revenues depuis longtemps ?

Sydney et Bay étaient de nouveau allées rendre visite à Tyler, pour le quatrième jour d'affilée.

— Depuis quelques minutes. Qu'y a-t-il ?

— Je ne sais pas, répondit Claire en ôtant la main du téléphone tiède. Je viens d'avoir un appel pour préparer un dîner chez les Matteson le week-end prochain.

Sydney croisa les bras sur la poitrine, puis elle les laissa retomber sur les côtés. Elle hésita avant de poser sa question.

— Les Matteson de la grande maison Tudor de Willow Springs Road ?

— Oui.

— Le week-end prochain ? Ça fait court, remarqua Sydney, prudente, curieuse.

— Oui. Elle a dit qu'elle doublerait mon tarif, mais seulement si j'avais assez d'aide pour la soirée.

— J'ai toujours aimé Mme Matteson, dit Sydney avec une étincelle dans les yeux, qui ressemblait à de l'espoir. Tu vas accepter ? Je t'aiderai.

— Tu en es sûre ? demanda Claire, à qui la situation semblait étrange.

Sydney avait eu une relation avec Hunter John et elle avait été amie avec Emma. Si elle avait voulu les revoir, elle l'aurait fait plus tôt, au lieu de rester cloîtrée dans la maison ou de se cacher chez Tyler.

— Mais oui, j'en suis sûre.

Claire haussa les épaules. Elle devait se faire des idées.

— Dans ce cas, d'accord. Merci. Sydney sourit et tourna les talons.

— Pas de problème.

Claire la suivit à la cuisine. Certaines choses n'avaient pas changé chez Sydney, comme ses cheveux châtain clair qui bouclaient juste assez pour ressembler à des vagues de glaçage au caramel sur un gâteau. Sa belle peau légèrement mate. Ses taches de rousseur sur le nez. Elle avait perdu du poids mais sa silhouette était toujours magnifique, menue, ce qui donnait l'impression à Claire, avec ses dix centimètres de plus, d'être lourde et maladroite.

Voilà pour les choses familières.

Quant au reste, mystère. Elle était là depuis presque une semaine maintenant, et Claire ne l'avait toujours pas percée à jour. Elle faisait une excellente mère, c'était certain. Lorelei n'avait pas été un très bon exemple et sa grand-mère avait fait des efforts, mais elles ne valaient pas Sydney. Elle était affectueuse et attentive et savait toujours où se trouvait Bay, tout en lui laissant de l'espace pour rêver et s'amuser. Claire était émue de voir sa petite sœur dans ce rôle. Où l'avait-elle appris ?

Et où était-elle allée ? Sydney se montrait inquiète, alors que ce n'était pas le cas autrefois. La veille au soir, lorsqu'elle était sortie dans le jardin à cause d'une insomnie, elle s'était retrouvée coincée dehors parce que Sydney se levait plusieurs fois par nuit pour vérifier que toutes les portes étaient bien verrouillées. Qu'avait-elle fui ? Cela ne servirait à rien de lui poser des questions car Sydney les éludait toujours. Elle était partie pour New York, c'est tout ce que savait Claire. Pour le reste, toutes les spéculations étaient permises. Quant à Bay, elle ne livrerait aucun secret. Selon elle, elle était née dans un bus Greyhound et sa mère n'avait jamais vécu nulle part. Ah si, elles avaient vécu *partout*.

Claire regarda sa sœur s'approcher de la soupière fumante sur la gazinière.

— Oh, j'ai oublié ce que j'étais venue te dire ! J'ai invité Tyler à dîner, dit Sydney en respirant les effluves du potage au poulet et à la camomille.

Claire la regarda, bouche bée.

— Tu as fait quoi ?

— J'ai invité Tyler à dîner. Ça ne te dérange pas ?

Sans répondre, Claire fonça sur la huche à pain en évitant le regard de Sydney. Elle en sortit une miche et se mit à la trancher pour faire des canapés.

— Claire, allons ! fit Sydney en riant. Aie pitié de ce garçon. Il est tout maigre ! Il est obligé de se laisser des mots partout chez lui pour se rappeler qu'il doit manger. Il m'a montré ses œuvres hier, elles sont extraordinaires. Mais je le jure devant Dieu, s'il me pose encore une question sur toi, je lui suggérerai de suivre une psychothérapie. Tyler est un type bien. Si tu ne veux pas de lui, dis-le-lui, comme ça il arrêtera de fantasmer sur toi et j'aurai ma chance.

Claire leva immédiatement les yeux.

— C'est pour ça que tu passes tellement de temps là-bas ? Tyler t'intéresse ?

— Non. Mais pourquoi, toi, il ne t'intéresse pas ?

Claire fut sauvée par quelqu'un qui frappait à la porte.

— C'est pour toi, lui dit Sydney.

— C'est ton invité.

Sydney sourit et alla ouvrir tandis que Claire posait le couteau à pain et tendait l'oreille.

— Merci pour l'invitation, entendit-elle. La maison est magnifique.

— Tu veux visiter ? demanda Sydney, ce qui angoissa Claire.

Elle n'avait pas envie que Sydney lui montrât la maison, ni que Tyler découvrit tous ses secrets.

— Bien sûr.

Claire ferma les yeux pendant un instant. *Réfléchis*. Qu'est-ce qui pourrait aider Tyler à l'oublier, à se désintéresser d'elle ? Quel plat tournerait son attention vers autre chose ? Elle n'avait pas le temps de préparer les plats adéquats.

Elle n'avait pas besoin de lui. Elle avait déjà du mal à assumer l'arrivée de Sydney et de Bay dans sa vie, à essayer de les intégrer à son quotidien, tout en sachant qu'elles allaient repartir tôt ou tard. Sydney avait toujours détesté cette maison et cette ville. Encore aujourd'hui, elle essayait de protéger Bay de l'étrange, en refusant de lui par-

1er du jardin ou du pommier, ou de lui expliquer ce qu'évoquait le nom des Waverley à Bascom. Il suffirait d'une critique, d'une rebuffade d'un habitant de la ville, et Sydney s'évanouirait dans la nature.

Quant à Tyler, elle pouvait trouver le moyen d'avoir le contrôle sur lui. Elle devait essayer de le dissuader avec véhémence, voire avec grossièreté si nécessaire. Il n'y avait pas de place pour lui dans sa vie. Il y avait déjà trop de monde.

Bay arriva en galopant dans la cuisine devant Sydney et Tyler, et se jeta dans les bras de Claire, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde de faire cela sans que ce soit nécessaire, et Claire l'étreignit quelques instants. Puis Bay se dégagea et courut s'asseoir à table.

Sydney entra, suivie de Tyler. Elle remarqua tout de suite sa coupe de cheveux. Cela lui allait bien, lui donnait l'air plus sérieux. Finalement, songea-t-elle lorsqu'il se concentra sur elle, ce n'était pas une bonne idée. Tu ne peux pas perdre ce que tu ne possèdes pas, se dit-elle en tournant la tête.

— Cela a dû être extraordinaire de grandir dans cette maison, dit Tyler.

— C'était très intéressant, répondit Sydney. Il y a une marche qui grince dans l'escalier, la troisième. Quand on était petites, dès que quelqu'un la faisait craquer, une souris sortait la tête de son trou, juste au-dessus de la marche, pour voir ce qui avait causé ce bruit.

Claire regarda sa sœur, surprise.

— Tu savais cela ?

— Je ne suis pas une vraie Waverley, mais moi aussi j'ai vécu ici.

Sydney vola une tranche de pain tandis que Claire faisait les canapés et les posait sur un plat.

— Claire a appris plein de recettes loufoques de notre grand-mère.

— Ce n'est pas une recette loufoque mais un potage, avec des tartines au beurre de cacahuète et à la confiture.

Sydney fit un clin d'œil à Tyler.

— Du beurre d'amandes, rectifia-t-elle, et de la gelée au gingembre !

Claire ressentit un picotement. Sydney était tellement spontanée, et autrefois Claire la détestait pour cela. Elle était parfaitement à l'aise avec Tyler, comme si les relations qu'on bâtissait ne se brisaient pas facilement.

— Étiez-vous proches, toutes les deux ?

— Non, répondit Sydney avant sa sœur. Claire remplit trois bols de soupe et les posa sur la table avec le plat de canapés.

— Bon appétit, lança-t-elle avant de sortir dans le jardin.

Au bout de quarante-cinq minutes, Claire avait fini de creuser un trou près de la clôture et elle rassemblait les pommes tombées. L'air était humide, aussi épais que du sirop de sorgho, présage annonciateur de l'été.

— Arrête, enjoignait-elle sans cesse à l'arbre qui lançait des pommes autour d'elle pour la contrarier. Tout ce que tu lances, je l'enterre. Et il te faudra une semaine pour que de nouveaux fruits poussent sur tes branches.

Il lui balança une petite pomme sur la tête.

Elle regarda les branches, qui frémissaient légèrement alors qu'il n'y avait pas de vent.

— J'ai dit arrête.

— C'est ça ton secret ?

Elle se tourna et vit Tyler debout dans l'herbe. Depuis quand était-il là ? Elle ne l'avait même pas entendu approcher, distraite par l'arbre. Satané pommier.

— Mon secret ? demanda-t-elle prudemment.

— Ton secret avec ce jardin. Tu parles aux plantes.

— Oh, fit-elle en se tournant pour ramasser d'autres pommes. Oui, c'est ça.

— Le dîner était excellent.

— Je suis ravie qu'il t'ait plu. Je suis un peu occupée, ajouta-t-elle en voyant qu'il ne bougeait pas.

— Sydney m'a prévenu que tu dirais ça. Elle m'a suggéré de venir quand même.

— Son assurance est séduisante, je sais, mais je crois qu'elle a juste besoin d'un ami en ce moment, déclara Claire en s'étonnant elle-même.

Les mots lui avaient échappé, il allait croire qu'elle envoyait sa sœur. Certes, elle voulait que Tyler s'intéresse à quelqu'un d'autre, mais pas à Sydney. Elle ferma les yeux. Elle croyait avoir surmonté toute cette jalousie.

— Et toi, as-tu besoin d'un ami ?

Elle le dévisagea. Il semblait tellement sûr de lui, avec son jean large, d'où sortait sa chemise. Pendant un court instant, elle eut envie de s'approcher de lui, de se glisser dans ses bras et de se laisser envelopper par cette sensation de calme. Quelle mouche l'avait piquée ?

— Je n'ai pas besoin d'amis.

— As-tu besoin de quelque chose ?

Elle n'avait guère d'expérience avec les hommes, mais elle comprit ce qu'il voulait dire. Elle savait ce que signifiaient ces petits éclairs violets autour de lui, qu'elle ne pouvait voir que la nuit.

— J'aime ma vie comme elle est.

— Moi aussi, Claire. Tu es belle. Voilà, je l'ai dit. Je ne pouvais plus garder ça pour moi.

Il n'avait pas peur de souffrir. Il semblait même s'y préparer. Il fallait que l'un d'eux se montre raisonnable.

— J'étais sérieuse quand j'ai dit que j'étais occupée.

— Moi, j'étais sérieux quand j'ai dit que tu étais belle.

Elle s'approcha du trou dans le sol et jeta les pommes dedans.

— Je vais être occupée très, très longtemps. Lorsqu'elle se retourna, Tyler souriait.

— Eh bien, pas moi.

Elle le regarda partir, mal à l'aise. Essayait-il de lui dire quelque chose ? Était-ce un avertissement ?

J'ai tout mon temps pour m'insinuer dans ta vie.

La demeure des Matteson était bien la même que dans son souvenir. Elle aurait sans doute pu retrouver les yeux fermés la chambre d'Hunter John. Lorsqu'ils étaient seuls dans la maison, ils faisaient comme si c'était la leur. Allongée sur le lit, elle parlait sans cesse de leur avenir. Mais quand il avait rompu à la remise des diplômes, il s'était étonné : « Je croyais que tu comprenais. »

C'est seulement aujourd'hui qu'elle comprenait. Elle l'avait aimé et c'était sans doute le seul homme qu'elle aimerait jamais de cette façon, avec un tel espoir. Mais elle savait aussi qu'elle aurait de toute façon quitté Bascom, avec ou sans lui. Elle admettait qu'il n'ait pas pu l'accepter telle qu'elle était ; elle-même n'y était pas parvenue.

Elle eut un petit frisson d'excitation à l'idée qu'elle n'aurait pas dû se trouver là, lorsque Claire se gara devant l'entrée de service et qu'elles pénétrèrent dans la cuisine. Elle n'aurait pas dû venir, mais elle n'avait pas pu s'en empêcher. Peut-être par défi, tout comme elle fouillait les maisons de ses amants lorsqu'ils étaient au travail, pour leur voler de l'argent avant de fuir. Ici aussi, elle allait voler quelque chose : des souvenirs qui ne lui appartenaient plus. Et pourquoi ? Parce que la meilleure époque de son adolescence, ses meilleurs moments vécus à Bascom remontaient à la période où elle sortait avec le meilleur parti de la ville. Tout le monde admirait, elle s'était sentie acceptée. Elle avait besoin de ces réminiscences, bien plus que les Matteson, à qui elles ne feraient pas défaut. Ils avaient sans doute oublié Sydney depuis longtemps.

L'intendante les accueillit et se présenta. Joanne avait une quarantaine d'années et des cheveux si lustrés et raides qu'ils bougeaient à peine, ce qui voulait dire qu'elle ne tolérait pas les erreurs.

— Les fleurs ont été livrées. On m'a demandé d'attendre votre arrivée pour les disposer, dit Joanne. Lorsque vous aurez fini de décharger, vous me trouverez dans le patio. Vous savez où il se trouve ?

— Oui, répondit Sydney, gonflée d'importance, tandis que Joanne disparaissait derrière les portes battantes de l'office. J'aimais mieux Myrtle.

— Qui est Myrtle ? demanda Claire.

— L'ancienne intendante.

— Oh, répondit seulement Claire.

Dès que les victuailles furent mises au frais, Sydney conduisit Claire au patio. Mme Matteson était très fière de ses meubles anciens, aussi Sydney fut-elle surprise de trouver la maison si... rose. Il y avait du papier peint vieux rose dans la salle à manger, et les chaises de la longue table étaient tapissées en rose pâle. Dans le salon, qui communiquait avec la pièce précédente, c'était une débauche de motifs floraux sur les coussins et les tapis.

L'immense patio se trouvait sur la droite, au-delà de la porte-fenêtre, ouverte. Une tiède brise estivale pénétrait à l'intérieur de la maison, chargée d'effluves de roses et de chlore. En sortant, Sydney découvrit des tables rondes en fer forgé disposées autour de la piscine et un bar sophistiqué installé dans un coin. Les buffets pour la nourriture étaient dressés le long des murs où se trouvait Joanne, entourée de vases vides et de seaux de fleurs.

Claire s'approcha, mais Sydney en fut incapable. Sa tête tournait. C'était tellement féérique, ces nappes blanches qui flottaient au vent, les lumières de la piscine qui projetaient des reflets mouvants dans le patio, la lumière des étoiles sur le massif d'arbustes. Lorsqu'elle

était jeune, elle désirait par-dessus tout cette prospérité, cette vie de rêve. Figée sur place, elle se rappelait parfaitement ce qu'elle avait ressenti à se sentir acceptée par ce monde, au simple fait de savoir qu'elle y avait une place.

Même si cela s'était révélé être un mensonge.

Elle croisa les bras et regarda une domestique installer des bougies dans de grandes lampes-tempête sur chaque table. Elle écouta distraitemment Claire donner des instructions à Joanne sur la place des roses, des fuchsias et des glaïeuls. Les glaïeuls là, disait-elle, avec le poulet au fenouil et les fleurs de courge farcies à la noix muscade. Des roses ici, avec les scones aux pétales de rose. Tout cela était un plan complexe et manipulateur pour faire ressentir quelque chose de bien précis aux convives. Cela ne ressemblait pas du tout à Mme Matteson. Pourtant, Claire avait passé une bonne partie de la soirée du lundi à discuter du menu avec elle au téléphone. Sydney avait trouvé un prétexte pour rester dans la cuisine et elle avait glané des bribes de conversation : « Si vous voulez représenter l'amour, des roses » ou bien : « La cannelle et la noix muscade évoquent la prospérité. »

Après s'être occupée des arrangements floraux avec Joanne, Claire s'apprêtait à regagner l'intérieur de la maison lorsqu'elle s'aperçut que Sydney ne la suivait pas.

— Est-ce que ça va ? lui demanda-t-elle.

— C'est beau, hein ? fit Sydney comme si elle était fière, comme si tout cela lui appartenait. Au moins pour un instant.

— C'est très... Claire hésita une seconde... travaillé. Viens, il ne faut pas prendre de retard. Quelques heures plus tard, dans la cuisine, Sydney lui dit :

— Je comprends ce que tu voulais dire par « travaillé ». Pourquoi sommes-nous obligées de tout disposer avec une telle précision sur les plateaux ? Nous n'avons pas eu à faire ça avec les botanistes.

— Parce que ces dames se souciaient seulement de la nourriture et pas de sa signification.

— Et que signifie tout ça ? demanda Sydney.

— Ils veulent que tout le monde sache qu'ils sont follement amoureux et fabuleusement riches.

— Cela n'a aucun sens, tout le monde le sait déjà. Est-ce que M. et Mme Matteson ont des problèmes ? Ils avaient l'air tellement heureux quand je les fréquentais.

— Je ne m'interroge pas sur les motivations des gens. Je leur fournis seulement ce qu'ils veulent. Tu es prête ? demanda Claire en emportant deux plateaux vers les portes battantes de la cuisine.

Elles avaient mis en place les buffets avant l'arrivée des invités mais Joanne venait de les informer qu'il fallait les regarnir.

Sydney se demanda si elle reconnaîtrait quelqu'un. Elle essayait de distinguer des voix et s'arrêtait parfois pour tendre l'oreille lorsqu'elle entendait un rire, en se demandant s'il lui était familier. Hunter John serait-il là ? Cela avait-il de l'importance ?

— Plus que jamais, dit-elle en prenant ses plateaux.

Les soirées donnaient à Emma un sentiment d'enchantement, comme si elle était une petite fille qui évoluait dans un univers de sa création. Sa mère avait ressenti les mêmes émotions. « Laisse la magie aux Waverley », disait-elle à Emma quand elle était petite et qu'elle regardait Ariel essayer d'innombrables robes avant une soirée. « Nous avons mieux que cela. Nous avons le rêve. »

Emma se tenait près du bar pour ne pas s'éloigner d'Hunter John, ce qui lui donnait également une très bonne vue sur ses invités ravis. Elle adorait les fêtes, mais elle n'avait jamais donné une soirée aussi réussie : la moitié des réflexions que lui faisaient ses invités

étaient des compliments ou des remarques envieuses. C'était merveilleux.

Ariel s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Ma chérie, tu es superbe. Ce rouge est parfait pour toi. Tout simplement parfait.

— C'était une excellente idée, maman. Merci d'avoir organisé cette fête. Qui est le traître ? Je reçois des louanges sur la nourriture. Pas autant que sur ma robe, mais tout de même.

Ariel lui adressa un clin d'œil et fit pivoter Emma pour la placer face aux portes du patio.

— Ça, ma belle, c'est ton plus beau cadeau de la soirée.

— Que veux-tu dire ?

— Attends. Regarde. Je vais te montrer. Emma ne comprenait pas mais riait d'impatience.

— Maman, qu'as-tu fait ? Est-ce que tu m'as acheté quelque chose ?

— En un sens, oui, répondit Ariel mystérieusement.

— Maman, qu'est-ce que c'est ? Ne me fais pas languir !

Le bruit suraigu de la voix d'Emma attira l'attention d'Hunter John qui se détacha de son groupe d'amis.

Emma attrapa la main d'Hunter John et l'attira vers elle.

— Maman m'a acheté un cadeau et elle ne veut pas me dire ce que c'est !

— Ah, voilà ! dit Ariel en tendant sa main qui tenait une flûte de Champagne.

— Quoi ? fit Emma, tout excitée. Où ?

Les yeux d'Emma se posèrent sur deux femmes qui sortaient de la maison avec des plateaux. Des serveuses apparemment. Elle s'apprêtait à détourner les yeux lorsqu'elle découvrit l'identité d'une des serveuses.

— Claire Waverley ? C'est elle qui s'est occupée du repas ?

Elle comprit soudain ce qu'avait fait sa mère et ses yeux se posèrent sur la femme qui accompagnait Claire.

— Oh mon Dieu !

— Ce ne serait pas Sydney Waverley ? demanda Hunter John, qui s'avança vers elle comme s'il avait été attrapé au lasso.

Il dégagea sa main de celle d'Emma et la planta là. Il était parti, tout simplement. Emma s'en prit à sa mère :

— Maman, mais qu'est-ce que tu as fait ?

— Ne de te donne pas en spectacle, persifla Ariel en s'approchant, et vas-y. Fais en sorte que les gens la voient. Que tous ses anciens amis la voient.

— Je ne peux pas croire que tu aies fait ça !

— Elle est de retour et tu dois reprendre l'avantage. Lui faire comprendre qu'elle n'appartient pas à notre monde et qu'elle n'a aucune chance de récupérer ce qu'elle a cru avoir autrefois. Montre à ton mari que tu es mieux qu'elle. Que tu l'as toujours été. Tu es la reine du bal et elle n'est qu'une domestique. Maintenant, vas-y.

La traversée de la pièce lui parut interminable. Hunter John l'avait précédée et il regardait Sydney qui disposait les nouveaux plateaux sur les buffets. Feignait-elle de ne pas le voir par coquetterie ? Elle avait maigri et vieilli, mais son visage était lumineux et sa coupe de cheveux parfaite. Elle avait toujours eu des cheveux naturellement extraordinaires, contrairement à Emma qui les faisait boucler et teindre depuis l'âge de douze ans.

Emma les avait presque rejoints lorsque Hunter John se racla la gorge.

— Sydney Waverley, c'est bien toi ? Plusieurs choses se produisirent en même temps. Sydney releva la tête d'un seul coup et plongea son regard dans celui d'Hunter John. Eliza Beaufort, à la table voisine, pivota sur ses talons. Claire, quant à elle, arrêta ce qu'elle était en

train de faire pour les observer, les foudroyant de son regard noir, comme une maîtresse d'école.

— Je l'ai toujours dit, Emma, déclara Eliza en avançant nonchalamment. C'est toi qui organises les soirées les plus réussies ! Carrie, viens par ici ! appela-t-elle. Tu dois absolument voir ça.

Carrie Hartman, qui faisait partie de leur bande au lycée, et qui était la seule à pouvoir rivaliser en beauté avec Sydney, s'approcha.

— Sydney Waverley ! s'exclama-t-elle de sa voix monocorde.

Sydney était cerné. Emma se sentit terriblement gênée pour elle.

— Nous avons toutes entendu dire que tu étais revenue, dit Eliza. Tu as été absente un bout de temps. Où étais-tu ?

Sydney s'essuya les mains sur son tablier et remit ses cheveux derrière ses oreilles.

— Un peu partout, répondit-elle d'une voix tremblotante.

— À New York ? s'enquit Hunter John. Tu en parlais toujours.

— J'y ai vécu un an. Euh, où sont tes parents ?

— Ils ont déménagé en Floride il y a deux ans. J'ai repris l'entreprise.

— Alors tu habites ici ?

— Nous habitons ici, rectifia Emma en prenant le bras d'Hunter John et en pressant son décolleté plongeant contre lui.

— Emma ? Toi et Hunter John ? Vous êtes... mariés ? s'étonna Sydney avec un air surpris qui déconcerta Emma.

Comment osait-elle être choquée qu'il l'ait choisie, elle ?

— Nous nous sommes mariés l'année de la remise des diplômes. Juste après ton départ, Sydney, ajouta-t-elle. Je vois deux plateaux vides ici.

Emma essayait de se dire que Sydney s'était mise elle-même dans cette situation et qu'il n'y avait pas d'autre responsable qu'elle de son humiliation. Mais cela ne la reconforta pas. Cela ne lui faisait pas plaisir de rabaisser Sydney. Après tout, elle avait déjà gagné, non ? Mais c'était ce que sa mère aurait fait et dit. Et elle avait su garder longtemps son mari.

Hunter John regarda les deux femmes l'une après l'autre.

— Je voudrais te parler en privé, dit-il en conduisant fermement Emma à travers la foule jusqu'à la maison, tandis que Sydney les suivait du regard.

— Qu'y a-t-il, mon chéri ? demanda Emma lorsque Hunter John l'eut introduite dans son bureau, et eut refermé la porte.

Elle avait décoré cette pièce pour lui, avec des couleurs crème et chocolat, les photos encadrées de son heure de gloire sur le terrain de football du lycée, les plantes vertes et l'immense bureau en noyer au plateau recouvert de cuir. Elle s'y adossa en prenant une pose provocante. Elle avait choisi ce meuble à cause de sa surface moelleuse, parfaite pour les petites surprises qu'elle venait faire à son mari quand il travaillait à la maison. Elle crut que c'était ce qu'il avait en tête. Sa mère avait encore raison. Hunter John, après avoir vu Sydney et Emma côte à côte, avait compris qu'il avait fait le bon choix.

Mais il restait près de la porte, le regard noir comme du charbon.

— Tu l'as fait exprès ! Tu as humilié Sydney délibérément.

C'était comme si elle avait reçu un paquet-cadeau pour son anniversaire, sûre qu'il contenait ce qu'elle avait désiré toute l'année, mais qu'elle se rendait compte qu'il ne renfermait qu'un affreux caillou ou un miroir brisé.

— Pourquoi t'en soucier ?

— Je me soucie de ce que les gens vont penser ! Pourquoi l'avoir fait venir chez nous, nom

de Dieu ?

— Chut, mon chéri, chut, calme-toi. Tout va bien. Je n'ai rien à voir là-dedans, je te le jure.

Elle s'approcha de lui et caressa les revers de sa veste. Ses mains glissèrent et se frottèrent contre son entrejambe.

Il lui encercla les poignets de ses doigts.

— Emma, nous avons des invités !

— Alors je ferai vite.

— Non, coupa-t-il pour la première fois depuis dix ans, avant de s'éloigner. Pas maintenant.

Claire détestait se sentir nerveuse et indécise. Elle avait vu les anciennes amies de Sydney converger vers elle mais n'avait pas bougé. Comment savoir si sa sœur aurait souhaité son intervention ou si elle allait se fâcher d'être interrompue alors qu'elle les revoyait pour la première fois depuis dix ans ? Elle eut la réponse lorsque Sydney regagna la cuisine d'un pas furieux et le visage crispé.

Dès que la porte se fut refermée, Sydney lâcha son plateau vide sur le plan de travail.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que les M. et Mme Matteson en question étaient Hunter John et *Emma Clark* ?

Claire prit les plateaux de Sydney et les emboîta dans les siens avant de les ranger dans un coin.

— Il ne m'est pas venu à l'idée que tu l'ignorais. Qui croyais-tu qu'il avait épousé ?

— Je croyais que tu parlais des parents d'Hunter John ! Comment aurais-je pu savoir qu'Hunter John et Emma s'étaient mariés ?

— Parce que, lorsque tu as rompu avec lui, il a commencé à voir Emma, argumenta Claire en essayant de garder un ton raisonnable et d'ignorer son estomac qui se tordait, son esprit qui lui criait que tout ça clochait terriblement.

— Comment l'aurais-je su puisque je n'étais pas là ! cria Sydney. Et ce n'est pas moi qui ai rompu, c'est lui. Pourquoi crois-tu que je suis partie ?

Claire hésita.

— Je croyais que c'était à cause de moi. Parce que je t'empêchais d'apprendre des choses, que je te faisais détester le fait d'être une Waverley.

— Ce n'est pas toi qui me l'as fait détester, c'est cette ville ! corrigea Sydney avec impatience.

Puis elle secoua la tête comme si elle était déçue par Claire.

— Mais si ça peut te reconforter, cette fois, je pars à cause de toi.

— Attends, Sydney, s'il te plaît.

— C'était un coup monté ! Tu ne t'en es pas rendu compte ? Emma Clark m'a piégée pour que j'aie l'air d'une... domestique devant Hunter John et mes anciennes amies avec leurs robes hors de prix et leurs seins refaits.¹ Et comment a-t-elle su que j'étais là ? Pourquoi le lui as-tu dit ?

— Je ne lui ai rien dit.

— Mais bien sûr. Alors comment l'a-t-elle appris ?

— Peut-être par Eliza Beaufort, dit Claire. Sa grand-mère assistait au banquet des botanistes.

Sydney fixa Claire pendant un long moment, de ses yeux brillants de larmes. Claire n'avait jamais vu Sydney pleurer. Toutes deux avaient été des enfants stoïques. Aucune n'avait semblé trop affectée par la désertion de leur mère, aucune n'avait même versé une larme. Mais pour la première fois, Claire se demanda ce que Sydney avait gardé pour elle tout ce temps.

— Pourquoi m’as-tu laissée venir ici ? Tu ne t’es pas dit que c’était bizarre de la part d’Emma de te commander un dîner qui fasse étalage d’un style de vie que tout le monde connaissait déjà ? La passion et l’argent ! Ce tableau m’était destiné.

— Cette soirée a été organisée par sa mère. Je n’ai pas parlé à Emma personnellement. Peut-être était-ce une simple coïncidence, Sydney ? Peut-être qu’il n’y a pas de sens caché derrière ce dîner ?

— Comment peux-tu dire ça, toi, une Waverley, pour qui toute chose a une signification ! Et comment peux-tu prendre leur défense ? Est-ce que tu appréciais la manière dont on nous traitait ? Je voyais bien quand on était petites que personne ne voulait être ton amie, que les garçons ne s’intéressaient pas à toi. Je pensais que c’était la raison qui t’avait poussée à te réfugier dans ce genre d’activité, fit Sydney avec un geste qui englobait la nourriture et les fleurs, parce que tu te disais que la maison et grand-maman te suffisaient. Moi, je voulais davantage. Je voulais des amis. Je voulais tout ceci. J’ai été anéantie quand Hunter John m’a laissée tomber, mais tu ne l’as même pas remarqué. Et là, ce soir, j’ai été blessée. Est-ce que ça te laisse de marbre ?

Claire ne savait pas quoi répondre, ce qui sembla irriter encore plus Sydney. Elle se détourna avec un soupir d’irritation et prit un bout de papier quadrillé dans son sac à main.

— Que fais-tu ? demanda Claire.

Sydney lui tourna ostensiblement le dos pour composer un numéro de téléphone sur l’appareil mural.

— S’il te plaît, Sydney. Ne t’en va pas.

— Tyler ? dit Sydney dans le combiné. C’est Sydney Waverley. Je suis coincée et j’aurais bien besoin que tu passes me chercher... Willow Springs Road, dans l’est de la ville. Numéro 32, une grande maison Tudor. Passe par-derrière. Merci beaucoup.

Sydney ôta son tablier et le laissa tomber par terre. Puis elle prit son sac à main et sortit.

Claire la regarda partir, impuissante. Son estomac se soulevait tellement qu’elle crut qu’elle allait vomir et elle dut se plier en avant et poser les mains sur les genoux. Elle ne pouvait pas se résoudre à perdre le peu de famille qui lui restait.

Elle ne voulait pas provoquer le second départ de Sydney.

Le mystère concernant sa sœur n’était pas lié uniquement à ce qu’elle avait pu faire ces dix dernières années. Claire prenait conscience que, même enfant, elle ne la connaissait pas bien. Elle n’avait pas compris que Sydney considérait Hunter John comme l’amour de sa vie et qu’elle avait beaucoup souffert de leur rupture. Mais manifestement, ces femmes dans le patio, elles, le savaient. Elles avaient organisé tout cela exprès. Claire sentait depuis le début que quelque chose clochait. Sydney avait raison ; tout a un sens et elle était restée aveugle aux signes.

Elle prit une grande inspiration et se redressa. Elle allait régler la situation.

S’approchant du téléphone, elle appuya sur la touche bis.

Au bout de quelques instants, la voix de Tyler se fit enfin entendre, légèrement essoufflée.

— Allô ?

— Tyler ?

— Oui ?

— C’est Claire Waverley.

Il y eut un instant de silence surpris.

— Claire. C’est bizarre. Je viens d’avoir ta sœur. Elle avait l’air bouleversée.

— Oui, en effet. Elle travaille avec moi ce soir. J’ai un service à te demander.

— Tout ce que tu voudras, dit-il.

— Il faudrait que tu passes chez moi avant de venir chercher Sydney. Pourrais-tu m'apporter des choses du jardin et de la maison ? Je vais t'expliquer où sont cachées les clés.

Environ quarante minutes plus tard, on frappait à la porte de la cuisine.

Claire ouvrit à Tyler qui portait deux cartons remplis de fleurs et d'autres ingrédients provenant de la maison.

— Où dois-je poser tout ça ?

— Près de l'évier, sur le plan de travail. Tandis qu'il passait derrière elle, elle regarda la Jeep garée dans l'allée de service et vit Sydney assise à l'intérieur, qui regardait droit devant elle.

— Je t'ai vue travailler chez Anna, mais je dois dire qu'en coulisse, c'est encore plus impressionnant, déclara Tyler en promenant son regard dans la pièce après avoir posé les cartons.

Claire se retourna. En attendant Tyler, elle avait préparé les plats et les fleurs. Puis elle avait inscrit la liste des ingrédients sur des fiches en carton pour ne pas se tromper dans une recette et envoyer des signaux erronés.

C'était trop important. Les roses devaient mettre en scène l'amour d'Emma et Hunter John, mais si on y ajoutait un peu de tristesse, cela causait le regret. La noix muscade évoquait la richesse mais, ajoutée à la culpabilité, elle causait l'embarras.

— Merci, dit-elle en espérant que Tyler ne lui poserait pas de questions.

Après tout, il n'était pas d'ici et il ignorait la nature subversive de ce qu'elle pouvait faire.

— C'était avec plaisir.

Elle baissa les yeux et remarqua son jean maculé de terre aux genoux.

— Désolée pour les taches sur tes vêtements. Je t'en offrirai un autre.

— Ma chère, je suis peintre. Tous mes vêtements ressemblent à ça.

Il sourit, avec tant de calme et de chaleur, qu'elle en eut le souffle presque coupé.

— Je peux faire autre chose ?

— Non, dit-elle machinalement, avant de se reprendre. Enfin, si. Peux-tu demander à Sydney de ne pas partir ce soir ? Pas avant la fin de la soirée. J'ai quelques petites affaires à régler.

— Vous vous êtes disputées ?

— En quelque sorte. Il sourit de nouveau.

— Je ferai de mon mieux.

Lorsque Claire arriva chez elle, Sydney et Bay étaient déjà couchés. Sydney avait dû demander à Tyler de passer chez Evanelle sur le chemin du retour pour récupérer sa fille.

Au moins, elles allaient rester pour la nuit, ce qui laisserait à certaines choses le temps de s'arranger.

Claire resta debout tard pour préparer les six douzaines de petits pains à la cannelle qu'elle livrait de bonne heure au café de la place tous les dimanches matin. Vers minuit, elle se dirigea vers sa chambre, tout ensommeillée, pour mettre son réveil. Elle alla voir Bay, bien qu'elle sût que Sydney le faisait plusieurs fois dans la nuit, puis elle traversa le couloir. Elle venait de passer devant la chambre de sa sœur lorsqu'elle entendit celle-ci l'appeler.

— J'ai reçu plein de coups de téléphone, tout à l'heure avant que tu rentres.

Claire fit un pas en arrière et passa la tête dans la chambre de Sydney. Elle était allongée sur le dos, les bras derrière la tête.

— Eliza Beaufort, Carrie, et d'autres que je ne connaissais même pas. Elles m'ont toutes présenté leurs excuses. Eliza et Carrie m'ont même dit qu'elles m'aimaient vraiment bien au lycée et qu'elles auraient voulu que les choses se passent autrement. Que leur as-tu raconté ?

— Rien du tout.

Sydney resta silencieuse et Claire vit qu'elle commençait à comprendre.

— Que leur as-tu donné à manger ?

— Du sorbet de mélisse servi dans des corolles de tulipe. J'ai mis des pétales de pissenlit dans la salade de fruits et des feuilles de menthe dans la mousse au chocolat.

— Ce n'était pas prévu au menu, fit remarquer Sydney.

— Je sais.

— Emma Clark et sa mère n'ont même pas téléphoné.

Claire s'appuya contre le montant de la porte.

— Elles se sont rendu compte de ce que je faisais et elles n'ont pas touché au buffet de desserts. Elles m'ont ordonné de partir.

— Est-ce qu'elles t'ont payé le solde de ta prestation ?

— Non. Et deux de leurs amies ont annulé leurs commandes.

Dans un froufrou de draps, Sydney se retourna dans son lit pour faire face à sa sœur.

— Je suis désolée.

— Elles ont annulé officiellement mais elles me rappelleront quand elles auront besoin de quelque chose. Elles me demanderont seulement de garder le secret.

— J'ai mis la pagaille. Je suis désolée.

— Pas du tout, dit Claire. S'il te plaît, ne pars pas, Sydney, j'ai envie que tu restes ici. Je ne le montre peut-être pas beaucoup, mais c'est vraiment ce que je veux.

— Je ne partirai pas, c'est impossible, soupira Sydney. La bizarrerie de cette ville, la mentalité des gens, grâce à cela, nous sommes en sécurité. Bay en a besoin. Je suis sa mère, je lui dois bien ça.

Les mots restèrent suspendus en l'air et Claire s'aperçut immédiatement que Sydney aurait voulu ne pas les avoir prononcés.

— Parce que là d'où tu viens, tu n'étais pas en sécurité ? ne put-elle s'empêcher de demander.

Mais elle aurait dû se douter que Sydney ne lui répondrait pas. Elle se tourna encore dans son lit, de l'autre côté.

— J'aimerais bien que tu te décides, dit-elle en tendant la main vers la fenêtre ouverte. C'est dur de dormir avec ça.

Une faible lueur violette s'infiltrait dans la chambre. Curieuse, Claire entra et s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la maison de Tyler. Elle le découvrit en train de marcher dans son jardin, vêtu seulement d'un pantalon de pyjama, une cigarette à la main. De lui émanaient de nouveau des éclairs violets. De temps à autre, il s'arrêtait pour jeter un coup d'œil à la maison des Waverley, puis il recommençait à faire les cent pas.

— Tu vois les éclairs ? demanda Claire sans détacher son regard de la silhouette de Tyler.

— Bien sûr.

— Alors tu es bien plus Waverley que tu ne le crois.

Sydney ricana.

— Quel bonheur ! Bon, alors, que comptes-tu faire ?

Claire ignora les minuscules palpitations dans sa poitrine et s'écarta de la fenêtre.

— Je vais régler le problème.

— Ce n'est pas parce que personne ne s'attend à ce que tu fasses quelque chose, que tu ne dois pas le faire. Tu n'as jamais envie de montrer aux gens qu'ils ont tort ?

— Je suis une Waverley, rétorqua Claire en revenant vers la porte. Il n'y a rien de mal à ça.

— Tu es un être humain. Tu as le droit de sortir, de ressentir des émotions. Sors avec Tyler,

que les gens disent : « Je ne peux pas croire qu'elle ait fait ça. »

— On croirait entendre maman.

— C'est un compliment ?

Claire s'arrêta sur le seuil et se mit à rire.

— Je ne sais pas trop.

Sydney s'assit dans son lit, donna quelques coups dans son oreiller.

— Réveille-moi demain matin pour que je t'aide à livrer les petits pains à la cannelle, lança-t-elle en se laissant retomber.

— Non, je peux... Claire s'interrompit. D'accord, merci.

Le mardi après-midi, Claire annonça qu'elle allait à l'épicerie et Sydney lui proposa de l'accompagner avec Bay. Elle voulait acheter un journal pour consulter les offres d'emploi, et bien que cela lui fît de la peine, elle devait aussi rendre le chemisier qu'Evanelle lui avait offert. Elle avait mis de côté l'argent gagné avec Claire et il lui fallait encore de quoi s'habiller et acheter de la nourriture qui plaise aux enfants. Claire était un vrai cordon-bleu et, la veille, elle avait regardé Bay avec stupéfaction quand sa nièce avait réclamé une pizza.

En arrivant chez Fred, Claire et Bay entrèrent dans le magasin tandis que Sydney remontait le trottoir. La Grand-Place du centre-ville n'avait guère changé, à part la sculpture près de la fontaine réalisée par un étudiant de l'université et qui ressemblait à une feuille de chêne posée sur l'herbe.

Elle se fit rembourser le chemisier chez *Maxine* où elle apprit que la boutique avait changé deux fois de propriétaire en dix ans et qu'elle était maintenant tenue par une femme élégante d'une cinquantaine d'années. Elle n'avait pas de poste à pourvoir mais nota le numéro de Sydney et lui assura qu'elle l'appellerait si quelque chose se présentait. Quand Sydney lui donna son nom, elle lui demanda si elle était de la famille de Claire et son visage s'illumina lorsqu'elle lui raconta que Claire avait préparé le gâteau de mariage de sa fille l'année précédente et que tout Atlanta en avait parlé. Elle réitéra alors chaleureusement sa promesse de l'appeler en cas de besoin.

En sortant, Sydney passa devant la *Porte blanche*. Dix ans plus tôt, c'était un institut de beauté à la mode du nom de *Boucles folles* mais il était bien plus chic aujourd'hui. Une cliente sortit dans des effluves de produits chimiques adoucis par le parfum sucré du shampoing. C'était une odeur capable de la transporter et de la faire flotter dans les airs. Oh, comme tout cela lui manquait ! Il y avait bien longtemps qu'elle ne s'était pas trouvée dans un salon de coiffure et dès qu'elle en croisait un, elle ressentait une envie irrépressible de prendre ses ciseaux et de se mettre au travail.

Elle se mit à éprouver ce picotement qui venait la troubler chaque fois qu'elle envisageait une vie où elle serait de nouveau heureuse. Comme si cela ne valait pas la peine d'essayer. Mais elle se rappela qu'elle avait obtenu son brevet de coiffeuse sous son véritable nom de famille, que David ne connaissait pas. Il ne surgirait pas juste dès qu'elle aurait retrouvé un travail. S'il l'avait rattrapée à Boise, c'est parce qu'elle avait été obligée de donner le nom du père de Bay pour l'inscription à la crèche, celui qui figurait sur son acte de naissance. Elle avait cru que David ne rechercherait que Cindy Watkins, pas Bay. Elle ne commettrait plus la même erreur. Ici, Bay s'appelait Waverley.

Elle tapota sa coiffure, contente de s'être fait un chignon sophistiqué et d'avoir rafraîchi et redessiné sa frange le matin même.

Elle redressa les épaules et poussa la porte.

Elle se sentait encore un peu étourdie lorsqu'elle retrouva Claire et Bay à la camionnette. Elle avait un large sourire en les aidants à charger les sacs de provisions et chercha le regard de Claire jusqu'à ce que celle-ci cède.

— Bon, allez, pourquoi tu souris ?

— Devine !

Claire sourit, manifestement amusée par la bonne humeur de Sydney.

— Quoi ?

— J'ai trouvé du travail ! Je t'avais bien dit que j'allais rester. Un travail, c'est du sérieux, non ?

Claire interrompit ce qu'elle faisait, à moitié penchée dans la camionnette. Elle avait l'air authentiquement perplexe.

— Mais tu as déjà un travail !

— Claire, tu bosses comme trois ! Et tu n'as besoin d'aide que de temps à autre. Je pourrai toujours te donner un coup de main à l'occasion.

Sydney se mit à rire. Pas question que sa sœur lui gâche sa bonne humeur. Elle reprit :

— Peut-être plus chez Emma... mais tu auras d'autres clients !

Claire se redressa.

— Où vas-tu travailler ?

— J'ai loué une cabine à la *Porte blanche*. Cela engloutirait toutes ses économies, y compris l'argent du chemisier qu'elle venait de se faire rembourser, mais elle se sentait merveilleusement bien. Elle avait conservé son matériel et elle pourrait faire valider son brevet professionnel de coiffeuse en Caroline-du-Nord. Elle avait eu raison de renouveler son diplôme. Elle allait bientôt gagner suffisamment d'argent pour se constituer un petit pécule et les habitants de Bascom verraient qu'elle était douée pour quelque chose. Ils viendraient la trouver pour ses talents, comme ils le faisaient pour Claire.

— Tu es coiffeuse-styliste ? demanda Claire.

— Oui, m'dame.

— Je l'ignorais.

Elle risquait de lui poser d'autres questions auxquelles Sydney n'était pas prête à répondre.

— Écoute, Bay va commencer la maternelle à l'automne et il va me falloir gagner en quelques semaines de quoi payer la garderie. Est-ce que tu serais d'accord pour t'occuper d'elle en attendant ? Je demanderai aussi à Evanelle.

Elle se rendit compte que Claire avait bien compris qu'elle voulait changer de sujet. Peut-être qu'un jour elle pourrait raconter à sa sœur ce qui lui était arrivé ces dix dernières années ; un jour, lorsqu'il y aurait assez de confiance entre elles pour permettre une telle révélation, lorsqu'elle serait sûre que personne d'autre ne saurait rien. En fait, Sydney espérait secrètement que son passé s'effacerait comme une vieille photo qui est restée trop longtemps exposée au soleil.

— Bien sûr, répondit Claire.

Elles se remirent à charger les courses. Sydney regarda dans un sac et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je vais faire des pizzas, dit Claire.

— Ça s'achète surgelé, tu sais.

— Oui, je sais, répondit Claire avant de chuchoter à l'oreille de Bay : c'est vrai ?

Bay se mit à rire.

— Et cela ? demanda encore Sydney qui fouinait dans les sacs. Des myrtilles ? Des châtaignes d'eau ?

Claire la chassa et referma le coffre de la camionnette.

— Je vais préparer quelques plats pour Tyler, expliqua-t-elle.

— Ah bon ? Je croyais que tu ne voulais rien avoir à faire avec lui.

— C'est vrai. Ce sont des recettes spéciales.

— Un philtre d'amour ?

— Les philtres d'amour, ça n'existe pas.

— Tu ne vas pas l'empoisonner, quand même ?

— Bien sûr que non, protesta Claire. Mais les fleurs de notre jardin peuvent avoir différents effets sur les gens. Peut-être parviendrai-je à faire en sorte qu'il se désintéresse de moi.

Cela fit rire Sydney, pourtant elle tint sa langue. Elle en connaissait un rayon sur les hommes mais les rendre indifférents, ce n'était pas sa spécialité. Elle laissait cela à sa sœur.

Bay s'étira dans l'herbe, le visage au soleil. Les événements qui s'étaient produits la semaine passée s'estompaient dans son esprit, comme lorsque la couleur rose est tellement délavée, presque blanche, que l'on ne peut même plus croire qu'elle a été rose. De quelle couleur étaient les yeux de son père ? Combien de marches y avait-il au perron de leur ancienne maison ? Elle ne s'en souvenait plus.

Bay avait toujours pressenti qu'elles quitteraient Seattle. Elle ne l'avait jamais dit à sa mère, parce que c'était trop difficile à expliquer et qu'elle ne le comprenait pas bien elle-même. Leur place n'était tout simplement pas là-bas, et Bay savait où était la place de chaque chose. Parfois, lorsque sa mère rangeait le linge dans leur ancienne maison, Bay se faufilait après coup pour le remettre là où son père voulait qu'il soit. Sa mère rangeait les chaussettes de David dans le tiroir à chaussettes, mais Bay sentait que, lorsqu'il rentrerait, il voudrait qu'elles se trouvent dans le placard à chaussures. Ou bien lorsque sa mère rangeait les chaussettes avec les chaussures, Bay devinait que cela le rendrait furieux et elle les mettait dans le tiroir. Mais parfois, ses désirs changeaient si rapidement que Bay ne pouvait pas suivre, alors, il criait et faisait des choses méchantes à sa mère.

C'avait été épuisant et elle était heureuse de se trouver dans une maison où les objets avaient une place bien définie. Les ustensiles étaient toujours rangés dans le tiroir à gauche de l'évier. On mettait toujours le linge dans le placard en haut de l'escalier. Claire ne changeait jamais l'ordre établi.

Bay avait rêvé de cet endroit il y a bien longtemps. Elle avait su qu'elles s'y rendraient. Pourtant, aujourd'hui, allongée sur l'herbe, elle essayait de déterminer ce qui manquait. Dans son rêve, elle était étendue sur l'herbe de ce jardin, près de ce pommier. L'herbe était douce et le parfum des plantes et des fleurs était exactement le même. Cependant dans son rêve, il y avait des arcs-en-ciel et de petites taches de lumière sur son visage, comme si quelque chose scintillait au-dessus d'elle. Il manquait aussi le bruissement de quelque chose comme du papier qui claque au vent ; le seul bruit audible autour d'elle était le murmure des feuilles du pommier qui lui lançait des fruits.

Une pomme heurta sa jambe et Bay ouvrit un œil pour regarder l'arbre. On aurait dit qu'il voulait jouer.

Elle se redressa vivement en entendant Claire l'appeler. C'était le premier jour de travail de Sydney et Claire gardait Bay. Contrairement à Sydney, Claire avait autorisé sa nièce à aller dans le jardin, à condition qu'elle ne cueille aucune fleur. La fillette s'était sentie tout excitée de le découvrir enfin. Elle espéra qu'elle n'avait rien fait de mal.

— Je suis là ! s'écria Bay en se relevant et en voyant Claire à l'autre bout du jardin, près du portillon. Je n'ai pas touché aux fleurs !

Claire portait un plat à gratin recouvert de papier d'aluminium.

— Je vais porter ça chez Tyler. Viens avec moi. Bay s'élança dans le chemin de graviers, ravie de revoir Tyler. La dernière fois qu'elle lui avait rendu visite avec sa mère, il l'avait laissée dessiner sur un chevalet et il avait accroché son dessin sur son réfrigérateur.

Claire referma et verrouilla la grille derrière elles et elles contournèrent la maison en direction du jardin de Tyler. Bay marchait tout près de Claire. Elle aimait l'odeur sécurisante qui émanait d'elle, comme le savon de cuisine et les herbes aromatiques.

— Tatie Claire, pourquoi le pommier me lance tout le temps des pommes ?

— Il veut que tu en manges une.

— Mais je n'aime pas les pommes.

— Il le sait.

— Pourquoi tu les enterres, les pommes ?

— Pour que personne ne les mange.

— Pourquoi tu ne veux pas que quelqu'un en mange ?

Claire hésita un moment avant de répondre.

— Parce que si tu manges une pomme de cet arbre, tu verras le plus grand événement de ta vie. Si c'est une bonne chose, tu sauras que rien d'autre ne te rendra jamais aussi heureuse. Et si c'est une mauvaise nouvelle, tu passeras le restant de tes jours à penser à l'événement terrible qui va arriver. Personne ne devrait jamais savoir cela.

— Il y a des gens qui veulent savoir ?

— Oui, mais aussi longtemps que cet arbre se trouve dans notre jardin, c'est à nous que revient la décision.

Elles atteignirent les marches de chez Tyler.

— Tu veux dire que c'est mon jardin à moi aussi ?

— Parfaitement. C'est ton jardin à toi aussi. Pendant un court instant, Claire se retrouva à l'âge de Bay, en train de regarder une grande personne, avec cette joie d'avoir découvert où était sa place.

— Quelle agréable surprise ! fit Tyler en ouvrant la porte.

Claire avait pris une profonde respiration avant de frapper et elle oublia d'expirer en le voyant. Il était en jean et tee-shirt éclaboussé de peinture. Parfois, elle ressentait une telle nervosité jusque sur sa peau, qu'elle aurait voulu échapper à son propre corps. Elle se demandait quel effet ça ferait de recevoir un baiser de lui. Est-ce que cela arrangerait les choses ou est-ce que ça les aggraverait ? Il sourit, sans avoir l'air décontenancé qu'elle surgisse sans prévenir. Elle l'aurait été. Mais manifestement, ils ne se ressemblaient pas.

— Je t'ai fait un ragoût, dit-elle sans respirer, en lui tendant le plat.

— Ça sent délicieusement bon. Je t'en prie, entre.

Il s'effaça pour les laisser passer, ce que Claire n'avait pas du tout envie de faire. Bay la dévisagea avec curiosité. Elle pensait que quelque chose clochait. Claire sourit et entra pour que la petite fille ne s'inquiète pas.

Tyler les conduisit à travers un salon meublé de quelques fauteuils confortables et de beaucoup de cartons pour arriver à une cuisine blanche avec des placards aux portes vitrées. Il y avait un vaste coin repas, qui constituait presque une pièce à part entière, avec de grandes baies vitrées. Le sol était couvert d'une bâche et du matériel de peinture s'entassait sur une longue desserte. Deux chevalets étaient dressés.

— C'est la raison pour laquelle j'ai acheté cette maison. Cette magnifique lumière, expliqua Tyler en posant le plat sur le bar de la cuisine.

— Je peux dessiner, Tyler ? demanda Bay.

— Bien sûr, ma grande. Ton chevalet est juste là. Attends, je vais y mettre du papier.

Tandis que Tyler ajustait le chevalet à la hauteur de Bay, la petite fille montrait à Claire le dessin coloré d'un pommier sur le réfrigérateur.

— Regarde, Claire, c'est moi qui l'ai fait. Claire apprécia le fait que Tyler ait conservé le dessin.

— Il est très beau.

Dès que Bay fut installée, Tyler revint vers la jeune femme en souriant. Elle regardait son

plat avec inquiétude. C'était un ragoût de poulet aux châtaignes d'eau, cuit à l'huile de graines de gueules-de-loup. Les gueules-de-loup étaient censées écarter mauvaises influences et sortilèges, or Tyler devait s'ôter Claire de la tête.

— Tu ne veux pas manger ? l'exhorta-t-elle.

— Maintenant ?

— Oui.

Il haussa les épaules.

— Bon, d'accord. Pourquoi pas ? Tu te joins à moi ?

— Non merci, j'ai déjà mangé.

— Alors assieds-toi avec moi.

Il prit une assiette en verre transparent dans le placard et se servit un peu de ragoût. Il amena Claire vers les deux tabourets de bar.

— Alors, comment ça se passe avec Bay maintenant que Sydney travaille ? demanda-t-il en s'asseyant. Elle est passée hier me parler de son nouveau poste. Elle a un don pour les cheveux. C'est une vraie passion.

— Nous nous entendons très bien, répondit Claire en regardant Tyler porter la fourchette à sa bouche.

Tandis qu'il mâchait et avalait, elle songea qu'elle ne devrait peut-être pas l'observer. C'était presque sensuel, ces lèvres pleines, ce mouvement rapide de la pomme d'Adam. Non, elle ne devait pas s'intéresser ainsi à un homme qui ne ressentirait plus rien pour elle dans quelques secondes.

— Tu as déjà pensé à avoir des enfants ?

— Non, répondit-elle sans le quitter des yeux.

— Jamais ?

Elle cessa de penser à la bouche de Tyler pour réfléchir à sa question.

— Non, pas jusqu'à cet instant.

Il prit une autre bouchée, puis pointa son assiette avec sa fourchette.

— C'est délicieux. Je crois que je n'ai jamais aussi bien mangé que depuis notre rencontre.

Peut-être fallait-il attendre quelques minutes pour que cela fasse effet.

— Tu vas bientôt me dire que je te fais penser à ta mère. J'attends plus d'originalité de ta part. Mange.

— Non, tu n'as rien en commun avec ma mère. Sa liberté d'esprit la préservait d'entraves telles que la préparation des repas.

Elle leva les sourcils. Il lui sourit en continuant à manger.

— Allez, vas-y, tu as envie de poser la question. Elle hésita un moment, puis céda à la tentation.

— Sa liberté d'esprit, c'est-à-dire ?

— Mes parents sont potiers. J'ai grandi dans une communauté artistique du Connecticut. Tu n'avais pas envie de porter des vêtements ? Tu n'y étais pas obligé. Tu n'avais pas envie de faire la vaisselle ? Tu n'avais qu'à briser les assiettes et en fabriquer d'autres. Fumer des joints et coucher avec le mari de ta meilleure amie, tout était permis. Mais cette vie n'était pas faite pour moi. Je ne peux pas nier ma nature artistique, mais la sécurité et la routine ont plus d'importance pour moi que pour mes parents. J'aimerais seulement être un peu plus doué pour ça.

Tu as devant toi une experte, songea-t-elle sans dire un mot. Il risquait d'aimer ce trait de sa personnalité.

Encore deux bouchées et l'assiette serait vide. Elle le regarda avec impatience.

— Alors, tu as aimé ? Comment te sens-tu ?

Il croisa son regard et elle faillit tomber de son tabouret en ressentant l'intensité de son désir. C'était comme une grande rafale de vent d'automne qui balaie les feuilles mortes avec une telle force qu'elles peuvent vous couper. Le désir est une chose dangereuse pour les gens à la carapace trop fine.

— Je me sens l'envie de t'inviter à sortir avec moi.

Claire soupira et ses épaules s'affaissèrent.

— Zut.

— Il y a des concerts dans la cour d'honneur d'Orion tous les samedis soir pendant l'été.

Viens avec moi samedi.

— Non, je serai occupée.

— À quoi ?

— À te préparer un autre ragoût.

Le troisième jour de travail de Sydney fut le troisième sans aucun client : les gens de passage ne la choisissaient pas et les habituées n'acceptaient pas qu'elle leur fasse un shampoing quand leur styliste attitrée avait du retard.

Et c'était un jour d'affluence.

À midi, comme elle n'avait toujours rien à faire et qu'elle avait déjà mangé le sandwich aux olives et les chips de patates douces que Claire lui avait préparées, elle proposa d'aller chercher le déjeuner de ses collègues. Elles étaient sympa et ne cessaient d'assurer à Sydney que cela allait s'arranger. Mais leur gentillesse n'allait pas jusqu'à partager leurs clientes avec elle. Sydney devait découvrir un moyen de leur montrer combien elle était douée, et de commencer à faire venir des clientes.

Au *Coffee House* et au *Brown Bag Café*, Sydney bavarda avec les serveurs et leur offrit des réductions s'ils voulaient venir se faire couper les cheveux. Aucun ne sembla particulièrement enthousiaste, mais c'était un début. Elle retourna au salon et déposa les sacs en papier contenant la nourriture dans la pièce réservée aux pauses, puis elle apporta les *latte* et cafés glacés aux postes de travail de ses collègues encore occupées.

Elle arriva enfin à Terri, la dernière, et sourit en posant son café au lait de soja sur sa tablette.

— Merci, Sydney, fit Terri, les deux mains occupées à exécuter le balayage de sa cliente.

Celle-ci releva la tête et Sydney s'aperçut que c'était Ariel Clark.

Refrénant son envie d'exiger d'Ariel des excuses pour ce qu'elle leur avait fait subir samedi soir, Sydney tint sa langue et s'éloigna sans un mot. Elle voulait sauver ce qui restait de sa journée.

Cependant, Ariel Clark n'était pas de cet avis.

Un peu plus tard, alors que Sydney rassemblait des mèches de cheveux autour d'un fauteuil à l'autre bout du salon, Ariel s'approcha d'elle. Emma lui ressemblait beaucoup : les mêmes cheveux platine, les mêmes yeux bleus, la même démarche pleine d'assurance. Déjà à l'époque où Sydney et Emma étaient amies, Ariel s'était toujours montrée un peu condescendante envers Sydney. Lorsque cette dernière passait la nuit chez les Clark, Ariel était toujours polie, mais son attitude donnait toujours à Sydney l'impression d'être invitée plus par charité que par plaisir.

Puisque Ariel restait plantée sur le seul endroit qui lui restait à balayer, Sydney dut interrompre son travail.

Elle la gratifia d'un sourire poli, tout en étranglant le manche de son balai. Si elle voulait réussir à la *Porte blanche*, elle ne pouvait pas donner de coups sur la tête des clientes, même

à celles qui le méritaient.

— Bonjour, madame Clark, comment allez-vous ? Je vous ai vue à la réception. Désolée de ne pas avoir eu l'occasion de vous saluer.

— C'est normal, ma petite. Tu étais en plein travail. Cela n'aurait pas été approprié.

Ses yeux glissèrent sur le manche jusqu'au triste tas de cheveux que Sydney avait rassemblés.

— Tu travailles ici, à ce que je vois.

— Oui.

— Mais tu ne coupes pas les cheveux tout de même ? demanda-t-elle comme si elle était horrifiée par cette idée.

Voilà qui promettait, songea Sydney, si toutes ses connaissances réagissaient ainsi.

— Si, je « coupe les cheveux ».

— Il ne faut pas une sorte de diplôme pour faire ça, ma petite ?

Elle avait le bout des doigts tout blanc et insensible à force de serrer le manche du balai.

— Si.

— Hum, fit Ariel. Alors, tu as une fille, paraît-il. Qui est son père ?

Sydney savait qu'elle ne devait pas laisser Ariel deviner ses points faibles. Une fois que les gens découvraient ce qui vous blessait, ils y revenaient sans cesse.

— Vous ne le connaissez pas.

— Oh, c'est certain.

— Autre chose, madame Clark ?

— Ma fille est très heureuse. Elle rend son mari très heureux.

— C'est une Clark, après tout, lâcha Sydney, sardonique.

— Exactement. Je ne sais pas ce que tu espérais en revenant ici. Mais tu ne l'auras pas.

C'était donc ça ?

— Cela va sans doute vous surprendre, mais je ne suis pas revenue pour le récupérer.

— C'est toi qui le dis. Vous, les Waverley, vous avez vos ruses. Ne crois pas que je l'ignore.

Elle s'éloigna en ouvrant son téléphone portable.

— Emma, ma chérie, j'ai une nouvelle tout à fait délicieuse à t'apprendre.

Vers dix-sept heures, Sydney, découragée par l'absence de clients, s'apprêtait à partir lorsqu'elle vit un homme en beau costume gris à la réception. Son cœur chavira.

Cette journée n'en finirait donc jamais.

Hunter John s'adressa à la réceptionniste qui se tourna et tendit la main vers Sydney.

Il traversa la salle. Elle aurait dû s'enfermer dans la pièce réservée aux pauses mais ses souvenirs l'en empêchèrent. À vingt-huit ans, son crâne se dégarnissait. Pourtant, une coupe adéquate aurait permis à Hunter de le cacher. Ses cheveux blonds étaient toujours beaux et brillants, ce qui voulait dire qu'ils possédaient la même qualité que lorsqu'il était jeune, mais elle était en train de disparaître.

— J'ai entendu dire que tu travaillais ici, dit Hunter John en s'approchant.

— Oui, j'imagine, répondit-elle en croisant les bras sur la poitrine. Tu as du rouge à lèvres sur le cou.

Il l'effaça d'un air penaud.

— Emma est passée au bureau pour me l'apprendre.

— Alors, tu as repris l'entreprise familiale ?

— Oui.

Les entreprises Matteson étaient un groupe d'usines fabriquant des maisons en bois. Sydney avait travaillé comme réceptionniste au siège les étés où Hunter John y avait fait des

stages. Ils se retrouvaient pour s'embrasser dans le bureau de son père lorsque celui-ci partait déjeuner. Parfois,

Emma les rejoignait quand il n'y avait pas beaucoup de travail et tous les trois s'installaient sur les tas de bois devant l'entrepôt pour fumer.

A quoi ressemblait sa vie aujourd'hui ? Aimait-il vraiment Emma, ou l'avait-elle seulement attrapé grâce au sexe, comme les femmes Clark étaient réputées le faire ? Après tout, c'était Emma qui avait appris à Sydney la technique de la fellation. C'est seulement des années plus tard qu'un homme avait fini par expliquer à Sydney qu'elle ne le faisait pas bien. Sydney se rendit compte tout à coup qu'Emma lui avait intentionnellement donné de mauvais conseils. A l'époque, elle ignorait totalement qu'Emma aimait Hunter John. Quant à celui-ci, il disait toujours qu'Emma était trop nerveuse pour lui plaire. Sydney ne les avait jamais imaginés ensemble. Mais il faut dire qu'à cette période de sa vie elle était aveugle à beaucoup de choses.

— Puis-je m'asseoir ? demanda Hunter John.

— Tu veux que je te coupe les cheveux ? Je suis douée pour ça.

— Non, c'est juste pour ne pas avoir l'air d'être passé bavarder, dit-il en s'asseyant.

— Oh, Dieu nous en préserve, se moqua Sydney en levant les yeux au ciel.

— Je voulais seulement te parler, mettre les choses au clair. Cela me paraissait plus correct.

Hunter John faisait toujours ce qu'il convenait de faire. Il était connu pour cela. Le *golden boy*. Le bon fils.

— Je ne savais pas que tu serais à notre soirée. Emma non plus. Nous étions aussi surpris que toi. C'est Ariel qui a engagé Claire. Personne ne savait que tu travaillais avec elle.

— Ne sois pas naïf, Hunter John. Si Eliza Beaufort était au courant, tout le monde l'était.

Hunter John parut déçu. Il commençait à ressembler à son père.

— Je suis désolé que les choses se soient passées de cette manière, mais c'est mieux ainsi. Je suis heureux en ménage, maintenant.

— C'est fou, quand même ! s'exclama Sydney, tout le monde croit-il que je suis revenue pour toi ?

— Alors pour quoi ?

— Est-ce que je n'ai pas une maison ici, Hunter John ? Est-ce que ce n'est pas la ville où j'ai grandi ?

— Si, mais tu n'étais pas satisfaite de ta vie ici.

— Toi non plus.

Hunter John soupira. Qui était cet homme ? Elle ne le reconnaissait plus du tout.

— J'aime ma femme et mes enfants. J'ai une vie merveilleuse et je ne l'échangerais contre rien au monde. Je t'aimais autrefois, Sydney. Te quitter a été une des choses les plus difficiles que j'aie faites.

— Si difficile que tu t'es réconforté en épousant Emma ?

— Nous nous sommes mariés très vite parce qu'elle était enceinte. Emma et moi, nous nous sommes rapprochés après ton départ. C'est un concours de circonstances.

Sydney ne put s'empêcher de rire.

— Décidément, tu es vraiment naïf, Hunter John.

Elle vit qu'il n'appréciait pas cette remarque.

— Emma est la meilleure chose qui me soit arrivée.

Il prétendait maintenant que si sa vie était merveilleuse, c'était grâce à leur rupture. C'était au tour de Sydney de ne pas apprécier.

— Es-tu allé à Notre-Dame ? As-tu voyagé en Europe comme tu le voulais ? demanda-t-elle.

— Non. C'étaient des rêves d'adolescent.

— J'ai l'impression que tu as renoncé à beaucoup de rêves.

— Je suis un Matteson. Je devais faire ce qui était le mieux pour mon nom.

— Et moi je suis une Waverley, donc je peux te jeter un sort.

Il sursauta légèrement, comme s'il y croyait, et cela donna à Sydney une étrange sensation de pouvoir. Mais ensuite, il sourit.

— Allons, je croyais que tu détestais être une Waverley.

— Tu devrais t'en aller, dit Sydney. Hunter John se leva et sortit son portefeuille.

— Et ne t'avise pas de laisser de l'argent pour une prétendue coupe de cheveux.

— Je regrette, Sydney. Je suis comme je suis, je n'y peux rien. Apparemment, c'est la même chose pour toi.

Tandis qu'il s'éloignait, elle songea combien c'était triste de se dire qu'elle n'avait aimé qu'un seul homme : celui-là, qui l'avait depuis longtemps reléguée au rang de frasque de jeunesse, alors qu'elle l'avait considéré comme l'amour de sa vie.

Elle regrettait vraiment de ne pas savoir jeter des sorts.

— Je commençais à m'inquiéter, lança Claire lorsque Sydney entra dans la cuisine ce soir-là. Bay est là-haut.

Sydney ouvrit le réfrigérateur et en sortit une bouteille d'eau.

— J'ai terminé tard.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Bien, répondit Sydney en s'approchant de l'évier dans lequel Claire lavait des myrtilles. Alors, qu'est-ce que tu fais ? Encore un plat pour Tyler ?

— Oui.

Sydney s'empara du bouquet de fleurs bleues posées près de l'évier et les renifla.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des œillets. Je vais en saupoudrer la tarte aux myrtilles.

— Et quel est leur effet ?

— Ils aident les gens à voir avec plus d'acuité, pour retrouver par exemple des clés ou un agenda égaré, répondit Claire avec décontraction.

Cela avait l'air de couler de source pour elle.

— Donc tu veux faire prendre conscience à Tyler que tu n'es pas ce qu'il cherche ?

Claire sourit imperceptiblement.

— Sans commentaire.

Sa sœur la regarda travailler un moment.

— Je me demande pourquoi je n'en ai pas hérité, fit-elle remarqué d'un air absent.

— Hérité de quoi ?

— De cette mystérieuse sensibilité Waverley que vous avez, Evanelle et toi. Et grand-maman aussi. Est-ce que maman l'avait ?

Claire éteignit le robinet et attrapa un essuie-mains.

— C'est difficile à dire. Elle détestait le jardin, ça, je m'en souviens. Elle ne voulait pas s'en approcher.

— Le jardin ne me dérange pas, mais sinon, je ressemble plus à maman que quiconque dans la famille, dit Sydney en gobant quelques myrtilles. Comme elle, je n'ai pas de don particulier et je suis venue ici pour que Bay ait un endroit stable où vivre et aller à l'école, comme maman l'a fait pour toi.

— Maman n'est pas revenue à cause de moi, déclara Claire, comme si elle était surprise que Sydney le pense. Elle est venue ici pour que tu y naisses.

— Elle est partie quand j'avais six ans, lança Sydney en sortant sur le porche du solarium pour regarder dehors. Sans ces photos que grand-maman m'a données, je ne me rappellerais même pas de quoi elle avait l'air. Si je représentais quelque chose pour elle, elle ne serait pas partie.

— Qu'est-ce que tu as fait de ces photos ? demanda Claire. Je les avais oubliées.

Sydney hocha la tête sur le côté en inspirant profondément l'odeur des herbes qui séchaient sous le porche et, en un instant, elle fut emportée par un coup de vent jusqu'à Seattle. Elle atterrit dans le salon de leur maison et contempla le canapé. Elle s'en approcha et souleva un coin. Là, sous le canapé, se trouvait une enveloppe portant l'inscription « maman ». Il y avait tellement longtemps qu'elle n'avait pas eu envie de regarder ces clichés qu'elle avait oublié où ils se trouvaient. Des portraits de Lorelei en vadrouille, une vie que Sydney avait longtemps voulu imiter. Elle prit l'enveloppe et feuilleta le paquet de photos, pour en découvrir une qui manqua de faire exploser sa tête de terreur. On y voyait sa mère, à environ dix-huit ans, devant Fort Alamo. Elle souriait et tenait à la main une pancarte sur laquelle était écrit à la main : *Adieu Bascom ! La Caroline-du-Nord, ça craint !* Lorsque Sydney était adolescente, elle trouvait cela trop drôle. Mais si David découvrait l'enveloppe ? S'il faisait le lien ? Elle l'entendit à la porte d'entrée et remit vivement l'enveloppe sous le canapé. Il entra, il allait la découvrir ici.

— Sydney ?

Elle rouvrit les yeux en sursautant. Elle était revenue à Bascom. Claire était à côté d'elle et lui secouait le bras.

— Sydney ?

— J'ai oublié de les emporter avec moi, mur-mura-t-elle. Les photos. Je les ai laissées.

— Tu te sens bien ?

Sydney hocha la tête en essayant de reprendre ses esprits. Mais elle avait le pressentiment que David se rendrait compte qu'elle était venue. Il saurait qu'elle avait pensé à une chose qu'elle avait oubliée. Elle avait ouvert une porte. Même à présent, elle sentait l'eau de Cologne de David, comme si elle l'avait ramené ici.

— Ça va. Je pensais juste à maman. Sydney haussa les épaules pour essayer de se débarrasser de la tension qu'elle ressentait. David ne savait pas où étaient les photos. Il ne les retrouverait pas.

Ce soir-là, Evanelle revêtit une robe de chambre à manches courtes par-dessus sa chemise de nuit et se fraya un chemin jusqu'à sa cuisine parmi les caisses pleines de pansements et d'allumettes, d'élastiques et de décorations de Noël. Puis elle se mit à la recherche de popcorn à cuire au micro-ondes. Elle poussa des grille-pain encore dans leurs emballages d'origine et les boîtes d'aspirine qu'elle achetait en gros. Tout ce bazar ne lui plaisait guère, et c'est pourquoi elle essayait de le refouler dans des coins et dans des pièces qu'elle n'utilisait pas, mais il finissait toujours par déborder. Un jour ou l'autre, quelqu'un en aurait besoin, donc autant les avoir sous la main tout de suite plutôt que de devoir courir à l'épicerie de nuit à trois heures du matin.

Elle entendit frapper et elle se retourna.

Il y avait quelqu'un à la porte.

Pour une surprise, c'était une surprise. Elle ne recevait pas beaucoup de visites. Elle vivait dans un petit quartier plein de maisons art nouveau, aujourd'hui un peu plus à la mode qu'à l'époque où elle et son mari – qui travaillait pour la compagnie du téléphone – l'avaient

achetée. Ses voisins étaient pour la plupart des couples d'une trentaine ou d'une quarantaine d'années sans enfants qui travaillaient loin et rentraient tard. Elle n'avait jamais adressé la parole aux Hanson, qui avaient emménagé à côté trois ans plus tôt, mais le fait qu'ils aient demandé à leur jardinier d'« entretenir aussi la pelouse de la voisine, par respect de l'harmonie du quartier » en disait long sur leur état d'esprit.

Néanmoins, puisque sa pelouse était tondue gratis, elle ne se plaignait pas.

Elle alluma la lumière du porche, puis ouvrit la porte. Un homme trapu, petit, d'âge moyen, avec des cheveux blond foncé effilés se tenait sur le seuil. Son pantalon et sa chemise n'avaient pas un faux pli et ses chaussures étincelaient. Il avait posé une petite valise à ses pieds.

— Fred !

— Bonjour, Evanelle.

— Mais que fais-tu ici ?

Malgré ses traits tirés, il fit l'effort de sourire.

— Je... J'ai besoin d'un endroit où dormir. Tu es la première personne à qui j'ai pensé.

— Logique. Je suis vieille et tu es gay.

— Ça m'a l'air parfait pour une relation.

Il essayait de paraître enjoué mais à la lueur de l'ampoule du porche, il brillait comme du verre, et une pichenette aurait suffi à le briser en mille morceaux.

— Entre donc.

Fred prit sa valise et entra, puis il resta debout dans le salon comme un petit garçon fugueur. Evanelle connaissait Fred depuis qu'il était enfant. Il avait gagné le concours d'orthographe du comté deux ans de suite, avant de perdre face à Lorelei Waverley au cours moyen. Evanelle, venue voir Lorelei concourir, avait découvert Fred en train de pleurer devant le gymnase. Elle l'avait réconforté et il lui avait fait promettre de ne pas dire à son père qu'il avait été si bouleversé. Son père lui avait interdit de pleurer devant les autres. Sinon, qu'allait-on penser de lui ?

— Shelly est arrivée tôt ce matin et elle m'a surpris en pyjama dans mon bureau. C'est tellement plus simple de rester au magasin. Là-bas, je sais ce que j'ai à faire, dit Fred. Mais la rumeur a dû se répandre maintenant et je n'ai pas envie de dormir dans un motel. Je refuse de donner cette satisfaction à James. D'ailleurs, je ne sais même pas s'il a remarqué que je ne dors plus à la maison. Il ne m'a pas appelé pour savoir où j'étais. Rien du tout. Je ne sais pas quoi faire.

— Est-ce que vous avez discuté ?

— J'ai essayé. Comme tu me l'as conseillé. Après la première nuit où j'ai dormi dans mon bureau, je l'ai appelé. Il était à son travail. Il m'a répondu qu'il ne voulait pas en parler, et que si je m'apercevais seulement maintenant que quelque chose n'allait pas, cela voulait dire que je serais incapable de tout arranger. Je lui ai parlé du vin que j'avais acheté à Claire. Il m'a rétorqué que j'étais complètement cinglé de vouloir que les choses redeviennent comme avant. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Tout allait bien. Et brusquement, six mois plus tard, je me rends compte que je ne me souviens plus de la dernière conversation qu'on a eue. On dirait qu'il m'a quitté graduellement et que je ne m'en suis pas aperçu. Comment est-il possible de ne pas s'apercevoir d'un truc pareil ?

— Tu peux rester ici tant que tu voudras. Et si quelqu'un pose la question, je dirai que c'est mon irrésistible féminité qui t'a ramené dans le droit chemin.

— Je sais faire d'excellentes gaufres, avec une merveilleuse compote de pêches. Dis-moi simplement ce dont tu as envie et je le préparerai.

Elle lui tapota la joue.

— De toute façon, personne ne me croirait. Elle lui montra la chambre d'amis, dans laquelle se trouvaient quelques cartons de kits de premiers soins et trois radiateurs au kérosène. A part ça, la pièce était peu encombrée et elle changeait les draps toutes les semaines depuis plus de trente ans. Il y avait eu un vide dans l'existence d'Evanelle à la mort de son mari, qui existait toujours, même s'il était bien caché. Au cours de la triste période qui avait suivi sa mort, Lorelei avait dormi chez

Evanelle mais elle avait cessé de le faire quand elle avait vieilli et qu'elle était devenue moins sage. Par la suite, Claire était parfois venue passer la nuit, mais elle préférait rester chez elle. Evanelle n'aurait jamais imaginé que Fred séjournerait dans sa maison. Pourtant elle avait l'habitude des surprises. C'était comme d'ouvrir ce qu'on croyait être une boîte de soupe aux champignons, de découvrir qu'en fait elle contenait de la soupe à la tomate, et de s'en réjouir.

Fred posa sa valise sur le lit et regarda autour de lui.

— J'allais faire du pop-corn et regarder le journal. Ça te dit ?

— Bien sûr, répondit Fred en la suivant, comme s'il était content qu'on lui suggère quoi faire. Merci.

C'est bien agréable, songea Evanelle lorsqu'ils s'assirent ensemble sur le canapé avec un saladier de pop-corn. Ils regardèrent les informations de vingt-trois heures, après quoi Fred lava le saladier.

— À demain matin, lança Evanelle tout en prenant une canette de Coca dans le réfrigérateur.

Elle aimait bien l'ouvrir et la poser sur sa table de nuit pour la boire éventée au réveil.

— La salle de bains est au bout du couloir.

— Attends ! Evanelle se retourna.

— C'est vrai que tu as donné une petite cuillère à mon père quand vous étiez enfants ? Et qu'il s'en est servi pour déterrer une pièce de vingt-cinq cents qu'il avait vu briller par terre ? Qu'il s'est offert une place de cinéma avec et qu'il a rencontré ma mère comme ça ?

— C'est vrai que je lui ai donné une petite cuillère. Je n'ai pas le pouvoir d'influencer le cours des choses, Fred.

— Oh, je sais bien, répondit-il vivement en baissant les yeux pour replier son torchon. Je me posais seulement la question.

Evanelle comprit soudain la véritable raison de la venue de Fred.

La plupart des gens essayaient de l'éviter à cause de ses cadeaux. Fred, lui, s'était installé à demeure, dans l'attente du moment où elle lui donnerait quelque chose qui lui permettrait de comprendre ce qui s'était passé avec James, la petite cuillère qui l'aiderait à se tirer de cette situation.

Sydney, Bay et Claire étaient assises sous le porche en ce dimanche et elles mangeaient des petits pains à la cannelle que Claire avait préparés en plus de sa commande pour le *Coffee House*. Il faisait chaud et le cours normal de la vie s'était dérégulé. Les boutons de porte censés être à droite se retrouvaient à gauche, le beurre fondait dans le réfrigérateur. Les non-dits s'accumulaient et mijotaient dans l'air brûlant.

— Voilà Evanelle, lança Sydney, et Claire tourna la tête pour la regarder arriver.

Evanelle monta les marches en souriant.

— Ah ça ! Votre mère a eu deux ravissantes filles, on peut le dire. Mais vous ne m'avez pas l'air bien gaies, toutes les deux !

— C'est la première vague de chaleur. Ça rend tout le monde irritable, déclara Claire en

servant à Evanelle un verre de thé glacé. Comment vas-tu ? Cela fait plusieurs jours qu'on ne t'a pas vue.

Evanelle prit le verre et s'assit dans le rocking-chair en osier près de Claire.

— J'ai un invité.

— Qui ça ?

— Fred Walker loge chez moi.

— Oh ! fit Claire, surprise. Ça ne te dérange pas ?

— Au contraire.

— Donc je suppose que le vin de géranium rosat n'a pas marché.

Evanelle haussa les épaules et sirota son thé.

— Il ne s'en est pas servi. Claire regarda la maison voisine.

— Tu crois que Fred me le revendrait ?

— Je ne vois pas pourquoi il refuserait. Tu as un autre client en vue ?

— Non.

Sydney s'immisça dans la conversation.

— Elle veut sans doute l'essayer sur Tyler, supposa-t-elle.

Claire la foudroya du regard, mais sans grande conviction. Après tout, elle avait raison.

Evanelle reposa son thé et fouilla dans son cabas.

— Je suis venue pour te donner ceci, dit-elle en sortant un bandeau blanc qu'elle tendit à Claire. Fred a essayé de m'en dissuader. Il dit que tu utilises des peignes, pas des bandeaux, et que c'est pour les cheveux courts. Il ne comprend pas. C'est bien pour cette raison que je dois te le donner. Cela fait tellement longtemps que je n'avais pas vécu avec un homme. J'ai oublié combien ils peuvent être têtus. Mais ils sentent bon, quand même.

Sydney et Claire échangèrent un regard.

— Evanelle, tu sais que Fred est gay, n'est-ce pas ? demanda doucement Claire.

— Bien sûr ! s'exclama-t-elle en riant, avec une joie que Claire ne lui avait pas vu exprimer depuis longtemps. Mais c'est agréable de savoir qui n'y a pas que vous deux qui appréciez ma compagnie. Alors Sydney, ton travail, comment ça se passe ?

Bay et Sydney étaient assises sur la balancelle et Sydney se servait de son pied nu pour se balancer doucement.

— Je dois te remercier. Si tu ne m'avais pas offert ce chemisier que j'ai dû rapporter, je ne serais jamais entrée à la *Porte blanche* leur demander s'ils avaient un poste de libre.

— Fred m'a dit qu'il t'avait vue deux fois cette semaine aller chercher le déjeuner de tes collègues. Et une fois il t'a vue balayer.

— Je ne suis bonne qu'à ça pour l'instant.

— Que se passe-t-il ? demanda Claire, qui avait bien remarqué que Sydney avait le cafard.

Elle avait l'air si enthousiaste lorsqu'elle avait débuté au salon de coiffure, mais à mesure que les jours passaient, elle était rentrée de plus en plus tôt à la maison et elle souriait de moins en moins.

Claire avait des sentiments mitigés à propos de ce nouveau travail. Elle avait apprécié l'aide de sa sœur et sa présence à la maison. Mais l'expression de Sydney s'illuminait lorsqu'elle parlait de coiffure. Elle partait chaque matin avec un tel espoir !

— On dirait que tous les clients de la *Porte blanche* connaissent les Clark et les Matteson. Hunter John est venu me voir le troisième jour. Apparemment, cela n'a pas plu à certaines personnes que je ne nommerai pas, et elles ont fait passer le mot. Avant cette visite, je n'étais pas très occupée mais, au moins, maintenant je sais pourquoi.

— Tu lui as coupé les cheveux ?

— Non, il n'a pas voulu. C'est dommage parce que je fais de bonnes coupes masculines, dit Sydney. J'ai coupé les cheveux de Tyler.

— Ah bon ?

— Oui. Ceux de Bay aussi, et les miens.

— Alors, tu veux dire que les gens t'ont snobée ? demanda Claire. Personne ne t'a donné ta chance ?

— Si ça continue, je ne pourrai plus louer ma cabine. Mais c'est peut-être aussi bien, déclara Sydney en passant le bras autour des épaules de sa fille. Je pourrai passer plus de temps avec Bay. Et je serai toujours disponible pour t'aider quand tu voudras.

Claire n'était allée que trois fois chez le coiffeur, de toute sa vie adulte, seulement lorsque ses cheveux devenaient trop longs et qu'il fallait les raccourcir de quelques centimètres. Elle allait chez Mavis Adler, au bord de la grand-route. Mavis venait coiffer sa grand-mère à domicile et puisque sa grand-mère était satisfaite, cela convenait aussi à Claire.

Claire ne se considérait pas comme une plouc et elle était passée un nombre incalculable de fois devant la *Porte blanche*, mais lorsqu'elle y entra et qu'elle découvrit les canapés en cuir, les œuvres d'art, et un groupe de femmes parmi les plus riches de la ville, chez qui elle avait servi des *brunchs*, des déjeuners et des thés, elle se sentit terriblement mal à l'aise.

Elle repéra Sydney, au fond, qui balayait autour du fauteuil d'une collègue. Elle était belle et réservée. Elle avait l'air solitaire, un état qui convenait à Claire mais pas à Sydney.

En voyant sa sœur, elle s'approcha immédiatement de l'accueil.

— Claire ? Que se passe-t-il ? Où est Bay ? Elle va bien ?

— Très bien. J'ai demandé à Evanelle de la garder une heure ou deux.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux que tu me coupes les cheveux.

Un attroupement de coiffeuses et de clientes se fit autour de Sydney et Claire. Rebecca, la propriétaire du salon, se tenait debout à côté de Sydney comme une examinatrice, attendant qu'elle commence. Des commentaires murmurés au sujet des beaux cheveux longs de Claire et des compétences encore non éprouvées de Sydney flottaient dans l'air comme des particules de poussière.

— Tu me fais confiance ? demanda Sydney en remontant le fauteuil après avoir lavé les cheveux de Claire.

Le regard de Claire rencontra celui de sa sœur dans le miroir.

— Oui, dit-elle.

Sydney la fit pivoter, en lui tournant le dos à la glace.

Au cours des minutes qui suivirent, la tête de Claire s'allégea de plus en plus à mesure que des paquets mouillés de cheveux sombres tombaient sur la blouse qu'elle portait, comme de minces bâtons de sucre d'orge. De temps à autre, Rebecca posait une question à Sydney et celle-ci y répondait avec assurance, utilisant des expressions telles que « carré en biseau » et « frange effilée ». Claire ne comprenait pas. Elle pensait à des saladiers en cristal taillés en biseau et à des amandes effilées.

Lorsque Sydney eut fini son ouvrage et qu'elle fit pivoter le fauteuil, tout le monde applaudit.

Claire n'en croyait pas ses yeux. Sydney lui avait enlevé au moins trente centimètres. La coupe était plongeante ; plus long devant et plus court et plus épais derrière. La fine frange rendait les yeux de Claire beaux et pétillants, et non plus ternes et sévères. Dans le miroir se trouvait la personne que Claire avait toujours voulu être.

Sydney ne lui demanda pas si cela lui plaisait. La question ne se posait pas. C'était une

transformation effectuée de main de maître. Tout le monde considérait Sydney avec respect et celle-ci rayonnait comme de l'argenterie polie.

Claire sentit les larmes lui monter aux yeux, la joie d'une naissance, d'une rédemption. Quelque part en elle-même, Claire l'avait toujours su. Sydney était née ici et c'avait été la source de toute sa jalousie quand elles étaient petites. Ce don qu'elle avait toujours eu en elle et qui ne demandait qu'à être révélé.

— Tu ne peux plus le nier maintenant, dit Claire.

— Nier quoi ?

— La voilà, ta magie Waverley.

DEUXIEME PARTIE

INTROSPECTION

Lester Hopkins était assis dans un fauteuil de jardin en aluminium sous un noisetier de son jardin. Au loin, un ruban de poussière signalait l'arrivée d'une voiture qui montait la longue piste jusqu'à la maison à côté de la laiterie.

De son attaque l'année précédente, Lester avait conservé une claudication et une paralysie à la commissure des lèvres, et il gardait toujours un mouchoir à portée de main pour nettoyer la salive qui s'y accumulait. Il ne voulait pas offenser les dames. Il passait beaucoup de temps assis, maintenant, mais ça ne le dérangeait pas. Cela lui donnait du temps pour réfléchir. A dire vrai, il avait attendu depuis toujours cette époque de sa vie. Quand il était petit, son grand-père menait une vie de coq en pâte : ses journées commençaient par un énorme petit déjeuner, après quoi il chassait s'il en avait envie ; l'après-midi, il faisait la sieste et il grattait son banjo le soir. C'était la belle vie, songeait Lester. Il recevait même de l'argent par la poste tous les mois. C'est pourquoi Lester décida vite qu'il voulait grandir et prendre sa retraite.

Mais il y eut quelques accrocs en cours de route. Il avait dû travailler dur après la mort de son père, et gérer la laiterie tout seul dès l'âge de dix-sept ans. Sa femme et lui eurent un fils. Puis son fils épousa une femme qui ne rechignait pas à l'ouvrage et ils vécurent tous ensemble ; son fils eut un fils et tout se passa bien. Jusqu'au jour où la femme de Lester mourut d'un cancer et que son fils disparut dans un accident de voiture deux ans plus tard. Perdue et éplorée, sa belle-fille préféra partir pour Tuscaloosa où elle avait une sœur. Mais Henry, le petit-fils de Lester, qui avait alors onze ans, voulut rester.

Ainsi Lester n'avait connu dans sa vie que deux choses sur lesquelles il pouvait compter, sa ferme et Henry.

Tandis que la voiture se rapprochait, Lester entendit la porte-moustiquaire claquer. Henry sortait de la maison pour voir qui leur rendait visite. Trop tard pour une visite professionnelle. Le soleil était presque couché.

— Tu attends quelque chose, Pap ? lança Henry.

— Mon heure, mais elle n'est pas encore arrivée. Henry s'approcha du noisetier et Lester leva les yeux vers lui. C'était un beau garçon, mais, comme tous les hommes de sa famille, il était né vieux et il passerait toute sa vie à attendre que son corps le rattrape. C'est la raison pour laquelle les Hopkins épousaient toujours des femmes plus âgées. Henry n'avait cependant pas l'air pressé et son grand-père avait entrepris de lui donner un coup de pouce. Il le chargeait de la visite guidée de la laiterie pour les écoliers quand leurs enseignantes étaient célibataires et avaient l'âge adéquat. Et comme le comité de décoration de l'église se composait principalement de femmes divorcées, Lester les invitait à venir ramasser du foin à l'automne et du houx en hiver, toujours avec l'aide d'Henry. Mais il ne se passait jamais rien. Solide et sûr de lui, gentil et travailleur, Henry aurait fait un bon parti, si seulement il n'avait pas été si content de lui.

C'est ce qui arrive quand on naît vieux.

La voiture s'arrêta. Si Lester ne reconnut pas le conducteur, ce ne fut pas le cas de la passagère.

Il gloussa. Les visites d'Evanelle Franklin lui faisaient toujours plaisir. C'était comme de tomber sur un rouge-gorge en hiver.

— On dirait qu'Evanelle est venue nous apporter un cadeau.

L'homme resta dans la voiture tandis qu'Evanelle traversait la cour.

— Lester, dit-elle en s'arrêtant devant lui et posant les mains sur les hanches, tu as meilleure mine chaque fois que je te vois.

— Tu devrais te faire opérer de la cataracte, se moqua-t-il.

Elle sourit.

— Espèce de démon.

— Qu'est-ce qui t'amène par ici ?

— Je devais te donner ça, dit-elle en lui tendant un bocal de cerises au marasquin.

Lester regarda Henry, qui essaya de cacher son sourire.

— Eh bien, ça fait longtemps que je n'en avais pas eu, merci Evanelle.

— Je t'en prie.

— Dis-moi, qui t'a amenée ici ?

— C'est Fred, de l'épicerie du centre-ville. Il habite chez moi. Ça m'a fait plaisir de te voir.

— Est-ce que vous aimeriez rester dîner ? proposa Henry. Yvonne a fait des gâteaux de pommes de terre.

Yvonne était leur femme de ménage. Henry l'avait engagée après l'attaque de Lester. Elle était mariée, bien évidemment. Lester, lui, aurait préféré une célibataire.

— Non, merci, je dois me sauver, répondit Evanelle. Nous nous verrons à la fête du 4 Juillet ?

— Nous y serons, répondit Lester en la regardant s'éloigner.

— Elle m'a donné une bobine de fil un jour, ajouta Henry. Je devais avoir quatorze ans et nous faisons une sortie avec l'école en ville. J'étais tout gêné et je l'ai jetée. Mais la semaine d'après, j'en ai eu besoin pour un exposé au collège.

— Les hommes de cette ville apprennent vite à compter avec les femmes Waverley, commenta son grand-père en tendant la main vers la canne appuyée contre l'arbre. Quand il y en a une dans les parages, conclut-il en se relevant doucement, sois attentif.

L'après-midi suivant, Claire entendit la voix de Sydney au rez-de-chaussée.

— Où êtes-vous ?

— Je suis en bas, répondit Claire.

Elle perçut bientôt le craquement de l'escalier poussiéreux tandis que Sydney descendait au sous-sol. Il y faisait frais et sec, et parfois des hommes débordés venaient frapper à la porte des Waverley pour demander à s'asseoir dans leur sous-sol, afin de s'éclaircir les idées et de retrouver leur équilibre.

Les pas de Sydney se rapprochèrent à mesure qu'elle suivait les râteliers pour s'enfoncer dans la pièce, en direction de la lueur projetée par la lampe de Claire. Toutes les ampoules avaient grillé en 1939 et ce qui avait commencé par la flemme de les remplacer était devenu une tradition familiale. Aujourd'hui, personne ne savait pourquoi on laissait cette pièce dans le noir, mais il en avait toujours été ainsi.

— Où est Bay ? demanda Sydney. Elle n'est pas avec toi ?

— Non, elle aime bien rester dans le jardin la plupart du temps. Elle ne risque rien. Le pommier a arrêté de lui lancer des pommes quand elle s'est mise à riposter. Tu veux bien m'aider ? demanda Claire en tendant la lampe-torche à Sydney. Eclaire par ici.

— Le vin de chèvrefeuille ?

— La fête du 4 Juillet a lieu la semaine prochaine. Je compte les bouteilles pour voir combien nous pouvons en apporter.

— J'ai vu une bouteille sur la table de la cuisine en arrivant, dit Sydney tandis que Claire comptait.

— C'est le vin de géranium rosat que Fred m'a rendu. Il n'a pas voulu que je le rembourse,

donc on peut considérer ça comme un pot-de-vin pour que je reste discrète, expliqua Claire en claquant dans ses mains pour se débarrasser de la poussière. Trente-quatre bouteilles. Je croyais en avoir fait quarante l'année dernière. Ce n'est pas grave, ça devrait suffire.

— Tu vas le donner à Tyler ? Claire reprit la lampe.

— Donner quoi à Tyler ?

— Le vin de géranium rosat.

— Oh, fit Claire en s'éloignant, Sydney sur les talons. En fait, j'espérais que tu voudrais bien le lui apporter de ma part.

— Il donne des cours cet été, dit Sydney. Il est moins souvent chez lui.

— Oh.

Claire se sentait rassurée que Sydney ne puisse pas deviner sa confusion. Elle avait parfois l'impression de devenir folle. La première chose qu'elle faisait en se réveillant le matin était d'essayer de le chasser de son esprit. Elle restait pourtant aux aguets, espérant l'apercevoir dans son jardin, tout en mitonnant des plats qui le libéreraient d'elle. Cela n'avait aucun sens.

Elles atteignirent la cuisine et Claire referma la porte du sous-sol.

— C'est un type bien, Claire, dit Sydney. Je sais, ça m'a surprise moi aussi, mais apparemment, ça existe, les types bien. Qui l'aurait cru ?

Claire rangea la torche dans le débarras, sur l'étagère des bougies et des lampes de poche. L'électricité de sa frustration fit s'allumer en grésillant la radio portative posée là. Elle sursauta et l'éteignit aussitôt, puis s'appuya contre le mur. Cela ne pouvait plus durer.

— Il ne constitue pas un élément stable dans ma vie, lança Claire. Le pommier est une constante, comme le chèvrefeuille et cette maison. Mais pas Tyler Hughes.

— Et moi ? demanda Sydney.

Claire ne répondit pas. Sydney avait-elle trouvé sa place à Bascom ou bien repartirait-elle, lorsque Bay grandirait, ou bien si elle tombait amoureuse ? Claire ne voulait pas y penser. La seule chose qu'elle puisse faire était de ne pas provoquer le départ de sa sœur et au contraire de lui donner des raisons de rester. Il fallait se concentrer seulement là-dessus.

Elle prit une grande inspiration et regagna la cuisine.

— Alors, et ton travail ? demanda-t-elle gaiement.

— Oh, c'est fou, je suis débordée. C'est grâce à toi.

— Je n'ai rien fait. Sydney secoua la tête.

— Maintenant, les gens me regardent comme si j'étais une styliste de génie ou je ne sais quoi. Je n'y comprends rien.

— Tu viens de découvrir le secret de ma réussite, dit Claire. Lorsque les gens croient que tu es la seule à pouvoir leur fournir ce qui leur manque, ils sont prêts à faire des efforts et à payer cher pour l'obtenir.

Sydney se mit à rire.

— Tu es en train de me dire que, tant qu'à être anormales, autant en tirer profit, c'est ça ?

— Nous ne sommes pas anormales, répliqua Claire qui s'interrompit. Mais c'est exactement l'idée.

— Tu as de la toile d'araignée dans les cheveux, observa Sydney en s'approchant d'elle pour l'ôter du bout des doigts.

Sydney prenait à présent un soin jaloux des cheveux de Claire et il lui arrivait souvent de s'approcher d'elle pour lui remettre une mèche derrière l'oreille, recoiffer sa frange, ou faire un peu gonfler la nuque. C'était agréable, comme un jeu, comme la complicité qu'elles auraient pu avoir enfants.

— Où as-tu exercé ? demanda Claire en examinant le visage de Sydney, tout près du sien

tandis qu'elle lui lissait les cheveux.

Sydney avait tellement mûri depuis qu'elle était partie. Elle recula et essaya de nettoyer ses doigts de la soie sécrétée par les araignées de la cave.

— Cela fait quelques années. Mais j'ai travaillé à Boise, pendant un moment.

Elle se désintéressa de la toile d'araignée et fit volte-face. Puis, attrapant la bouteille de vin sur la table, elle sortit précipitamment par la porte de

derrière, suivie par une curieuse odeur d'eau de toilette pour homme.

— Je vais passer voir Bay, puis j'apporterai ça à Tyler.

Depuis le jour où Sydney était retournée mentalement dans leur maison de Seattle où elle avait oublié les photos de sa mère, le parfum de David se faisait sentir de temps à autre sans crier gare. Les ventilateurs au plafond du rez-de-chaussée se mettaient en marche d'eux-mêmes quand l'odeur était trop forte, comme pour la chasser. Lorsqu'il flottait sur le palier du premier étage, la nuit, à l'écart des ventilateurs et de la brise nocturne, c'était comme si David faisait les cent pas, fou de rage. Ces nuits-là, Bay se glissait dans le lit de sa mère et elles évoquaient en chuchotant ce qu'elles avaient laissé derrière elles. Elles parlaient de façon elliptique, en affirmant qu'elles étaient heureuses d'être loin, combien c'était merveilleux d'être libres. Tout en conversant, elles croisaient leurs pouces et faisaient des papillons en ombres chinoises sur le mur, à la lueur violette émanant du jardin de Tyler.

Claire voulait savoir où Sydney était allée et ce qu'elle avait fait pendant toutes ces années. Celle-ci admettait qu'elle aurait dû le lui dire, surtout maintenant que Claire sentait parfois l'eau de Cologne dans la maison et se demandait à haute voix qu'elle en était la provenance. Mais cette odeur avait fait prendre conscience à Sydney du danger qu'elle avait fait courir à sa sœur en venant chez elle, et elle aurait doublement honte d'admettre ses erreurs. Claire avait tant fait pour elle.

Lorsque Sydney sortit, le parfum s'évanouit dans le jardin, annihilé par celui des pommes, de la sauge et de la terre. Sydney s'assit avec Bay sous l'arbre pour parler de leur journée, de la fête du 4 Juillet et de celle de l'école primaire, où elles devaient bientôt se rendre à pied pour que Bay voie où elle se trouvait. Depuis que Claire avait autorisé sa nièce à aller dans le jardin, celle-ci passait des heures allongée sous le pommier. Lorsque Sydney lui demandait pourquoi, elle répondait qu'elle essayait de comprendre quelque chose. Sydney ne voulait pas la presser de questions, et avec tout ce qui s'était produit, il était naturel que Bay ait besoin de temps pour assimiler la situation.

Après avoir parlé à sa fille, Sydney se rendit chez Tyler. Elle le trouva dans son jardin, occupé à sortir une tondeuse du petit abri.

— Tyler, je ne sais pas si tu es vraiment prêt à affronter toute cette herbe que tu vas couper.

Il se retourna et rit.

— Si je ne tonds pas maintenant, les petits chiens du voisinage vont s'y perdre. Déjà que Mme Kranowski, lorsqu'elle ne trouve pas Edward, débarque sur ma pelouse avec une canne pour la fouiller !

— J'apporte un cadeau de la part de Claire, dit-elle en lui montrant la bouteille de vin.

Tyler hésita, comme s'il censurait mentalement la première phrase qui lui était venue à l'esprit.

— Tu sais, je ne parviens toujours pas à comprendre ta sœur. Elle me fait des cadeaux alors qu'à l'évidence elle ne m'apprécie pas. C'est typiquement sudiste ?

— Oh, si ! elle t'apprécie. C'est pour ça qu'elle t'envoie ça. Ça t'ennuierait que j'en boive un peu ? Je suis un peu secouée.

— Pas de problème, entre.

Ils passèrent par-derrière pour entrer dans la cuisine et Tyler sortit deux verres à vin.

Dès qu'il eut servi Sydney, elle but une grande gorgée.

— Qu'y a-t-il ? demanda Tyler.

— Il y a quelque temps, mon esprit s'est aventuré jusqu'à un endroit qu'il aurait été préférable d'éviter. J'en suis encore toute retournée.

— Tu veux en parler ?

— Non.

Tyler fit signe qu'il comprenait.

— Bon. Alors, que buvons-nous ? fit-il en se servant un verre qu'il porta à ses narines.

— Du vin de géranium rosat. Il est censé convoquer les bons souvenirs.

Tyler leva son verre.

— Aux bons souvenirs !

Avant qu'il ait pu boire, Sydney se lança :

— Elle espère que tu vas te souvenir de quelqu'un d'autre, et l'oublier elle. C'est comme pour le ragoût à l'huile de gueule-de-loup et les tartes aux œillets.

— Je ne comprends pas, dit-il en reposant son verre.

— Les fleurs qui poussent dans notre jardin sont spéciales. Ou peut-être est-ce la manière de les accommoder qui provoque leurs effets, toujours est-il qu'elles ont une influence sur ceux qui les ingèrent. Manifestement, tu es immunisé. Ou alors, peut-être fait-elle trop d'efforts et que ça nuit à leur efficacité. Je ne sais pas.

Tyler la regarda, incrédule.

— Elle essaie de faire en sorte que je me désintéresse d'elle ?

— Oui ; donc, tu ne lui es pas indifférent. Je vais te dire quelque chose à propos de Claire : elle aime ce qui est immuable. Alors, ne t'en va pas.

Tyler s'appuya contre le bar, comme s'il avait besoin d'un soutien, comme si quelqu'un venait de le pousser. Sydney se demanda un instant si elle avait bien fait de révéler un détail aussi intime de la personnalité de sa sœur. Claire n'avait sans doute pas envie qu'il sache cela. Mais Tyler se mit à sourire et elle comprit qu'elle avait eu raison. Il y avait tellement longtemps qu'elle n'avait pas procuré de la joie à quelqu'un qu'elle avait oublié ce que cela faisait. L'occasion lui était offerte d'aider Claire qui lui avait été d'un si grand secours, en lui montrant qu'il était possible de trouver le bonheur en dehors des balises de sa vie. Le bonheur avec Tyler.

— Je n'irai nulle part, déclara-t-il.

— Tant mieux, fit Sydney en détournant les yeux.

Un type bien. Elle en avait les larmes aux yeux et se mit à envier Claire. Elle avait connu de nombreux hommes après avoir quitté Bascom, mais aucun de bien. Elle pensait même qu'elle ne saurait pas comment se comporter aujourd'hui avec un homme gentil.

— Allez, bois, ordonna-t-elle en s'écartant pour faire le tour de la cuisine.

Tyler leva son verre et but une gorgée.

— C'est bon. Inhabituel, mais bon.

— Bienvenue dans le monde de Claire.

— Alors, quels sont tes bons souvenirs ? demandât-il.

Elle fit le tour du coin repas, passa devant les chevalets et regarda par la fenêtre.

— C'est vraiment étrange. Ils datent tous de ces derniers jours. Après toutes ces années, c'est cette semaine, la meilleure de ma vie. Et toi ?

— Le vin est bon, mais je ne vois rien. Je pense juste à Claire.

Elle sourit en prenant une nouvelle gorgée.
— Tu es irrécupérable.

À Bascom, les festivités du 4 Juillet se déroulaient chaque année sur la place du centre-ville. Sur la pelouse près de la fontaine, les familles et les associations de la paroisse dressaient des tables et des tentes et chacun apportait des plats à partager avec les autres avant le feu d'artifice. La contribution des Waverley était toujours le vin de chèvrefeuille qui permettait de voir dans l'obscurité, mais il occasionnait aussi fréquemment – et les habitants le savaient-ils ? – des révélations. Après tout, voir dans l'obscurité revient à voir des choses dont on n'avait pas conscience jusque-là.

La table des Waverley, très fréquentée, était placée un peu à l'écart des autres. Sydney se tortillait sur sa chaise. Sa fille était dans le coin des enfants, occupée à fabriquer des chapeaux en papier et à se faire maquiller, Claire et elle se trouvait donc seules avec le vin de chèvrefeuille. Les gens s'avançaient en silence, comme s'il s'agissait de quelque rite sacré, pour se faire servir un gobelet, et de temps à autre le shérif passait demander :

— C'est bien une boisson sans alcool, hein ? Claire répondait, imperturbable comme toutes les Waverley qui l'avaient précédée :

— Bien sûr.

Adolescente, Sydney avait toujours passé le 4 Juillet chez des amis, dans la piscine, arrivant juste à temps pour le feu d'artifice. Maintenant, elle se sentait plus vieille que les gens de son âge, comme ses anciennes copines de lycée, qui avaient toutes l'air d'arriver d'un barbecue ou d'une fête au bord de l'eau, avec leur bronzage et les bretelles de leurs maillots de bain visibles sous leurs tee-shirts. Emma était à la table de l'Église presbytérienne où elle bavardait avec Eliza Beaufort. Sydney, aujourd'hui, n'enviait plus cette vie privilégiée. Alors pourquoi éprouvait-elle ce sentiment de tristesse, d'avoir perdu quelque chose qu'elle n'avait jamais eu ? Peut-être regrettait-elle simplement l'amitié, la camaraderie de gens de son âge.

Sydney détourna les yeux.

— Je ne me rappelle pas la dernière fois que je me suis assise à cette table, dit-elle à Claire.

— Ça fait un bout de temps. Elle prit une grande inspiration.

— Ce n'est pas si terrible.

— Pourquoi as-tu l'air si mal à l'aise ? Personne ne va te jeter de tomates pourries.

— Tu as raison, dit Sydney.

Il fallait qu'elle soit comme Claire, qu'elle se moque de ce que pensaient les gens. Elle avait même commencé à s'habiller comme elle : des chemisiers classiques sans manches, des pantalons de toile, des shorts en madras, des robes bain de soleil fluides. Ce que Claire lui avait dit au salon de coiffure, à propos de la magie qu'elle possédait, avait complètement modifié son état d'esprit. Elle se sentait Waverley. Mais pour le moment, c'était un peu comme vivre dans un pays dont elle ne parlait pas la langue. Elle pouvait s'habiller comme les autochtones et se sentait bien, mais un peu esseulée.

— Tant pis si nous sommes anormales. Je m'y habituerai.

— Nous ne sommes pas anormales. On est comme on est. Tiens, Evanelle !

La vieille femme s'approcha et prit une tasse de vin.

— Waouh, j'en avais bien besoin ! s'exclama-t-elle après avoir bu cul sec. J'ai tellement à faire. Je dois donner ceci à Bay.

Elle posa sa tasse et sortit de son cabas une broche franchement tape-à-l'œil. D'inspiration années cinquante, elle était faite de cristaux transparents mais jaunissants, en forme d'étoile.

— Tu trouveras Bay au stand de maquillage.

— D'accord, j'y passerai. Avec Fred, nous faisons des rangements chez moi. Son aide m'est précieuse. J'ai trouvé ça dans une vieille boîte à bijoux et j'ai su que je devais la donner à Bay.

Claire se pencha en avant.

— Fred t'a aidée ?

— Il a trouvé un système pour mettre de l'ordre dans tout mon bazar. Ça s'appelle un tableur.

— Ça fait des années que je te propose de venir t'aider, Evanelle, dit Claire.

Sydney se tourna vers elle. Elle semblait blessée.

— Je sais. Je ne voulais pas te déranger. Mais puisque Fred habite chez moi...

— Habite chez toi ? s'exclama Claire. Je croyais que tu l'hébergeais seulement un moment.

— Eh bien, nous avons pensé qu'il ferait aussi bien de se mettre à l'aise. Il s'aménage un petit appartement dans le grenier et fait quelques améliorations dans la maison. C'est bien pratique de l'avoir.

— Tu sais que si jamais tu as besoin de moi, je suis là, insista Claire.

— Je sais. Tu es gentille, répliqua la vieille femme en remettant la broche dans son sac. Après, je dois apporter des clous au révérend Me Quail et un miroir à Mary-Beth Clancy, ensuite j'en aurai terminé et je retrouverai Fred près de la fontaine. Je déteste les grands rassemblements, il y a toujours tant à faire. À plus tard !

— Salut, Evanelle, appelle-moi en cas de besoin !

Sydney ricana.

— Oh que si, nous sommes bizarres dans la famille !

— Non, répliqua Claire distraitement. Que penses-tu du fait qu'elle héberge Fred ?

— Que c'est triste qu'il ait des problèmes avec James, dit Sydney en haussant les épaules. Mais Evanelle a l'air d'apprécier sa compagnie.

— Hmm.

Quelques minutes plus tard, après une nouvelle ronde du shérif, Sydney donna un coup de coude à Claire.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Tyler n'arrête pas de te regarder.

Claire jeta un coup d'œil discret et poussa un soupir.

— Zut. Pourquoi a-t-il fallu que tu lui fasses signe ? Maintenant il va venir nous voir.

— Oh, quel malheur !

— Oui, eh bien, je ne suis pas la seule qu'on observe. Tu as un admirateur, toi aussi.

Claire montra un chapiteau portant l'inscription *Laiterie Hopkins*. Il y avait un bel homme blond, mince et bronzé, qui servait de la crème glacée avec une machine électrique dans des coupelles en carton. Il semblait solide, fait pour résister au vent. Il scrutait sans cesse la table des Waverley.

— Il croit peut-être que nous avons besoin de glace. Nous avons l'air torrides ?

— C'est Henry Hopkins, dit Claire.

— Henry !

De loin, elle ne reconnaissait pas ses traits, mais maintenant qu'elle faisait un effort de mémoire, elle croyait retrouver quelque chose de familier dans ses cheveux, dans ses mouvements pleins d'assurance.

— Je l'avais presque oublié.

— Je ne savais pas que tu le connaissais, dit Claire en se levant, mais Sydney la prit par le bras. Lâche-moi, j'ai oublié quelque chose dans la camionnette.

— Tu n'as rien oublié du tout. Tu essaies d'éviter Tyler. Eh, oui, je connais Henry. On

était... amis à l'école primaire. Ensuite nous nous sommes éloignés.

— Pourquoi ? demanda Claire en essayant de se libérer de la poigne de Sydney, les yeux fixés sur Tyler qui se rapprochait.

— Parce que j'étais une idiote bornée au lycée, dit Sydney.

— Mais non.

— Mais si.

— Mais non.

— Bonsoir, mesdames. Vous avez besoin d'un arbitre ?

Sydney, ayant rempli sa mission, lâcha Claire.

— Bonsoir, Tyler.

— Claire, tes cheveux ! fit Tyler.

Elle porta la main à sa tête d'un air gêné. Le bandeau blanc d'Evanelle révélait cet air jeune et innocent qu'elle dissimulait habituellement.

— C'est beau. J'ai rêvé de toi. Tu étais coiffée comme ça. Désolé, ça doit te sembler un peu mièvre. (Il rit et se frotta les mains.) Bon, tout le monde me dit qu'il faut que je goûte le vin de chèvrefeuille des Waverley. Soit c'est une tradition locale, soit ça fait partie du jeu de Claire pour se débarrasser de moi.

— Quoi ?

— Sydney m'a dit pourquoi tu me préparais ces petits plats.

Claire se tourna vers sa sœur qui essaya d'adopter un air penaud, tout en se sentant parfaitement dénuée de remords.

— Le vin de chèvrefeuille aide à voir dans l'obscurité, déclara Claire avec raideur. Tu peux en boire ou pas. Rentre dans un arbre, tombe du trottoir, ça m'est égal !

Tyler prit un gobelet en carton et lui sourit.

— Comme ça, je pourrai te voir dans l'obscurité.

— Je n'ai pas encore corrigé tous les défauts de la recette.

Tyler but son vin sans la quitter des yeux. Sydney se cala dans son siège en souriant. Ils étaient comme deux danseurs, sauf qu'un seul connaissait la chorégraphie.

Lorsque Tyler fut parti, Claire s'en prit à sa sœur.

— Tu lui as dit !

— Pourquoi es-tu si surprise ? Tu aurais dû t'en douter. Je suis si prévisible.

— Mais non.

— Mais si.

— Oh, allez, fréquente les gens et arrête de faire ton importante comme une Waverley ! s'écria Claire en secouant la tête.

Mais elle souriait presque et un sentiment nouveau de complicité naissait entre elles. C'était bon.

Henry se souvenait encore du jour où Sydney Waverley et lui étaient devenus amis. Sydney était assise toute seule à l'intérieur de la cage à poules pendant la récréation. Il n'avait jamais compris pourquoi les autres enfants ne voulaient pas jouer avec elle, mais il suivait leur exemple. Ce jour-là, pourtant, elle semblait si triste qu'il s'était approché et avait commencé à escalader l'échelle horizontale au-dessus d'elle. Il ne comptait pas lui adresser la parole mais il pensait qu'elle se sentirait peut-être mieux d'avoir quelqu'un à côté d'elle. Elle l'avait dévisagé longuement.

— Henry, est-ce que tu te rappelles ta mère ? Il s'était moqué d'elle.

— Bien sûr. Je l'ai vue ce matin. Tu ne te souviens pas de la tienne ?

— Elle est partie l'année dernière. Je commence à l'oublier. Quand je serai grande, je

n'abandonnerai jamais mes enfants. Je les verrai tous les jours pour qu'ils ne m'oublient pas.

Henry se rappelait qu'il avait ressenti une honte si intense qu'il était tombé de la cage à poules. Depuis ce jour-là, ils avaient été inséparables à l'école. Pendant quatre ans, ils avaient joué à la récré et déjeuné ensemble, comparé leurs devoirs et s'étaient mis ensemble pour les exposés.

Il n'avait aucune raison de croire que ce serait différent le jour de la rentrée au collège, après les vacances d'été. Mais elle s'était transformée d'une manière qui fit tourner la tête au jeune garçon pubère. Elle ressemblait à l'automne, lorsque les feuilles changent de couleur et que les fruits mûrissent. Elle lui avait souri, il avait tourné les talons et était sorti. Il avait passé le reste de la récréation du matin dans les toilettes. Quand elle essayait de lui adresser la parole, il en était tout étourdi et il s'enfuyait. Au bout d'un moment, elle avait abandonné.

Cette attirance si inattendue l'avait fait souffrir. Il aurait voulu retrouver leur amitié. Sydney était drôle et vive, et elle devinait des choses sur les gens rien qu'à leur coiffure, ce qu'Henry trouvait incroyable. Il parla à son grand-père de cette fille ; c'était juste une amie, mais ensuite les choses avaient changé et il ne savait plus quoi faire. Son grand-père lui avait dit que tout était écrit et qu'essayer de prédire ce qui allait se passer ne servait à rien. Les gens aimaient croire le contraire, mais ce que l'on croit n'a aucune influence sur ce qui finit par se passer. On ne peut pas guérir. On ne peut pas s'empêcher d'être amoureux.

Il était sûr que Sydney pensait qu'il l'avait abandonnée, comme sa mère, ou qu'il ne voulait plus être son ami, comme les autres élèves. Il était malheureux. Puis Hunter John Matteson tomba fou amoureux d'elle et fit ce qu'Henry n'avait jamais réussi à faire : il se déclara. Henry vit les amis d'Hunter John devenir ceux de Sydney, et elle-même se mettre à leur ressembler, à se moquer des gens dans les couloirs, même de lui.

Tant de temps était passé. Il avait entendu dire qu'elle était revenue à Bascom mais il n'en espérait rien. Il n'avait pas de raison de croire que son retour changerait les choses.

Mais lorsqu'il la vit, tout recommença, ce curieux manque, cette sensation de la voir pour la première fois. Les Hopkins épousaient toujours des femmes plus âgées, donc il se demanda si c'était de la voir changée, plus vieille, qui lui faisait cet effet. Comme il avait été chamboulé par sa transformation pendant l'été qui avait précédé l'entrée au collège. Aujourd'hui, dix ans plus tard, ce qui le bouleversait, c'était son air plus sage, plus expérimenté.

— Tu la dévisages si intensément qu'elle va en tomber à la renverse.

Henry se tourna vers son grand-père, assis dans son fauteuil en aluminium derrière les tables. Il tenait sa canne et haranguait les passants de temps à autre comme un camelot.

— Je la dévisage ?

— Depuis une bonne demi-heure, dit Lester. Tu n'as pas écouté un seul mot de ce que je disais.

— Désolé.

— Attention, la voilà qui s'en va.

Henry se retourna et vit Sydney se diriger vers le coin des enfants. Ses cheveux brillaient au soleil, qui leur donnait des reflets de miel. Elle s'approcha de sa fille et rit lorsque celle-ci lui mit un chapeau en papier sur la tête. Sydney lui murmura quelques mots, l'enfant hocha la tête et elles avancèrent main dans la main.

Vers lui.

Il eut envie de courir se cacher dans les toilettes, comme le jour de cette fameuse rentrée scolaire.

Arrivée au stand, Sydney lui sourit.

— Bonsoir, Henry.

Henry n'osait bouger de peur d'exploser, tout son corps en ébullition.

— Tu te souviens de moi ? demanda Sydney. Il hocha la tête.

— Voici ma fille, Bay. Nouveau hochement de tête.

Sydney eut l'air déçue, mais elle haussa les épaules et se mit à discuter des parfums de glace avec sa fille. Il y avait chocolat menthe, rhubarbe fraise, pêche caramel et vanille café. C'était une idée de son grand-père : faire goûter aux gens de nouvelles associations de saveurs, découverte dont ils lui seraient reconnaissants. Les femmes de quelques ouvriers de la laiterie étaient venues donner un coup de main. Henry servait quelques boules, mais, de toute évidence, c'étaient-elles qui menaient les opérations.

— Puis-je avoir deux chocolat menthe ? demanda finalement Sydney.

Henry prépara immédiatement deux petites boules qu'il mit dans des coupelles en carton. Sydney le regarda faire, posant les yeux sur ses mains, puis ses avant-bras et enfin son visage.

Elle l'étudia tandis qu'il leur tendait les glaces. Mais il n'articula pas un mot. Il ne parvint même pas à sourire.

— Ravie de t'avoir revu, Henry. Tu as l'air en forme.

Elle fit demi-tour et s'éloigna avec sa fille ; à mi-chemin, sur la pelouse, elle lui jeta un regard.

— C'est la scène la plus pitoyable que j'aie jamais vue, déclara enfin Lester en gloussant. J'ai été heurté par une trayeuse automatique quand j'étais gamin et je suis tombé sur les fesses. Je faisais exactement cette tête-là.

— Je n'arrive pas à y croire, je n'ai pas prononcé une phrase, soupira Henry.

— Paf ! La machine m'a heurté. J'étais devenu muet. J'ouvrais et je fermais la bouche comme un poisson, fit Lester en continuant à rire.

Il leva sa canne et piqua Henry à la jambe.

— Paaaaf ! Henry sursauta.

— Très drôle ! protesta-t-il, avant de se mettre à rire aussi.

Evanelle et Fred étaient assis sur le banc en pierre qui entourait la fontaine. Ils firent signe à Bay et Sydney qui passaient en mangeant leur glace. Bay avait épinglé l'affreuse broche sur son tee-shirt rose et Evanelle se sentit coupable. La fillette était tellement consciencieuse et soucieuse des sentiments des autres qu'elle s'était sentie obligée de porter la broche, simplement parce que Evanelle la lui avait offerte. Mais ce n'était pas un bijou d'enfant. Pourquoi donc ce cadeau ? Evanelle soupira. Elle ne le saurait peut-être jamais.

— J'ai le trac, conclut Fred en frottant ses mains sur son bermuda bien repassé.

— Ça se voit, lui rétorqua la vieille dame.

Il se leva et se mit à faire les cent pas tandis qu'Evanelle restait assise, à l'ombre de la sculpture de la feuille de chêne. Fred s'échauffait et s'angoissait bien assez pour eux deux.

— Il m'a dit qu'il viendrait ici pour parler. Dans un lieu public. Pourquoi ? Il croit que je vais faire quoi si on est seuls, l'abattre ?

— Les hommes. On ne peut pas vivre avec, on ne peut pas vivre sans et on ne peut pas les abattre.

— Comment peux-tu être si calme ? Comment te sentirais-tu si ton mari te posait un lapin ?

— Étant donné qu'il est mort, Fred, je ne serais pas surprise outre mesure.

Fred se rassit.

— Je suis désolé.

Evanelle lui tapota le genou. Cela faisait presque un mois qu'il avait trouvé refuge chez elle et agrémentait son quotidien de façon inattendue. Cet arrangement devait être temporaire,

mais, de fil en aiguille, Fred s'installait. Evanelle et lui avaient passé des jours à trier toutes les affaires du grenier et il semblait apprécier les histoires qu'elle lui racontait. Il avait payé la transformation du grenier et engagé des ouvriers avec de beaux postérieurs, ce qui réjouissait tant Evanelle qu'elle avait installé un fauteuil en bas de l'escalier, exprès pour les regarder monter.

Ce confort domestique était agréable et Fred disait qu'il méritait mieux que la manière dont James le traitait. Mais parfois, quand Evanelle lui passait le beurre à table ou lui tendait un marteau tandis qu'elle accrochait un tableau au mur, il regardait ce qu'elle lui avait donné, puis relevait les yeux vers elle avec une telle attente qu'elle en avait le cœur brisé. Malgré tous ses courageux discours, il nourrissait toujours le secret espoir qu'un jour Evanelle lui donnerait un objet qui arrangerait tout avec James.

— Il se fait tard, dit Fred. Les gens commencent à étendre des couvertures pour le feu d'artifice. Je l'ai peut-être manqué.

Evanelle vit James approcher avant Fred. C'était un bel homme de grande taille. Il avait toujours été très mince, comme les poètes d'antan aux longs doigts et au regard mélancolique. Evanelle n'avait aucun reproche à adresser à James. Ni elle ni personne, d'ailleurs. Réservé, il travaillait dans une banque d'affaires à Hickory. Fred avait été son seul et unique confident depuis plus de trente ans, mais soudain, tout avait changé et Fred, pas plus que quiconque, ne comprenait pourquoi.

Mais Evanelle avait sa petite idée. Quand on a vécu un bout de temps, on commence à comprendre les hauts et les bas de la vie.

Une trop longue abnégation pouvait vous rendre un peu fou. A Bascom, les femmes de la famille Burgess, qui n'avaient jamais moins de six enfants chacune, ne voyaient pas le soleil tant que leurs enfants étaient à la maison. Mais quand le dernier avait quitté le nid, elles faisaient toujours quelque chose d'insensé, comme brûler toutes leurs robes respectables ou mettre trop de parfum. Toute personne mariée depuis plus d'un an peut témoigner de la surprise que l'on éprouve quand, en rentrant un jour chez soi, on se rend compte que votre mari a abattu un mur pour agrandir une pièce ou que votre femme s'est teint les cheveux en espérant que vous la regarderez différemment. Il y a la crise de la quarantaine et les bouffées de chaleur. Les mauvaises décisions. Les infidélités. Il y a un moment où l'on se dit : « J'en ai assez. »

Fred se figea à l'approche de James.

— Je suis désolé d'être en retard. J'ai failli ne pas y arriver.

James était un peu essoufflé et un fin voile de transpiration perlait sur son front.

— Je suis passé à la maison. J'ai pris quelques affaires mais le reste est à toi. Je voulais te dire que j'ai un appartement à Hickory maintenant.

Ah, songea Evanelle, c'était pour ça que James voulait le retrouver là, il voulait récupérer ses affaires en son absence, avant de lui parler. Fred l'avait compris lui aussi.

— Je vais prendre ma retraite anticipée l'année prochaine et j'irai sans doute m'installer en Ronde. Ou peut-être en Arizona. Je n'ai pas encore décidé.

— Alors c'est fini ? demanda Fred, en qui, visiblement, se bousculaient trop de questions.

Pourtant, une seule réussit à sortir :

— C'est vraiment fini ?

— Pendant des mois, j'ai été en colère. Maintenant, je suis seulement fatigué, dit James en se penchant en avant, les coudes posés sur les genoux. Je suis fatigué de te montrer le chemin.

J'ai interrompu mes études pour toi, je suis venu ici vivre avec toi parce que tu ne savais

pas quoi faire. J'ai dû t'expliquer que tu ne devais pas avoir peur que les gens sachent que tu étais gay. Je t'ai forcé à sortir de la maison et à ne pas avoir honte. Je devais prévoir les menus des repas et ce que nous faisions de notre temps libre. Je croyais bien faire. Je suis tombé amoureux de ta vulnérabilité à l'université et quand ton père est mort et que tu as dû rentrer chez toi, j'étais terrifié à l'idée que tu ne puisses pas t'en sortir tout seul. Il m'a fallu longtemps avant de prendre conscience que je t'avais fait beaucoup de tort, Fred. Et à moi aussi. En voulant te rendre heureux, je t'ai empêché d'apprendre à te débrouiller tout seul. En essayant de t'apporter le bonheur, j'ai perdu le mien.

— Je peux m'améliorer. Dis-moi juste...

Fred s'interrompit et se rendit compte en une terrible seconde que tout ce qu'avait dit James était vrai.

Ce dernier ferma les yeux un instant, puis il se leva.

— Je dois y aller.

— S'il te plaît, James, non, chuchota Fred en lui attrapant la main.

— Je n'en peux plus. Je ne peux pas te dire comment vivre. J'ai presque oublié moi-même comment on fait, expliqua James avant d'hésiter. Écoute, tu sais, ce prof d'art culinaire à Orion, Steve, avec qui tu échanges des recettes. Tu devrais faire sa connaissance. Tu lui plais.

Fred laissa retomber sa main, l'air étourdi comme s'il venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

Sans un mot de plus, James s'éloigna lentement, avec une démarche si raide qu'on aurait dit un acrobate sur des échasses.

Fred n'avait plus qu'à le regarder disparaître.

— J'entendais parfois les caissières discuter dans la salle du personnel, dit-il à haute voix, sans s'adresser à personne en particulier. Je les prenais pour des adolescentes idiotes et je croyais que la pire des choses était de ne pas savoir laisser quelqu'un qui ne veut plus de vous vous quitter. Elles désiraient toujours savoir pourquoi. Pourquoi le garçon ne les aimait plus ? Elles se posaient cette question avec une telle angoisse !

Puis Fred tourna les talons et s'en alla.

Sydney était assise toute seule sur les vieilles couvertures matelassées de grand-maman. Bay s'était fait quelques amis et Sydney s'était installée près des autres familles pour que la fillette puisse jouer avec les enfants dans le crépuscule violet-bleu.

Emma se prélassait sur une chaise longue en compagnie d'autres gens que Sydney ne connaissait pas. Hunter John n'était pas dans les parages. Emma lançait des regards en coin à Sydney de temps en temps mais ne faisait aucune tentative pour communiquer avec elle. C'était étrange d'être si près de ses anciens amis de l'époque, devenus aujourd'hui des étrangers.

Sydney avait sympathisé avec quelques collègues au salon de coiffure, mais les nouvelles amitiés réclamaient plus de temps. Il fallait laisser le temps à l'histoire de s'écrire.

Elle regardait sa fille courir sur l'herbe avec un cerceau magique et elle se retourna lorsqu'elle vit quelqu'un approcher sur sa droite.

Henry Hopkins s'arrêta sur le bord de la couverture. Il s'était transformé en un bel homme, aux courts cheveux blonds et aux bras musclés. Le dernier souvenir qu'elle avait d'Henry remontait au jour où elle s'était moquée de lui avec ses amis alors qu'il avait trébuché et qu'il était tombé dans le couloir au lycée. Plus jeune, il avait une silhouette dégingandée, d'où émanait cependant une dignité calme qu'elle appréciait beaucoup à l'époque. Ils s'étaient perdus de vue en grandissant et elle ignorait pourquoi. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle s'était montrée odieuse avec lui une fois qu'elle avait cru avoir obtenu

tout ce qu'elle désirait. Elle ne lui en voulait pas de ne pas avoir eu envie de lui parler au stand de glaces.

— Salut, fit Henry.

Sydney ne put retenir un sourire.

— Mais il parle !

— Ça t'ennuie si je m'assieds à côté de toi ?

— Comme si je pouvais refuser quelque chose à un homme qui m'offre des glaces, dit Sydney tandis qu'Henry s'installait.

— Désolé pour tout à l'heure, dit Henry. J'étais surpris de te voir.

— Je croyais que tu m'en voulais.

Henry eut l'air sincèrement étonné.

— Pour quelle raison ?

— Je n'ai pas été très sympa avec toi au lycée. Je suis désolée. Nous étions tellement copains étant petits.

— Je ne t'en ai jamais voulu. Même maintenant, je ne peux pas passer devant une cage à poules sans penser à toi.

— Ah ! c'est vrai, fit Sydney. Beaucoup d'hommes me disent ça.

Il rit. Elle aussi. Tout allait bien. Il croisa son regard une fois le silence retombé.

— Alors tu es revenue.

— Je suis revenue.

— Ça me fait plaisir.

Sydney secoua la tête. Cette soirée prenait un tour inattendu.

— Tu sais, je crois que tu es la première personne à prononcer ces mots.

— Tout vient à point à qui sait attendre.

— Tu ne restes pas pour le feu d'artifice ? demanda Tyler à Claire qui rangeait les bouteilles de vin vides.

Il s'était glissé derrière elle, mais elle ne s'était pas retournée. Sinon, elle redeviendrait cette femme perturbée qui ne pouvait supporter qu'un homme s'intéresse à elle. Tant qu'elle l'ignorerait, elle resterait la bonne vieille Claire réservée qu'elle était avant l'arrivée de Tyler et Sydney.

Sydney et Bay avaient déjà étendu leurs couvertures. Il ne faisait pas encore assez nuit pour qu'on tire le feu d'artifice. Claire avait remarqué qu'Henry Hopkins les avait rejointes un peu plus tôt et elle essayait encore de digérer l'information. Sa sœur plaisait à Henry.

Pourquoi cela le dérangeait-il ? Pourquoi le fait que Fred aide Evanelle le dérangeait-il ?

Elle avait l'impression de se désagrèger et elle se sentait terriblement désarmée. Un moment mal choisi pour affronter Tyler.

— J'ai déjà vu le spectacle, dit-elle en lui tournant toujours le dos. Ça se termine avec un bang !

— Tu as tout gâché maintenant. Je peux t'aider ? Elle empila les caisses et emporta les deux premières, elle prendrait les autres au voyage suivant.

— Non.

— Bon, dans ce cas, dit Tyler en saisissant les cartons, je vais juste porter ça.

Il la suivit jusqu'à sa camionnette, garée dans la rue. Elle sentait son regard sur sa nuque. Elle ne s'était jamais rendu compte à quel point les cheveux courts pouvaient rendre vulnérable. Cela exposait des endroits autrefois cachés, comme son cou, ses épaules.

— De quoi as-tu peur, Claire ? demanda-t-il d'une voix douce, charmeuse.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

Alors qu'elle chargeait ses cartons, Tyler posa les siens et s'approcha d'elle.

— Tu as peur de moi ?

— Bien sûr que non, railla-t-elle.

— Tu as peur de l'amour ?

— Oh, quelle arrogance ! fit-elle en arrimant son chargement. J'ai refusé tes avances, donc j'ai peur de l'amour.

— Tu as peur d'un baiser ?

— Quelle personne saine d'esprit aurait peur d'un baiser ?

Après avoir refermé la camionnette, elle se retourna et le trouva plus près d'elle qu'elle ne s'y attendait. Trop près.

— N'y pense même pas, murmura-t-elle, le dos contre la camionnette, alors qu'il avançait encore.

— C'est seulement un baiser, dit-il en s'approchant, incroyablement près mais sans la toucher. Il n'y a pas de quoi avoir peur, n'est-ce pas ?

Il s'appuya d'une main sur le véhicule, près de son épaule. Elle pourrait partir bien sûr. Filer et lui tourner le dos encore une fois. Mais il baissa la tête et elle put apercevoir le minuscule réseau de rides autour de ses yeux. On aurait dit aussi qu'il avait eu l'oreille percée autrefois. Tout cela racontait des histoires sur lui, des contes, et Claire écoutait, bercée par cette mélodie. Elle ne chercherait pas à en savoir trop car la curiosité risquait de la perdre.

Doucement, les lèvres de Tyler effleurèrent les siennes et elle ressentit un chatouillement tiède comme de l'huile de cannelle. Ce n'était que ça ? Pas si désagréable en fait. Puis il inclina imperceptiblement la tête et il se produisit une secousse. Venue de nulle part, elle lui traversa tout le corps. Elle entrouvrit les lèvres sous le coup de la surprise et perdit alors tout contrôle. Il approfondit son baiser, sa langue explora la bouche de Claire dont l'esprit fut assailli par un million d'images folles. Ce n'était pas elle qui les émettait mais lui : corps nus et jambes entremêlées, mains enlacées, petits déjeuners, vieillesse. Était-ce un fol mais ô combien merveilleux enchantement ? Ses mains se mirent à le toucher, à l'agripper, l'attirer vers elle. Il se pressait contre son corps et sa force la faisait presque flotter dans les airs. C'en était trop, elle allait sûrement mourir, et pourtant, la perspective de s'arrêter, de rompre le contact avec cet homme, cet homme si beau, lui brisait le cœur.

Elle s'était demandé ce qu'elle ressentirait si elle l'embrassait, si sa nervosité s'apaiserait enfin ou bien ne ferait qu'augmenter. Elle se rendit compte qu'il l'absorbait littéralement, comme de l'énergie, pour ensuite la diffuser comme un prisme et réchauffer Claire. Quelle révélation.

Elle entendit des sifflements, et en relevant la tête, aperçut des adolescents qui passaient en souriant.

Claire les regarda s'éloigner derrière Tyler qui ne bougeait pas. Il respirait lourdement et elle sentait son souffle sur ses seins, devenus si sensibles que c'en était presque douloureux.

— Laisse-moi ! dit-elle.

— Je ne crois pas que j'y arriverai.

Elle le repoussa et se glissa entre la camionnette et lui. Il tomba en avant, comme s'il n'avait plus la force de tenir debout. Elle comprit pourquoi lorsqu'elle essaya d'ouvrir la portière conducteur. Elle aussi était faible, comme si elle n'avait pas mangé depuis des jours, ou pas marché depuis des années.

Tout ça pour un baiser. Si jamais nous faisons l'amour, il me faudra une semaine pour m'en remettre.

Il parlait d'avenir avec tant de facilité, il avait en tête des images tellement fortes ! Mais

elle ne se sentait pas capable de se lancer là-dedans, parce que cela avait une fin. Les histoires de ce genre avaient toujours une fin. Elle ne pouvait pas s'accorder ce moment de plaisir, pour passer ensuite sa vie à le regretter et à souffrir.

— Laisse-moi tranquille, Tyler, dit-elle alors qu'il s'écartait, hors d'haleine, de la camionnette. Cela n'aurait jamais dû se produire. Et cela ne se reproduira plus.

Elle monta et démarra en trombe, coupant les virages et grillant les stops jusque chez elle.

Plus d'un siècle auparavant, la famille Waverley était riche et respectée à Bascom. Lorsqu'elle perdit sa fortune à la suite de quelques mauvais investissements, les Clark s'en réjouirent secrètement. Ceux-ci, prospères propriétaires terriens, possédaient des champs qui regorgeaient de coton de la meilleure qualité et des vergers de pêches particulièrement sucrées. Les Waverley, qui venaient de Charleston, n'étaient pas aussi fortunés mais leur richesse était plus ancienne et mystérieuse. Ils avaient construit à Bascom une demeure opulente et leur situation financière avait toujours été un peu trop bonne au goût des Clark.

Lorsque la nouvelle de la ruine des Waverley leur parvint, les femmes Clark esquissèrent quelques pas de danse à la lueur furtive de la demi-lune. Après quoi elles s'estimèrent très charitables d'apporter aux Waverley des écharpes mitées et des gâteaux sans sucre. Au fond, elles avaient seulement envie de voir dans quel état serait la maison maintenant qu'il n'y avait plus de domestiques pour s'en occuper et que les pièces avaient été vidées de la moitié de leur mobilier.

Ce fut l'arrière-arrière-grand-tante d'Emma Clark, Reecey, qui ramassa des pommes dans le jardin, et c'est ainsi que tout avait commencé. Les Waverley, avec leurs vêtements rapiécés et leurs chignons en désordre, avaient voulu montrer aux Clark leurs fleurs, leur seule réussite personnelle. Reecey Clark en fut jalouse, parce que le jardin de sa famille ne pouvait soutenir la comparaison. Le jardin regorgeait de pommes, brillantes et parfaites, dont elle remplit discrètement ses poches et son réticule. Elle en fourra même quelques-unes dans sa veste. Pourquoi les Waverley posséderaient-elles toutes ces magnifiques pommes alors qu'elles ne les mangeaient même pas ? Et à la manière dont les fruits roulaient et s'arrêtaient à ses pieds, elle avait l'impression que c'était le pommier qui les lui offrait.

Une fois chez elle, elle apporta les pommes à la cuisinière et lui demanda d'en faire de la confiture. Pendant plusieurs semaines, chacune des femmes de la famille Clark eut des visions érotiques merveilleuses, si bien qu'elles se levèrent de plus en plus tôt pour prendre leur petit déjeuner. Les plus grands événements de la vie des Clark, apparemment, étaient tous liés à la sexualité, ce qui n'aurait pas surpris leurs maris exténués, qui dépensaient et pardonnaient bien trop en signe de gratitude.

Mais bientôt, la confiture fut épuisée et les petits déjeuners érotiques terminés. On en refit, mais ce n'était pas la même chose. Reecey comprit alors que cela venait des pommes. Les pommes des Waverley. Elle devint folle de jalousie, puisqu'elle croyait que ces fruits donnaient des visions érotiques à quiconque les mangeait. Pas étonnant que les Waverley aient toujours l'air aussi contentes d'elles. Ce n'était pas juste. Ce n'était tout simplement pas juste qu'elles disposent d'un tel arbre et pas les Clark.

Elle ne pouvait pas avouer à ses parents ce qu'elle avait fait. Si on apprenait qu'elle avait volé, qui plus est à une famille récemment ruinée, quelle mortification ! Alors, elle se glissa hors de son lit au beau milieu de la nuit et se rendit jusque chez les Waverley. Elle réussit à grimper pardessus la clôture, mais sa jupe se prit dans les pointes et elle tomba à la renverse. Elle resta ainsi toute la nuit, accrochée à la clôture la tête en bas, et fut découverte le lendemain matin par les Waverley. On appela sa famille et avec l'aide de Phineas Young, l'homme le plus fort de la ville, on la fit enfin descendre. Après quoi elle fut expédiée chez sa sévère tante Edna à Asheville.

C'est là, deux mois plus tard, qu'elle vécut la nuit la plus passionnée de sa vie avec un

palefrenier. C'était exactement la vision qu'elle avait eue après avoir mangé la confiture de pommes. Elle crut que c'était son destin qu'elle accomplissait. Elle était même prête à supporter sa détestable tante pour permettre à cette incroyable liaison de durer. Mais au bout de quelques semaines, on la surprit avec son amant dans les écuries et on la maria promptement à un vieil homme austère. Elle ne connut plus jamais ni bonheur ni satisfaction sexuelle.

Elle se persuada que la faute en incombait aux Waverley, et une fois vieille elle mit un point d'honneur à se rendre à Bascom tous les étés, rien que pour raconter aux enfants Clark combien les Waverley étaient d'horribles égoïstes de garder pour elles les fruits de cet arbre magique.

Ce ressentiment persista au sein de la famille Clark, longtemps après que ce qui l'avait provoqué eut disparu.

Le lendemain des festivités du 4 Juillet, Emma Clark Matteson essaya d'utiliser l'ancestrale tactique des Clark pour obtenir ce qu'elle voulait. Elle fit l'amour avec Hunter John ce matin-là et les oreillers volèrent, les draps se défirent. Sans la radio allumée, les enfants auraient certainement entendu. Il était éreinté et étourdi, aussi Emma en profita pour l'inciter à parler de Sydney : elle voulait qu'il se rende compte combien elle était sexy comparée à cette pauvre fille, bien quelconque dans son short à carreaux, qu'elle lui décrivit en détail. Mais Hunter John refusa de la suivre sur ce terrain, en déclarant qu'elle ne faisait plus partie de leur vie.

Il se leva pour aller prendre sa douche et Emma se mordit les lèvres. Il ne lui restait plus qu'une chose à faire pour calmer son angoisse : appeler sa mère en pleurant.

— Tu as suivi mon conseil, tu as tenu Hunter John à l'écart des fêtes du 4 Juillet. C'est bien, la félicita Ariel. Ton erreur a été de mentionner Sydney ce matin.

— Mais tu m'as dit de susciter des comparaisons entre nous, pleurnicha Emma, pelotonnée dans son lit contre un oreiller. Comment faire sans parler d'elle ?

— Tu n'as pas bien écouté, ma puce. J'ai organisé cette soirée pour qu'il puisse faire la comparaison entre Sydney et toi lorsqu'elle servait et que tu étais l'hôtesse. Seulement à cette occasion. Maintenant, il faut arrêter, pour l'amour du ciel !

Emma avait la tête qui tournait. Elle n'avait jamais douté des connaissances considérables de sa mère au sujet des hommes, mais cela semblait trop compliqué... elle n'arrivait pas à suivre. Hunter John allait finir par se douter de quelque chose.

— Tu ne l'as pas laissé s'approcher d'elle depuis la dernière fois, n'est-ce pas ? Cette entrevue au salon de coiffure, c'était une grosse erreur.

— Non, maman. Mais je ne peux pas savoir à chaque instant où il se trouve. Faut-il lui faire confiance ? Comment savoir ?

— Les hommes sont les créatures les moins dignes de confiance de la terre, déclara Ariel. Tout dépend de toi. Tu dois travailler pour le garder. Achète-toi quelque chose de neuf et de sexy, rien que pour lui. Surprends-le.

— Oui, maman.

— Les Clark ne perdent pas leurs maris. Elles les rendent heureux.

— Oui, maman.

— Où est Bay ? demanda Sydney en arrivant dans la cuisine. Je croyais qu'elle t'aidait.

Elle profitait de son premier lundi de congé depuis le 4 Juillet.

— Oui, mais elle a entendu passer un avion et elle a couru dans le jardin. Elle fait ça chaque fois.

Sydney se mit à rire.

— Je ne comprends pas. Elle n’a jamais eu cette passion des avions avant.

Claire se tenait devant l’îlot de la cuisine où elle confectionnait des petits fondants au chocolat pour les Haversham, qui habitaient quatre maisons plus loin. Ils donnaient une fête sur le thème des pirates pour le dixième anniversaire de leur petit-fils. A la place d’un gâteau, ils voulaient six douzaines de cakes individuels avec une surprise à l’intérieur, comme une bague, une pièce ou une fève. Claire avait préparé des bandes de pâte de fruits avec de fines pousses d’angélique du jardin et elle s’apprêtait à dessiner un petit X sur le glaçage de chaque cake, comme pour indiquer l’emplacement d’un trésor, après quoi elle planterait des piques avec une petite carte sur laquelle elle rédigerait une énigme.

Sydney regardait Claire opérer.

— Alors, c’est quand, cette fête ?

— L’anniversaire ? Demain.

— Je serais heureuse de prendre un jour de congé pour t’aider.

Claire sourit, touchée par cette offre.

— Je suis parée. Merci.

Bay entra à ce moment-là et Sydney se mit à rire.

— Oh, ma chérie, tu n’es pas obligée de porter cette broche tous les jours. Evanelle n’attend pas ça de toi.

La fillette baissa le menton pour regarder le bijou épingle à son tee-shirt.

— Mais j’en aurai peut-être besoin.

— Prête pour aller voir l’école ?

— Tu n’as pas besoin de moi, tatie ? demanda Bay.

— Tu m’as déjà beaucoup aidée, répondit Claire. Merci. Je peux terminer seule.

Elle serait triste lorsque Bay commencerait l’école à l’automne. Mais elles passeraient toujours du temps toutes les trois l’après-midi, après le retour de Bay et de Sydney. Elle était heureuse de les avoir. Il lui fallait se concentrer là-dessus, au lieu de se demander combien de temps cela durerait.

Elle ne voulait pas s’avouer qu’elle était encore persuadée que cela allait bientôt prendre fin. Elle y pensait tous les jours.

— Nous ne serons pas longues, lança Sydney.

— OK, répondit Claire qui eut soudain la chair de poule. Zut. Tyler arrive. Peux-tu lui dire que je ne veux pas le voir ?

Sydney se mit à rire quand on frappa à la porte.

— Comment le savais-tu ?

— Je le savais, c’est tout.

— Tu sais, Claire, si un jour tu as envie de parler...

Tant de secrets encore. Je te dirai le mien si tu me dis le tien.

— Idem.

Tyler et Bay attendaient ensemble sur la balancelle du porche. Tyler se servait de ses longues jambes pour les pousser très haut et Bay riait parce que c’était typique de Tyler. Il était facilement distrait et toujours partant pour s’amuser. Mais la maman de Bay lui avait dit que s’il pensait très fort à quelqu’un ou quelque chose, il ne fallait pas le déranger ; c’était comme ne pas poser une question à quelqu’un qui avait la bouche pleine.

Tandis qu’ils se balançaient, Bay se rappela son rêve, celui du jardin. Sa vie ici ne pourrait être parfaite qu’une fois qu’elle l’aurait reproduit dans la réalité. Mais elle ne savait pas comment faire chatoyer des reflets sur son visage, pas plus qu’elle ne parvenait à imiter le bruit exact de feuilles de papier claquant au vent – elle avait pourtant essayé avec des cahiers

qu'elle avait emportés dans le jardin.

— Tyler ?

— Oui ?

— Quel genre d'objet pourrait créer des reflets scintillants sur ton visage ? Par exemple si tu étais allongé au soleil ? Parfois je vois passer des avions qui brillent et parfois le soleil les fait étinceler, mais quand j'essaie de m'allonger dans le jardin, les avions passent sans faire de reflets sur moi.

— Tu veux dire des éclats lumineux ?

— Oui.

Il réfléchit un instant.

— Eh bien, quand le soleil se reflète dans un miroir, il y a des éclairs de lumière. Les carillons éoliens en métal ou en cristal peuvent réfléchir le soleil quand le vent les fait bouger. L'eau aussi scintille à la lumière.

Bay hochait la tête, impatiente d'essayer.

— Bonne idée, merci !

— De rien, dit-il en souriant.

Sydney sortit à ce moment-là, et Tyler interrompit le va-et-vient de la balancelle si brusquement que Bay dut s'accrocher à la chaîne pour ne pas tomber. C'était l'effet que produisaient sa mère et sa tante Claire sur les gens.

— Salut Tyler ! dit Sydney, debout devant la porte-moustiquaire.

Elle lança un regard hésitant à l'intérieur.

— Euh, Claire a dit qu'elle ne voulait pas te voir.

Tyler se leva, ce qui remit la balancelle en mouvement à la grande satisfaction de Bay.

— Je le savais. Je lui ai fait peur.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda Sydney sur le ton qu'elle avait employé le jour où Bay avait essayé de se couper les cheveux elle-même.

Tyler baissa les yeux.

— Je l'ai embrassée.

Sydney se mit à rire, mais se couvrit la bouche de sa main dès que Tyler releva la tête.

— Excuse-moi. Mais c'est bien tout ? (Sydney s'approcha et lui caressa le bras.) Attends que je lui aie parlé, d'accord ? Si tu frappes, elle ne répondra pas. Laisse-la se prendre un moment pour la reine Elizabeth. Elle se sentira mieux après.

Sydney fit signe à Bay de les rejoindre et ils descendirent les marches tous les trois.

— Un baiser, hein ?

— Oui, mais pas n'importe lequel !

Sydney passa un bras autour des épaules de Bay.

— Je ne savais pas qu'elle en était capable.

— Moi si, dit Tyler en leur faisant un signe d'adieu une fois arrivé devant sa maison.

— Tatie Claire a des soucis ? demanda Bay lorsqu'elles tournèrent au coin de la rue. Ce matin, elle a oublié où on rangeait les couverts de tous les jours. C'est moi qui ai dû lui montrer.

Elle était un peu inquiète que sa tante ne sache plus la place des choses. Si son rêve devenait réalité, alors tout irait bien.

— Elle n'a pas de soucis, ma puce. C'est juste qu'elle n'aime pas les choses qu'elle ne peut pas contrôler. Certaines personnes ne savent pas comment tomber amoureuses, comme d'autres ne savent pas nager. Elles sont en proie à la panique la première fois qu'elles se jettent à l'eau. Et ensuite, elles se débrouillent.

— Et toi ?

Bay arracha une herbe dans une fissure du trottoir et essaya de siffler dedans comme le lui avait montré son nouvel ami Dakota à la fête du 4 Juillet.

— Si je sais comment tomber amoureuse ? Oui, je crois que je sais.

— Moi je suis déjà tombée amoureuse.

— Ah bon ?

— Oui, de notre maison.

— Tu ressembles chaque jour de plus en plus à Claire, déclara Sydney lorsqu'elles arrivèrent enfin devant un bâtiment en brique rouge de forme allongée. Voilà, nous y sommes. Ta tante Claire et moi sommes allées à l'école ici. Ma grand-mère n'aimait guère quitter la maison mais elle m'accompagnait tous les jours. Je m'en souviens bien. C'est un endroit agréable.

Bay regarda le bâtiment. Elle savait où se trouverait sa salle de classe, troisième porte à gauche après le hall d'entrée. Elle en connaissait même l'odeur, un mélange de papier Canson et de shampoing à moquette.

— C'est l'école qu'il me faut, approuva-t-elle en hochant la tête.

— Oui, dit Sydney. Tu as raison. Alors, tu es impatiente ?

— Ce sera bien. Dakota sera dans ma classe.

— Qui est-ce ?

— Un garçon que j'ai rencontré le 4 Juillet.

— Oh, je suis contente que tu te fasses des amis. Je regrette aujourd'hui que Claire n'en ait pas eu.

Sydney parlait beaucoup de Claire ces derniers temps et parfois, lorsqu'elles étaient ensemble, Bay les voyait redevenir petites. Comme si elles revivaient leur enfance.

— Toi aussi, maman, tu devrais te faire des amis.

— Ne t'inquiète pas pour moi, ma chérie. Sydney passa le bras autour des épaules de sa fille et la serra contre elle tandis que l'odeur de l'eau de toilette de David passait en flottant à côté d'elles. Cela fit peur à Bay, non pour elle mais pour sa mère. C'était toujours après maman que son père en avait de toute façon, pas après elle.

— Nous ne sommes pas loin du centre-ville. Allons chez Fred acheter des Pop-Tarts ! suggéra Sydney d'une voix enjouée, cette voix qu'utilisent les adultes pour cacher aux enfants que quelque chose leur donne du souci. Et tu sais ce qui me plairait vraiment ? Des Cheetos. Je n'en ai pas mangé depuis très longtemps. Mais ne le dis pas à Claire. Sinon elle essaiera d'en faire elle-même !

Bay ne discuta pas. Après tout, elle aimait bien les Pop-Tarts.

Chez Fred, alors que Sydney avait pris un panier et qu'elles venaient de passer devant les fruits et légumes, elles entendirent un grand fracas. Soudain, des centaines d'oranges roulèrent partout, dans le rayon du pain, sous les chariots des clients, et Bay crut les entendre rire, comme si cette libération les mettait en joie. Le responsable du rayon et deux jeunes garçons qui emballaient les provisions à la caisse s'élançèrent tels les ramasseurs de balles d'un match de tennis, comme s'ils avaient été tapis dans l'ombre, dans l'attente de ce genre d'incident.

Le coupable se tenait tout près du présentoir d'oranges vide, et, au lieu de se morfondre après ce qu'il venait de faire, il dévorait Sydney des yeux.

C'était Henry Hopkins, l'homme qui avait donné une glace à Bay et s'était assis avec elles le 4 Juillet. Bay l'aimait bien. Il était calme, comme Claire. Solide. Sans quitter Sydney du regard, il avança vers elle.

— Salut, Sydney, salut, Bay.

— Tu sais, nous sommes impressionnables, dit Sydney en tendant le doigt vers les oranges. Tu n'avais pas besoin de faire ça pour attirer notre attention.

— Je vais te dire un secret sur les hommes. Nos maladresses ne sont jamais intentionnelles mais, en général, elles ne sont pas dues au hasard.

Il secoua la tête avant de reprendre :

— On croirait entendre mon grand-père. Il parle toujours par proverbes.

Sydney se mit à rire.

— Bay et moi nous sommes venues chercher des Pop-Tarts.

— C'est la journée de la gourmandise. Il y a deux semaines, Evanelle a apporté à mon grand-père un bocal de cerises au marasquin et, en les voyants hier, il a pensé que si nous faisons plus de glace, nous pourrions préparer des banana split. La seule chose qui nous manque, c'est le chocolat. Donc j'ai terminé le travail un peu plus tôt aujourd'hui pour venir en acheter.

— Ah, ce qu'on ne ferait pas pour des sucreries ! dit Sydney.

— Si vous veniez avec moi ? Vous êtes occupées ? Il y aura plein de banana split. Et je pourrai montrer la laiterie à Bay. Et les vaches.

L'esprit de Bay s'éclaircit, comme le soleil sortant des nuages.

— Allons voir les vaches ! s'écria-t-elle avec enthousiasme en essayant de convaincre sa mère. Les vaches, c'est génial !

Sydney la regarda, intriguée.

— D'abord les avions et maintenant les vaches. Depuis quand es-tu devenue une amie des vaches ?

— Tu n'aimes pas les vaches ? demanda Bay.

— Elles me laissent indifférente, dit Sydney avant de se tourner vers Henry. Nous sommes venues à pied. Nous n'avons pas de moyen de transport pour aller chez toi.

— Je peux vous emmener, proposa Henry.

Bay tira sur la chemise de sa mère. Ne se rendait-elle pas compte combien elle était calme auprès de lui, comment leurs cœurs battaient à l'unisson ?

— S'il te plaît, maman ! Sydney regarda Bay, puis Henry.

— On dirait que je suis en minorité.

— Génial ! fit Henry. On se retrouve à la caisse.

— Alors, belle des champs, qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Sydney.

— Tu ne vois pas ? fit Bay tout excitée.

— Quoi ?

— Tu lui plais. Comme Claire plaît à Tyler !

— Ce n'est pas tout à fait pareil, ma chérie. C'est un ami.

Bay fronça les sourcils. Ce serait plus dur qu'elle le croyait. Habituellement, tout allait mieux dès l'instant où Bay trouvait leur place aux choses. Il fallait vraiment qu'elle réussisse à reproduire son rêve dans la réalité. Rien n'irait parfaitement bien avant ça. Cela empêchait même sa mère de voir ce qui était bon pour elle.

Henry les conduisit à son beau camion argenté. La cabine était immense et Bay put s'asseoir sur la banquette arrière, ravie.

La journée se révéla merveilleuse. Henry et son grand-père s'entendaient comme deux frères et Bay appréciait leur assurance empreinte de sérénité. Sydney aussi, Bay le sentait bien. Le vieux M. Hopkins avait tout de suite demandé son âge à Sydney et lorsqu'il avait découvert qu'elle avait exactement cinq mois et quinze jours de plus qu'Henry, il avait ri et

donné des claques dans le dos de son petit-fils.

Bay en était certaine maintenant : la place de sa mère était ici.

Mais Sydney l'ignorait. Elle avait toujours eu du mal à déterminer à quel univers elle appartenait.

Heureusement pour elle, c'était la spécialité de sa fille.

Ce soir-là, lorsque Sydney monta les marches du perron en portant Bay dans ses bras, elle se sentait bien.

L'après-midi, tandis que Bay et Lester faisaient fonctionner la machine à glaces dans le jardin, elle s'était promenée dans les prés avec Henry en parlant du passé, de l'école et de leurs anciens professeurs.

Henry les avait raccompagnées chez elle à la nuit tombée et Bay s'était endormie à l'arrière. Une fois garés devant la maison, ils avaient discuté de l'avenir, de ce qu'ils voulaient faire de leur vie, de ce qu'ils imaginaient qu'elle serait plus tard. Sydney ne mentionna ni ses vols ni David. C'était comme si tout cela n'existait plus. Elle aimait cette sensation. Le déni était un luxe, surtout avec le souvenir du père de Bay qui flottait autour d'elle et les effluves écœurants de son eau de Cologne qui l'empêchaient de l'oublier. Mais, aux côtés d'Henry, elle y parvenait.

Elle parla jusqu'à ne plus avoir de voix.

Il fut bientôt minuit.

Elle venait d'entrer dans la maison avec Bay dans les bras lorsque Claire apparut en chemise de nuit.

— Où étais-tu ?

— Nous avons rencontré Henry Hopkins à l'épicerie. Il nous a invitées à manger des banana split, dit Sydney.

Puis elle dévisagea Claire et son cœur bondit dans sa poitrine. Sa sœur avait le visage fermé et ses mains étaient jointes devant elle comme si elle avait une terrible nouvelle à lui annoncer. Oh mon Dieu ! C'était David. Il les avait retrouvées ! Elle respira à fond en essayant de déceler sa présence.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, dit Claire en se tordant les mains avant de se diriger vers la cuisine. Tu aurais simplement pu m'appeler pour me tenir au courant.

Sydney la suivit, serrant Bay contre elle. Le temps qu'elle rattrape Claire, celle-ci était déjà dans le solarium, en train de prendre son attirail de jardinage.

— C'est tout ? demanda Sydney, le souffle court. Rien d'autre ?

— J'étais inquiète. Je croyais...

— Quoi ? Que croyais-tu ? demanda Sydney effrayée de voir sa sœur dans cet état.

Il devait s'être passé quelque chose de terrible.

— Je croyais que vous étiez parties, dit Claire doucement.

Sydney eut du mal à comprendre.

— C'est pour ça que tu es bouleversée ? Tu as cru que nous étions parties ? Pour de bon ?

— Si tu as besoin de moi, je serai dans le jardin.

— Je... Je suis désolée de t'avoir causé de l'inquiétude. J'aurais dû téléphoner. J'ai eu tort.

Sydney était presque hors d'haleine à cause de tout l'oxygène consommé par la colère de Claire dans la pièce confinée.

— Claire, je t'ai dit que nous ne partirions nulle part. Je suis désolée.

— Ça va, concéda Claire en ouvrant la porte du solarium et laissant une empreinte fumante sur le chambranle.

Sydney regarda Claire traverser l'allée et ouvrir le portillon du jardin. Lorsqu'elle eut disparu, Sydney regagna la cuisine. De minuscules gâteaux couvraient toute la surface du plan de travail. Tous portaient des croix et de petites cartes avec des énigmes, sur des piques. Sydney s'approcha pour les lire.

Tu ne sais ce qu'il y a, mais ne t'inquiète pas. Creuse profondément, et un charme tu trouveras.

Qui sait de quoi l'avenir sera fait ? Peut-être un cœur brisé, peut-être une bague de diamant.

Pas d'argent pour t'engager ? Creuse ici et tu trouveras une pièce.

Pour ceux qui ne contenaient rien, elle avait rédigé une énigme très explicite :

Pas de chance, pas de présent, ni jeu, ni jouet. Qui creusera ici, le vide trouvera.

Sydney resta un moment pensive, puis elle se dirigea vers la réserve et s'assit au bureau de Claire, Bay recroquevillée sur ses genoux.

Elle tendit la main vers le téléphone.

Comme toute personne amoureuse, Tyler Hughes se demandait ce qui ne tournait pas rond chez lui.

Il avait senti chez Claire une immense énergie et une grande frustration qui étaient sorties d'elle pour passer à travers lui lorsqu'ils s'étaient embrassés. Chaque fois qu'il y pensait, il devait s'asseoir et poser sa tête entre ses jambes. Ensuite, lorsqu'il avait enfin repris son souffle, il lui fallait boire deux verres d'eau pour apaiser sa fièvre.

Mais ce sentiment qui lui donnait des étourdissements et changeait la couleur de toute pièce où il pénétrait en un rouge vif fantastique avait effrayé Claire au point de la faire pleurer. Comment pouvait-il retirer tant de plaisir d'un événement qui lui causait à elle tant de peine ?

Comme à son habitude, il agissait à sa guise, sous prétexte de romantisme, sans tenir compte de la réalité. Claire était réelle. Et elle avait peur. Que savait-il d'elle en fait ? Qui connaissait vraiment Claire Waverley ?

Cet après-midi-là, assis dans son bureau de Kingsly Hall où il recevait les étudiants avant son cours du soir, il avait hélé Anna Chapel, la directrice du département, qui passait par là.

— Dis-moi, est-ce que tu connais bien Claire Waverley ?

— Claire ? avait fait Anna en haussant les épaules et en s'appuyant sur le montant de la porte. Voyons. Je la connais depuis environ cinq ans. Elle s'occupe de tous nos dîners.

— Je veux dire personnellement. Anna eut un sourire entendu.

— Ah ! Eh bien, « personnellement », je ne la connais pas bien. Tu es là depuis un an et je suis sûre que tu as remarqué certaines... excentricités dans cette ville.

Tyler se pencha en avant, curieux de découvrir où elle voulait en venir.

— J'ai remarqué.

— Les légendes locales ont leur importance ici, comme dans beaucoup de petites villes. Ursula Harris, du département de littérature anglaise, donne même un cours sur ce sujet.

Anna prit un siège face à lui.

— Par exemple, l'année dernière, j'étais au cinéma, quand deux vieilles dames sont entrées et se sont assises derrière moi. Elles parlaient de quelqu'un qui s'appelait Phineas Young, censé être l'homme le plus fort de la ville et qui devait abattre un mur de pierre au fond de leur propriété. Comme je cherchais moi-même quelqu'un pour arracher des souches dans mon jardin, je me suis retournée et je leur ai demandé son numéro. Elles m'ont dit qu'il avait une liste d'attente tellement longue qu'il ne vivrait peut-être pas assez longtemps pour arriver jusqu'à mon nom. C'est là que j'apprends que ce costaud a quatre-vingt-un ans. Mais, d'après la légende locale, à chaque génération de Young, il y en a toujours un qu'on prénomme Phineas, qui possède une force hors du commun et à qui on peut confier ses travaux pénibles.

— Quel rapport avec Claire ?

— Les gens du coin croient que ce qui pousse dans le jardin des Waverley a des vertus magiques. Et les Waverley possèdent un pommier dont la réputation est quasi mythique ici. Mais ce ne sont qu'un jardin et un pommier. Les ancêtres de Claire étaient mystérieux donc elle est mystérieuse. Mais elle n'est pas différente de toi ou moi. D'ailleurs, elle est peut-être même plus futée que le pékin moyen parce qu'elle a su transformer une légende locale en une entreprise lucrative.

Il y avait sans doute du vrai dans les propos d'Anna. Mais Tyler ne pouvait s'empêcher de se rappeler que, quand il était petit, il neigeait tous les 17 janvier au-dessus de sa communauté du Connecticut. On n'a jamais pu trouver d'explication rationnelle à ce phénomène, en revanche il existe une légende selon laquelle une jeune et belle Indienne, la fille de l'hiver, était morte ce jour-là et depuis, chaque année, le ciel versait de froides larmes de neige pour commémorer son souvenir. Petit garçon, il avait fait cette expérience : s'il enfermait exactement vingt vers luisants dans un bocal, puis les relâchait juste avant d'aller au lit, il pouvait dormir toute une nuit sans faire un seul cauchemar. Certaines choses ne s'expliquaient pas. D'autres si. Parfois on aimait l'explication. Parfois non et ce sont celles-là qui deviennent des mythes.

— J'ai comme l'impression que ce n'est pas ce que tu voulais savoir, dit Anna.

— Pas exactement, fit Tyler en souriant.

— Bon, je sais qu'elle n'est pas mariée. Et qu'elle a une demi-sœur.

— Demi-sœur ? releva Tyler.

— Elles n'ont pas le même père, d'après ce que j'ai entendu dire. Leur mère a fait les quatre cents coups. Elle a quitté la ville, elle a eu des enfants, elle les a amenées ici, puis elle est repartie. Je suppose que tu t'intéresses à Claire ?

— Oui, répondit Tyler.

— Eh bien ! bonne chance, lança Anna en se relevant. Mais fais attention. Je ne veux pas avoir à changer de traiteur parce que tu lui auras brisé le cœur.

Plus tard ce soir-là, après son cours, il s'était assis en short et chemisette sur son canapé pour essayer de se concentrer sur les dessins à la plume de ses étudiants, mais il était obsédé par Claire. Anna ne la connaissait pas. Personne ne la connaissait vraiment. En fait, Sydney était sans doute la seule personne capable de lui donner une information personnelle sur cette femme qui n'avait plus quitté ses pensées depuis qu'il avait posé les yeux sur elle.

Sydney avait dit qu'elle lui parlerait, donc il devait attendre d'avoir de ses nouvelles.

Ou bien il appellerait Sydney dans la matinée pour parler de Claire.

Sinon il passerait au salon de coiffure.

Le téléphone sonna et il se précipita sur l'appareil posé sur la table basse.

— Oui ?

— Tyler, c'est Sydney.

— Oh ! fit-il en se rasseyant, j'espérais justement ton appel.

— C'est Claire, chuchota Sydney. Elle est dans le jardin. Le portillon est ouvert. Tu devrais y aller.

— Elle ne veut pas de moi. N'est-ce pas ? ajouta-t-il après une hésitation.

— Hum, par contre elle a peut-être besoin de toi. Je ne l'ai jamais vue dans cet état.

— C'est-à-dire ?

— C'est une vraie ligne à haute tension. Elle brûle littéralement tout ce qu'elle touche.

— J'arrive.

Il traversa le jardin et contourna la maison des Waverley. Comme Sydney le lui avait dit, le portillon n'était pas verrouillé et il n'eut qu'à le pousser.

Il fut immédiatement accueilli par un parfum de menthe tiède et de romarin : il avait la sensation d'entrer dans une cuisine où des herbes aromatiques mijotaient sur le feu.

Les lampes au bord du sentier, tel l'éclairage d'une piste d'atterrissage miniature, diffusaient une lueur jaune. Au fond du jardin se dressait la silhouette floue du pommier, qui frissonnait imperceptiblement : on aurait dit la fourrure d'un chat qui se plisse pendant son sommeil. En découvrant Claire sur la pelouse, il s'arrêta net. Ses cheveux courts étaient

toujours retenus par le bandeau blanc. Elle était à genoux, vêtue d'une longue chemise de nuit blanche à bretelles, garnie de dentelle en bas. Il devinait le mouvement de ses seins tandis qu'elle grattait le sol avec un petit râteau. Tout à coup, il dut se plier en deux et poser les mains sur ses genoux, en inspirant profondément.

Sydney avait raison. Il était irrécupérable.

Quand il se sentit capable de marcher sans défaillir, il s'approcha lentement d'elle, pour ne pas la faire sursauter. Il était presque à côté d'elle lorsqu'elle cessa enfin de ratisser la terre autour de ses plantations. Certaines avaient des feuilles aussi brunes que si elles avaient été brûlées. D'autres encore étaient flétries, donnant l'impression d'avoir été exposées à une source de chaleur. Elle leva vers lui des yeux rougis.

Bon Dieu, était-elle en train de pleurer ?

Les larmes le décontenaient complètement. Ses étudiantes le savaient. Une larme d'une fille de première année qui avait trop de devoirs suffisait à lui faire obtenir un délai supplémentaire pour rendre son travail ; il s'offrait même à intervenir en sa faveur auprès des autres professeurs.

Claire grimaça et détourna la tête en le voyant.

— Va-t'en, Tyler !

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, fit-elle, laconiquement, recommençant à travailler la terre.

— Ne pleure pas.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ? Ça ne te concerne pas.

— Si, ça me concerne.

— Je me suis cogné le pouce. Ça fait mal. Ouille !

— Sydney ne m'aurait pas téléphoné pour une blessure au pouce.

Cette remarque la fit réagir. Elle tourna vivement la tête.

— *Elle t'a appelé ?*

— Elle m'a dit que tu étais bouleversée.

Au début, les mots eurent du mal à sortir. Puis le débit se fit plus rapide.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle t'ait appelé ! Est-ce que ça va soulager sa conscience que tu sois là quand elle partira ? Toi aussi, tu t'en iras. Elle n'a pas compris ? Bien sûr, elle n'en sait rien, c'est elle qui part. On ne l'a jamais laissée tomber, elle.

— Elle s'en va ? demanda Tyler, désorienté. Je m'en vais ?

Les lèvres de Claire tremblaient.

— Tout le monde me quitte. Ma mère, ma grand-mère, Sydney. Même Evanelle a quelqu'un maintenant.

— Premièrement, je ne vais nulle part. Deuxièmement, où va Sydney ?

— Je ne sais pas, répondit Claire en se détournant. J'ai juste peur qu'elle s'en aille.

Elle aime la stabilité, lui avait dit Sydney. Cette femme avait été trop souvent abandonnée pour s'attacher de nouveau à quelqu'un. Cette révélation le mit à genoux. Ses jambes se dérobaient littéralement sous lui. Il comprenait tant de choses à présent. Il avait vécu assez longtemps près des Waverley pour savoir que les légendes locales n'étaient pas sans fondement, mais Anna avait raison sur un point : Claire était comme tout le monde. Elle souffrait comme les autres.

— Oh ! Claire.

A présent, ils étaient à genoux côte à côte.

— Ne me regarde pas comme ça.

— Je n'y peux rien, dit-il en tendant la main pour effleurer ses cheveux.

Il s'attendait à ce qu'elle se dérobe, mais à sa grande surprise, elle inclina légèrement la tête contre sa main et ferma les yeux, l'air vulnérable.

Il s'approcha et prit la tête de la jeune femme entre ses mains. Leurs genoux se touchèrent et elle posa la tête sur son épaule. Elle avait les cheveux d'une douceur de soie. Il y passa les doigts, puis effleura ses épaules. Sa peau était satinée. Il lui massa le dos pour la reconforter, sans savoir de quoi elle avait besoin exactement.

Au bout d'un moment, Claire s'écarta et le regarda. Elle avait les yeux encore mouillés de larmes et il lui sécha les joues avec ses pouces.

Elle leva les mains vers son visage pour le caresser aussi. Elle traça le contour de ses lèvres et il la regarda, comme s'il était sorti de son corps, se pencher pour l'embrasser. Ce n'est pas le moment de s'évanouir, songea-t-il. Lorsqu'elle interrompit le baiser, il rejoignit son corps et pensa : Non ! Il la suivit alors qu'elle se dérobait, ses lèvres trouvèrent les siennes.

Des minutes s'écoulèrent ainsi, au rythme de leurs cœurs qui battaient plus fort, de leurs mains qui s'exploraient. Il tenta de ne pas perdre de vue qu'il était là en raison de sa souffrance à elle et non pour son plaisir à lui. Mais elle ne se plaint pas franchement, pensa-t-il avec une grimace tandis quelle lui mordait la lèvre inférieure.

— Dis-moi d'arrêter, lança-t-il.

— Ne t'arrête pas, chuchota-t-elle en l'embrassant dans le cou. Au contraire.

Elle se battit contre les boutons de la chemise de Tyler, les doigts tremblants, maladroits. Pour finir, elle put poser les mains sur son torse et les faire glisser dans son dos. Elle l'enlaça, posa sa joue contre son cœur. Il sentit sa peau se tendre et l'air siffler entre ses dents à ce contact. Il avait presque mal, mais en même temps c'était bon de sentir cette énergie, cette frustration torride se déverser sur lui. Il y en avait trop, il n'aurait jamais pu tout absorber.

Je vais sûrement en mourir, songea-t-il dans une brume d'ivresse. Mais c'est une sacrée façon de mourir.

Il se débarrassa de sa chemise mais elle ne le lâcha pas. Il finit par redresser Claire pour pouvoir l'embrasser de nouveau. Elle le poussa, et il tomba sur le dos mais ils n'interrompirent pas leur baiser. Il était allongé sur ce qui devait être du thym, et les brins écrasés parfumaient l'air autour d'eux. La scène lui était vaguement familière, sans qu'il sache en quoi.

Claire se redressa pour reprendre son souffle. Elle était à califourchon sur lui, les mains posées sur sa poitrine, lui envoyant un courant érotique. Elle avait toujours les joues baignées de larmes.

— Je t'en supplie, arrête de pleurer. Je ferai n'importe quoi pour toi.

— N'importe quoi ?

— Oui.

— Est-ce que tu pourras avoir oublié ça demain ? Il hésita.

— C'est toi qui me le demandes ?

— Oui.

— Alors d'accord.

Elle fit passer sa chemise de nuit par-dessus sa tête et il eut de nouveau du mal à respirer. Il tendit la main pour toucher ses seins mais elle cria à ce contact.

Il la retira immédiatement. Il se sentait comme un adolescent.

— Je ne sais pas quoi faire, murmura-t-il.

Elle se rallongea, aplatissant ses seins contre lui.

— Serre-moi fort.

Il l'enlaça et échangea sa position avec celle de Claire en la faisant rouler sur de la sauge.

De nouveau, cette sensation familière. Il l'embrassa ardemment, elle agrippa ses cheveux et le serra dans l'étau de ses jambes. Il ne pouvait pas lui faire l'amour, pas maintenant. Elle n'était pas dans son état normal. C'est pour ça qu'elle lui avait demandé de tout oublier dès le lendemain.

— Non, continue, dit-elle lorsqu'il interrompit le baiser.

— Je continue, la rassura-t-il en lui embrassant la nuque tandis que ses pouces faisaient glisser la petite culotte blanche toute simple.

Les abdominaux de Claire se contractèrent nerveusement. Il lui embrassa les seins, prit un téton dans sa bouche. Il avait le souvenir d'avoir déjà vécu ce moment, ce qu'il ne s'expliquait pas. Il n'avait jamais été avec Claire auparavant.

Tout à coup, il se rappela.

C'était son rêve.

Il avait rêvé cette scène.

Il savait exactement ce qui allait se passer, l'odeur qui flotterait autour d'eux, le goût qu'aurait Claire.

Tout lui criait que Claire lui était promise. C'était le destin qui l'avait amené à Bascom, à la recherche de rêves qui ne se réalisaient jamais.

Mais celui-ci était devenu réalité.

Le lendemain matin, Claire sentit un souffle d'air et perçut un écho sourd, qui venait du sol en dessous d'elle.

Elle ouvrit les yeux et vit une petite pomme à une dizaine de centimètres de son visage. Un autre bruit suivit et une autre pomme apparut.

Elle s'était encore endormie dans le jardin. Cela lui était arrivé tant de fois qu'elle ne prit pas le temps de convoquer ses souvenirs. Elle se redressa, frotta la poussière de ses cheveux et se mit à chercher ses outils de jardinage.

Mais quelque chose clochait. D'abord, le sol sur lequel elle s'appuyait était mou et tiède. Et l'air semblait un peu plus frais que d'habitude sur sa peau. Elle se sentait un peu...

Elle baissa la tête et resta bouche bée.

Elle était nue !

Et le sol tiède à côté d'elle, c'était Tyler ! Il avait les yeux ouverts et souriait.

— Bonjour !

Tout lui revint en mémoire, jusqu'au moindre détail humiliant, cathartique, érotique de ce qu'il lui avait fait. Elle prit conscience qu'elle le regardait comme une idiote alors qu'elle était toute nue. Elle mit un bras sur ses seins et chercha des yeux sa chemise de nuit. Tyler était allongé dessus et elle tira sur le vêtement pour qu'il se redresse.

Elle enfila le vêtement par la tête, profitant du bref moment où il lui dissimulait le visage. Oh ! Seigneur. Où se trouvait sa petite culotte ? Elle l'aperçut à ses pieds et l'attrapa furtivement.

— Ne dis rien, lança-t-elle en se levant. Tu m'as promis de tout oublier. Ne dis pas un mot à propos de ça.

Il se frotta les yeux, encore ensommeillé, toujours souriant.

— OK.

Elle le regarda de nouveau. Il avait de la terre et du thym dans les cheveux. Il portait toujours son short mais son torse était nu. Il avait des marques rouges sur la peau, des brûlures venant d'elle, mais cela ne semblait pas le déranger. Pas plus que la veille. Comment avait-il pu faire cela toute la nuit, sans satisfaction pour lui, ne s'occupant que de son plaisir à elle ?

Elle tourna les talons et emprunta le sentier, mais elle s'arrêta lorsqu'il lui dit :

— De rien.

Elle se sentit étrangement mieux. Il se comportait comme un rustre en s'attendant à ce qu'elle le remercie. Elle pivota.

— Comment ?

Il tendit le doigt vers le sol près de lui.

— Tu l'as écrit, ici.

Curieuse, elle revint sur ses pas. On voyait le mot MERCI dans la terre, comme s'il avait été gravé par en dessous.

Elle soupira d'exaspération et ramassa une pomme, pour la lancer de toutes ses forces vers le pommier.

— Ce n'est pas moi qui ai écrit ça, dit-elle en s'enfuyant.

De grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber ; le temps qu'elle atteigne la maison, le ciel s'était déchiré et il pleuvait à verse.

Fred rentrait en voiture sous la pluie ce soir-là en pensant à James. Il ne se laissait jamais aller à cela en présence des autres, de peur qu'on ne le perce à jour.

Fred avait toujours su qu'il était gay, mais lorsqu'il avait rencontré James en première année à l'université de Chapel Hill, il avait cru comprendre enfin pourquoi. Son destin était de vivre avec James. La mère de Fred était décédée dans son lit quand il avait quinze ans, son père était mort à la table de la cuisine pendant l'année universitaire. Fred avait dû abandonner ses études pour tenir la boutique à Bascom. Il s'était dit que c'était la dernière mauvaise blague de son père : réussir à l'éloigner de l'amour et du bonheur qui en était l'extension naturelle, en dépit de ce que pouvaient penser les autres.

Mais trois semaines après leurs adieux larmoyants, James avait débarqué à Bascom.

Désœuvré, James avait suivi des cours à Orion Collège tandis que Fred dirigeait le magasin. Ayant obtenu son diplôme en finance, James avait trouvé un travail à Hickory. Au fil des ans, il avait encouragé Fred à se débarrasser de tout ce qui lui rappelait son père et son refus cruel de l'accepter tel qu'il était. C'était James qui proposait de sortir au restaurant ou au cinéma, qui mettait au défi les habitants de Bascom de trouver à y redire.

Et ce péché de jeunesse, deux jeunes gens quittant la fac pour s'installer ensemble alors qu'ils n'avaient plus de comptes à rendre à personne, avait duré trente ans. Pour Fred, ces trente années étaient passées aussi rapidement qu'un livre que l'on feuillette, sauf que la fin était différente de ce qu'il avait imaginé. Il regrettait de ne pas avoir prêté davantage attention à l'histoire. Et à celui qui la racontait.

Il rentra chez Evanelle en courant, ayant oublié son parapluie, et s'arrêta sur le seuil pour se débarrasser de sa veste et de ses chaussures trempées.

Ne voyant Evanelle nulle part, il l'appela.

— Je suis là ! lança-t-elle du grenier.

Elle essayait de balayer la sciure que les ouvriers avaient laissée ce jour-là mais c'était comme essayer de chasser de minuscules oiseaux qui s'envolaient en une nuée paniquée lorsqu'on s'en approchait. Elle portait un masque chirurgical blanc pour se protéger de ces oiseaux de poussière qui emplissaient la pièce d'un brouillard beige.

— Je t'en prie, ne fais pas ça. Je ne veux pas que tu t'épuises, dit Fred en lui prenant son balai des mains.

Sa rupture d'avec James lui avait fait douter de sa capacité à garder même ses amis. Il voulait qu'Evanelle soit heureuse de sa présence et il faisait tout pour cela. Il ne pourrait pas supporter de la perdre elle aussi.

— Les ouvriers nettoieront quand ils auront terminé.

Evanelle portait toujours le masque, mais il vit la peau autour de ses yeux se plisser en un sourire.

— Ça commence à prendre tournure ici, hein ?

— C'est superbe, dit-il. Ça va être génial.

Dès qu'il aurait apporté ses meubles. Mais il fallait pour cela rentrer chez lui, ce qu'il avait réussi à éviter jusqu'à présent.

— Qu'y a-t-il ? demanda Evanelle en faisant glisser le masque sur le dessus de sa tête comme une calotte.

— J'ai demandé à deux assistants caissiers de déposer des cartons chez moi aujourd'hui. Je me suis enfin décidé à m'occuper de mon déménagement. J'envisage de mettre la maison en location. Qu'en penses-tu ? demanda-t-il, impatient de connaître son opinion.

Elle opina.

— Je pense que c'est une bonne idée. Tu sais que tu peux rester chez moi aussi longtemps que tu le souhaites. J'adore t'avoir ici.

Il se mit à rire tout en refoulant ses larmes.

— Tu veux dire que tu adores avoir un idiot au cœur brisé ?

— Cela arrive à tout le monde, même aux meilleurs, dit Evanelle. Même aux plus forts.

— Je ne sais pas si je suis très fort.

— Crois-moi. Même Phineas Young serait impressionné. Tu veux que je t'accompagne chez toi ?

Il hocha la tête. Il en avait envie plus qu'il n'aurait su le dire.

C'était la première fois que Fred entrait chez lui depuis que James avait emporté ses affaires. Il regarda le salon. Il se sentait bizarre et il n'avait guère envie de s'attarder. Sans James, ce n'était plus la maison, mais seulement un tas de mauvais souvenirs de son père.

Evanelle le suivit et ses chaussures grincèrent sur le plancher en chêne.

— Waouh ! s'exclama-t-elle. On peut dire que cet endroit a meilleure allure que la dernière fois que je suis venue. C'était juste après la mort de ta mère. Que Dieu prenne soin de son âme, on peut dire qu'elle ne lésinait pas sur les images pieuses.

Elle caressa le dossier d'un fauteuil de lecture en cuir.

— Tu as de beaux meubles.

— Je suis désolé de ne t'avoir jamais invitée, Evanelle. Je laissais James s'occuper de ce genre de chose.

— Ne t'inquiète pas. Personne ne m'invite jamais, c'est comme ça.

— Mais pourquoi ? se demanda Fred avec curiosité. Tu es quelqu'un de bien.

— Je ne peux plus rien y faire maintenant. Tout a commencé en 1953. J'ai essayé de résister, mais tu dois comprendre que quand il faut que je donne quelque chose à quelqu'un, je n'ai pas le choix. Je deviens dingue si je ne le fais pas.

— Qu'est-il arrivé ?

— J'ai dû offrir des préservatifs à Luanna Clark. Or, en 1953, impossible de s'en procurer à Bascom. J'ai dû aller jusqu'à Raleigh pour les acheter. Mon mari m'a conduite là-bas, tout en me répétant que c'était une mauvaise idée. Mais je n'y pouvais rien. Fred se mit à rire.

— Même en 1953, donner des préservatifs à quelqu'un, ce n'était pas si terrible, si ?

— Tout dépend à qui. Le lendemain, à l'église, j'ai dit à Luanna que j'avais quelque chose pour elle. Je voulais rester discrète, mais elle était avec ses amies et elle m'a prise de haut : « Eh bien, Evanelle, donnez-le-moi », comme si elle réclamait son dû. Tu sais que les Clark et les Waverley ne se sont jamais entendus. Bref, je les lui ai tendus devant ses amies. Oh,

j'oubliais le plus important : le mari de Luanna avait perdu ses organes génitaux pendant la guerre. Je me suis fait mal voir, mais cela s'est encore aggravé un an plus tard lorsque Luanna s'est trouvée enceinte. Elle aurait dû utiliser ces préservatifs ! Après cet incident, tout le monde me dévisageait bizarrement, comme si je risquais de dévoiler les secrets des uns et des autres. Bref, pas le genre que l'on invite à dîner. Ça ne m'a pas trop dérangée jusqu'à la mort de mon mari.

Cette vieille dame était vraiment son héroïne. On est tel que l'on est, que l'on aime ça ou pas, alors pourquoi ne pas s'aimer ? Fred lui tendit le bras.

— Evanelle, je serais très honoré de te faire à dîner ce soir. Dîner sur invitation seulement.

En riant, elle lui prit le bras.

— Eh bien, heureusement que tu es là !

— Si tu as besoin de nous, nous serons, Bay, Henry et moi, au réservoir des Lunsford. Henry doit retourner s'occuper de son grand-père à cinq heures, il nous déposera ici avant. Nous serons de retour à cinq heures au plus tard, répéta Sydney comme si elle essayait de détendre Claire.

Claire referma le couvercle du panier de pique-nique, souleva les poignées et le tendit à sa sœur. Elle avait dû vraiment faire peur à Sydney la semaine précédente. Mais tant qu'elle réussirait à se convaincre que tout allait bien, peut-être serait-ce vrai. Sydney et Henry avaient passé beaucoup de temps ensemble ces derniers jours, surtout des dîners avec Bay. Le dimanche, ils étaient allés au cinéma. Claire essayait de voir cela sous un jour positif. Elle profitait de sa solitude pour faire des conserves, jardiner et s'occuper de sa paperasse. Elle avait besoin de ces activités routinières, qui apportaient une permanence dans sa vie.

— Ce n'est pas dangereux ? demanda Claire en suivant Sydney à l'extérieur.

— Bien sûr que non, pourquoi ?

— C'est assez loin et vous serez tout seuls. Sydney se mit à rire et posa le panier près de la porte.

— Nous aurons de la chance si nous trouvons une place pour pique-niquer. Le réservoir est toujours bondé en été.

— Même un lundi ?

— Même un lundi.

— Oh ! fit Claire, embarrassée. Je ne savais pas. Je n'y suis jamais allée.

— Alors viens avec nous ! proposa sa sœur, comme chaque fois qu'elle était sortie cette semaine.

— Quoi ? Non.

— Si ! insista Sydney en lui prenant la main. S'il te plaît ! Arrête de me dire toujours non. Ce sera rigolo. Tu as vécu ici presque toute ta vie et tu n'es jamais allée au réservoir. Tout le monde y va, à un moment ou à un autre. Viens. S'il te plaît !

— Je ne crois pas.

— J'ai vraiment envie que tu viennes, insista Sydney en serrant la main de Claire, pleine d'espoir.

Celle-ci ressentait une angoisse familière, peut-être héritée de sa grand-mère. Cette dernière réagissait toujours ainsi à l'idée de faire quelque chose de purement social ; on aurait dit qu'elle voulait se recroqueviller sur elle-même comme une chenille jusqu'à ce que la menace soit passée. Dans le cadre du travail, c'était différent. Claire ne bavardait pas lorsqu'elle travaillait, elle communiquait. Elle ne disait que le strict nécessaire. Malheureusement, cette façon de se comporter ne passait pas aussi bien en société. Elle passait pour être impolie ou distante, alors qu'elle faisait seulement un effort sincère et désespéré pour ne rien commettre ou dire de stupide.

— Je suis sûre qu'Henry et toi avez envie d'être seuls tous les deux.

— Mais non, fit Sydney avec sérieux. Nous sommes seulement amis. Nous l'avons toujours été. C'est ce que j'aime chez lui. Cette sortie, c'est pour Bay. Allez, tu as préparé le pique-nique, viens au moins y goûter. Cours te changer !

Claire n'arrivait pas à croire que sa sœur était sincère. Elle baissa les yeux sur son pantacourt blanc et son chemisier sans manches.

— Pour mettre quoi ?

— Un short. Ou un maillot si tu as envie de te baigner.

— Je ne sais pas nager.

Sydney sourit, comme si elle le savait déjà.

— Tu veux que je t'apprenne ?

— Non ! s'exclama Claire immédiatement. Je veux dire, non merci. Je n'aime pas trop les grandes étendues d'eau. Bay sait nager ?

Sydney alla dans le salon chercher deux plaids et un sac de plage rempli de serviettes. Elle les rapporta dans l'entrée et les posa près du panier de pique-nique.

— Oui, elle a pris des leçons à Seattle. Claire releva aussitôt.

— Seattle ?

Sydney prit une profonde inspiration et hocha la tête. Cette parcelle d'information ne lui avait pas échappé. Elle la lui avait donnée volontairement. Un premier pas.

— Seattle. C'est là que Bay est née.

Pour l'instant, elle avait mentionné New York, Boise et Seattle. Leur mère n'était jamais allée si loin au nord. Lorelei avait voyagé vers l'ouest après avoir quitté Bascom. Claire, pour sa part, était née à Shawnee dans l'Oklahoma. Peut-être était-il arrivé à Sydney et Bay des choses dont sa sœur n'avait pas envie de parler, mais en tout cas le bien-être de Bay avait toujours été une priorité pour Sydney. Elle lui avait fait donner des leçons de natation et rien que cela faisait d'elle une meilleure mère que Lorelei.

Il y eut un coup de Klaxon à l'extérieur et Sydney appela Bay.

La fillette dévala l'escalier, vêtue d'un maillot de bain sous une robe jaune.

— Enfin ! s'écria-t-elle en franchissant la porte comme une flèche.

— Bon, pas besoin de te changer, fit Sydney en posant sur la tête de Claire un chapeau en toile rose. Parfait. Allons-y.

Elle entraîna sa sœur au-dehors et Henry accueillit sa passagère supplémentaire avec courtoisie. Sydney disait qu'ils étaient seulement amis, mais Claire n'était pas sûre qu'Henry ressente la même chose. Par moments, lorsqu'il regardait sa sœur, tout son corps semblait devenir transparent, comme s'il se perdait en elle.

Il était gravement atteint.

Claire et Bay montèrent à l'arrière et Sydney s'apprêtait à se hisser sur la banquette avant lorsque Claire l'entendit s'adresser à quelqu'un.

Elle se retourna sur son siège et découvrit Tyler qui sortait de sa Jeep devant chez lui. Il portait un short à poches cargo et une chemise hawaïenne. C'est la première fois qu'elle le revoyait depuis l'épisode du jardin et sa respiration se fit haletante. Comment se comporter après cela ? Comment faisaient les gens pour vivre et fonctionner quand ils avaient exposé leur intimité ? C'était comme de révéler un secret à quelqu'un et de le regretter immédiatement après. La pensée de devoir lui adresser la parole lui brûla l'intérieur des joues comme du piment.

— Nous partons faire un pique-nique au réservoir, tu veux venir ? proposa Sydney.

— Sydney, mais qu'est-ce que tu dis ? demanda Claire.

Henry lui jeta un coup d'œil surpris dans le rétroviseur et elle fut un peu gênée de se montrer moins aimable que lui avec les invités surprises.

— Je t'apprends à nager, expliqua mystérieusement Sydney à sa sœur.

— Je donne un cours ce soir, objecta Tyler.

— Nous serons revenus à temps.

— Alors d'accord, je me joins à vous, accepta-t-il en s'approchant.

Lorsque Claire vit que Sydney allait ouvrir la portière arrière, elle passa presque par-dessus Bay pour que la petite se retrouve au milieu, minuscule rempart entre elle et Tyler. Mais elle se sentit ridicule quand elle comprit que Tyler n'était pas dupe de la manœuvre.

— Claire ! s'exclama-t-il. Je ne savais pas que tu venais aussi.

Lorsqu'elle trouva enfin le courage de soutenir son regard, elle n'y trouva aucun signe qu'il pensait à leur secret. Il était juste Tyler. Devait-elle en être soulagée ou inquiète ?

Dès qu'ils eurent démarré, Tyler se tourna vers Claire.

— Alors, c'est quoi ce réservoir ?

Claire essaya de trouver une banalité à répondre. Elle ne connaissait pas l'endroit. D'ailleurs, elle n'était jamais allée à un pique-nique, sauf en tant que traiteur. Mais de tous les passagers de la camionnette, c'était Tyler qui serait le moins surpris que Claire ne comprenne pas ce qu'elle faisait. Elle n'avait été que contradictions depuis qu'elle l'avait rencontré : va-t'en, reviens ; j'en sais assez, je ne sais rien de toi ; je peux tout encaisser, regarde comme je suis fragile.

— Je n'y suis jamais allée, avoua-t-elle enfin. Demande à Sydney, notre directrice des loisirs.

Sydney se retourna.

— C'est un lieu de baignade très fréquenté. Beaucoup d'adolescents et de familles avec de jeunes enfants y vont en été. Le soir, c'est un peu le lieu de rencontre des amoureux.

— Ah, ah, ah, et comment le sais-tu ? demanda Tyler.

Sydney sourit en haussant les sourcils.

— Tu y es allée la nuit ? demanda Claire. Grand-maman était au courant ?

— Tu plaisantes ! Elle m'a dit qu'elle y allait tout le temps quand elle était ado.

— Elle ne me l'a jamais raconté.

— Sans doute avait-elle peur que tu gobes des mouches en restant bouche bée trop longtemps.

Claire referma la bouche.

— Je ne pensais pas qu'elle faisait des choses comme ça.

— Tout le monde le fait au moins une fois dans sa vie, dit Sydney en haussant les épaules. Elle a été jeune.

Claire jeta un regard à Tyler à la dérobée. Il souriait. Il avait été jeune un jour, lui aussi. Claire s'était toujours demandé comment c'était.

Le réservoir des Lunsford se trouvait au milieu d'un bois épais de quarante-cinq hectares qui se transmettait de génération en génération au sein de la paresseuse famille Lunsford. Cela leur aurait donné trop de mal d'empêcher l'accès au réservoir, et l'entretien aurait été trop pénible s'ils l'avaient transformé en base de loisirs. Mais on était dans le Sud rural et ils se seraient fait pendre plutôt que de vendre leur terre, voire pire : la donner au gouvernement. Voilà pourquoi ils s'étaient juste contentés d'installer des panneaux *Défense d'entrer* que tout le monde ignorait.

Tyler marcha derrière Claire tout le long du chemin qui menait du parking au lac. Elle se sentait très consciente de son corps, de ce qu'il était seul à connaître d'elle. Elle avait l'impression de sentir son regard, mais lorsqu'elle tournait la tête ses yeux étaient ailleurs. Peut-être éprouvait-elle cette impression parce que c'était ce qu'elle désirait. C'était peut-être cela, l'intimité. Lorsque l'on dit un secret à quelqu'un, embarrassant ou non, cela crée un lien. Cette personne signifie quelque chose pour vous, rien que par ce qu'elle sait.

Au bout d'un certain temps, le chemin s'élargit et le brouhaha s'enfla. Le réservoir lui-même était un lac de forêt bordé d'un côté par une plage naturelle et surmonté de l'autre par

un promontoire couvert de pins qui servait de plongeoir. Comme Sydney l'avait supposé, la plage était bondée, mais ils trouvèrent de la place au fond pour étendre leurs couvertures.

Claire avait préparé des galettes roulées au poulet et à l'avocat et des beignets à la pêche ; Sydney avait apporté des Cheetos et du Coca. Ils s'assirent et mangèrent en discutant, fréquemment interrompus par des gens qui passaient dire bonjour. Des clientes de Sydney pour la plupart, qui venaient lui dire combien leur nouvelle coupe leur donnait de l'assurance ; leurs maris les remarquaient davantage, les garagistes n'essayaient plus de les flouer. Claire était incroyablement fière de sa sœur.

Dès que Bay eut fini de déjeuner, elle voulut aller se baigner, aussi Henry et Sydney l'emmenèrent-ils au bord de l'eau.

Claire et Tyler restèrent seuls.

— Allez, prépare-toi, je vais te raconter une histoire, dit Tyler en s'allongeant sur la couverture, les mains derrière la tête.

Claire était assise à côté de lui et l'observait de haut. Voilà quelque chose de Tyler qu'elle seule connaissait : elle savait de quoi il avait l'air sous elle.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai envie d'écouter une histoire ?

— Soit c'est ça, soit tu me parles. Je parie que tu préfères m'écouter.

— Tyler, c'est juste que...

— Voilà l'histoire. Quand j'étais ado, aller à la piscine du coin, c'était un grand événement, surtout pour nous, qui vivions dans la communauté d'artistes à quinze bons kilomètres de la ville et en quasi-autarcie. Il y avait une fille de l'école, Gina Paretti. Lorsqu'elle a été pubère, tous les garçons ont été chamboulés. Quand on la croisait dans un couloir, elle nous coupait littéralement le souffle. On ne pouvait plus parler pendant des jours. L'été, Gina passait toutes ses journées à la piscine, donc, quand j'ai eu seize ans, j'y suis allé le plus souvent possible, rien que pour la regarder en bikini. C'est vers la fin de l'été que j'ai décidé de me lancer. Je n'en pouvais plus. J'avais fantasmé sur elle pendant des mois. Je n'arrivais plus à manger ni à dormir. Il fallait que je lui parle. J'ai sauté dans la piscine et fait quelques longueurs sous ses yeux, d'une nage virile, avant de remonter et de m'approcher d'elle. Me voilà debout devant elle, lui cachant délibérément le soleil et dégoulinant sur son corps, parce que j'étais encore assez gamin pour croire qu'embêter une fille était un moyen légitime et efficace de lui faire comprendre que je l'aimais bien. Elle a fini par ouvrir les yeux et m'a regardé en hurlant. Apparemment, mon short avait glissé sur mes hanches quand j'étais sorti de l'eau et j'étais en train de jouer les exhibitionnistes ! J'ai failli être arrêté.

Claire, qui ne s'attendait pas à cette chute, se mit à rire. Cela faisait du bien de rire. Une sensation étrange, mais agréable.

— Quelle situation horrible !

— Pas tant que ça. Trois jours plus tard, elle m'a invité à sortir avec elle. D'ailleurs, j'y pense, après ça, j'ai été beaucoup plus populaire auprès des filles qui étaient à la piscine ce jour-là, dit-il en se pavanant.

— C'est vrai ?

— Est-ce que ça a de l'importance ? demanda-t-il avec un clin d'œil.

Elle rit encore.

— Merci de m'avoir raconté cette histoire.

— Mais je t'en prie, mes humiliations sont à ton service.

— Humiliante ou pas, c'était une chose normale. Tu étais un ado normal. Tu passais tes étés à la piscine. Tu as sans doute fréquenté le coin des amoureux. Tu te serais bien entendu avec Sydney.

— Tu n'étais pas une adolescente normale ?

— Non, répondit-elle simplement, en songeant qu'il ne devait pas être surpris. Henry et moi avons embrassé notre héritage familial dès l'enfance.

Tyler se redressa sur ses coudes et suivit des yeux Henry et Sydney qui surveillaient Bay au bord de l'eau. Quelqu'un appela Sydney et celle-ci glissa quelques mots à l'oreille d'Henry avant de s'éloigner vers un groupe de femmes qui discutaient.

— Ça te dérange que ta sœur sorte avec lui ?

— Elle ne sort pas avec lui. Mais pourquoi ça me dérangerait ? dit-elle, presque sur la défensive.

Elle ne voulait pas qu'il sache à quel point elle avait du mal à accepter que Sydney passe autant de temps avec Henry. Cette nuit-là dans le jardin, elle avait fait preuve de faiblesse. Elle était plus forte que cela.

— Parce que je ne voudrais pas que tu sois déçue. C'est une position difficile, d'être attiré par quelqu'un qui ne s'intéresse pas à toi.

— Oh, non ! fit Claire en comprenant qu'elle s'était méprise sur le sens de sa question. Je ne m'intéresse pas à Henry.

— Tant mieux, dit-il en se levant et en se débarrassant de ses chaussures. Je crois que je vais aller me baigner.

— Mais tu es encore habillé !

— Il y a beaucoup de choses que j'aime chez toi, Claire, dit-il en ôtant sa chemise par la tête, mais tu réfléchis trop.

Il courut vers l'eau et plongea. Une seconde. Est-ce qu'il pensait vraiment cela ? Il l'aimait ? Ou bien était-ce le genre de truc que disaient les gens ? Elle aurait voulu comprendre la règle du jeu. Peut-être alors aurait-elle pu jouer elle aussi. Peut-être aurait-elle pu faire quelque chose de ses sentiments pour Tyler qui la pinçaient et la caressaient tour à tour, à la fois douloureux et si bons.

Henry continuait à surveiller Bay, tandis que Sydney rejoignait Claire.

— C'était Tyler ?

— Oui, répondit Claire en regardant sa tête émerger de l'eau et les mèches de cheveux noirs mouillés collés à son visage.

Bay se moquant de lui, il nagea vers elle pour l'arroser et elle lui rendit la pareille. Henry, debout au bord de l'eau, leur dit quelque chose ; ils échangèrent un regard et se mirent aussitôt à l'éclabousser. Après un court instant d'hésitation, Henry se débarrassa de ses chaussures, retira son tee-shirt et sauta dans l'eau à leur poursuite.

— Waouh ! s'exclama Sydney. Ça lui a plutôt réussi, le lait. Quel corps !

— Si je suis comme ça, il y a une raison, tu sais, lâcha Claire qui avait besoin de s'épancher. Sydney attrapa une canette de Coca et se tourna vers elle.

— Maman et moi, nous n'avons pas de chez nous, pendant les six premières années de ma vie. Nous dormions dans la voiture ou dans des foyers pour sans-abri. Elle volait beaucoup et couchait avec tout le monde. Tu ne le savais pas, hein ?

Sydney s'était figée, la canette à mi-chemin entre ses genoux et ses lèvres. Elle secoua lentement la tête et reposa son Coca.

— J'ai parfois l'impression que tu as idéalisé cette période de sa vie. Je ne sais pas si, au départ, elle avait l'intention de rester à Bascom, mais moi j'ai su dès notre arrivée que je ne voudrais jamais en partir. La maison et grand-maman étaient des choses immuables et, quand j'étais jeune, c'est tout ce dont je rêvais. Mais quand tu es née, j'ai été très jalouse. À peine venue au monde, tu recevais cette sécurité que je n'avais pas eue. C'est ma faute si

nous ne nous entendions pas étant petites. J'étais jalouse que tu sois née ici. Je suis désolée. Je regrette de ne pas être une meilleure sœur, de ne pas mieux me comporter avec Tyler. Je sais que ça te rendrait heureuse. Mais je suis comme je suis. Je ne peux m'empêcher de penser que tout est temporaire et ça me fait peur. J'ai peur que les gens me quittent.

— Vivre, c'est faire des expériences, Claire, dit enfin Sydney. Tu ne peux pas tout maîtriser. Claire secoua la tête.

— Je crois qu'il est trop tard pour moi.

— Mais non, fit Sydney en tapant la couverture avec colère. Comment maman a-t-elle pu croire que cette vie conviendrait à un enfant ? C'est inexcusable. J'ai honte de l'avoir tant enviée ; parfois, je pense que je suis devenue comme elle sur certains points, mais je ne te quitterai plus. Jamais. Claire, regarde-moi. Je ne partirai pas.

— Il m'arrive de me demander ce qui lui a pris. Elle était intelligente. Evanelle m'a raconté que c'était une étudiante brillante, et, tout à coup, elle a tout laissé en plan. Il a dû se passer quelque chose.

— Quelle que soit la raison, elle n'a aucune excuse pour avoir bousillé nos vies ainsi. Abandonnons tout cela derrière nous, Claire. Elle ne doit pas gagner, d'accord ?

C'était plus facile à dire qu'à mettre en œuvre, alors Claire répondit simplement : « D'accord », puis elle se demanda comment elle allait bien pouvoir s'y prendre pour laisser derrière elle un mode de vie qu'elle avait pratiqué pendant des décennies.

Elles contemplèrent la surface de l'eau un bon moment. Bay, fatiguée de jouer à éclabousser, nagea vers la rive et rejoignit sa mère et sa tante. Henry et Tyler se battaient toujours, chacun essayant de faire le plus d'éclaboussures possible avec sa main.

— Regarde-les, dit Sydney. De vrais gamins tous les deux.

— On est bien, dit Claire.

— Oui, dit Sydney en passant un bras autour de ses épaules.

A l'heure où les deux sœurs passaient un moment assez agréable au réservoir, Emma Clark Matteson se préparait à savourer un instant *privilegié* avec son mari. Le bureau d'Hunter John à l'usine n'était pas aussi confortable que celui de son domicile. Les lambris sombres des murs et la hideuse table de travail métallique dataient de l'époque du père d'Hunter John. Emma se mit à rire à l'idée de Lillian, sa belle-mère, venant faire une surprise de ce genre à John Senior.

Lillian aurait certainement changé le bureau si elle avait fait cela. Le contact du métal était très inconfortable pour des fesses nues.

La réceptionniste d'Hunter John lui dit qu'il était en train de faire visiter l'usine et qu'il serait de retour dans quelques minutes. Parfait. Cela donnait le temps à Emma de se déshabiller et de s'étendre sur le bureau, vêtu seulement de ses bas, de son porte-jarretelles et d'un ruban rose noué autour du cou.

Elle n'était jamais venue à l'improviste sur son lieu de travail. À l'occasion, elle lui avait apporté son déjeuner et ils s'étaient un peu caressés, mais ils n'avaient jamais réellement fait l'amour ici. Il y avait très peu d'endroits où ils ne l'avaient pas fait. Emma ne ménageait pas ses efforts pour se renouveler sans cesse, attirer l'attention d'Hunter John sur elle afin qu'il ne pense pas à Sydney, ni à sa vie qui n'avait peut-être pas tourné comme il l'aurait voulu. Emma ne se laisserait jamais d'essayer de rendre son mari heureux. C'était seulement un peu difficile parfois, quand elle ignorait ce qu'il souhaitait vraiment. Elle voulait qu'Hunter John l'aime. Mais, au bout du compte, si ce n'était pas le cas, elle préférerait l'ignorer. Elle préférerait l'absence d'amour à la rupture. Elle se demanda si sa mère s'était résignée elle aussi, si l'amour lui importait ou non.

Elle entendit la voix d'Hunter John se rapprocher et entrouvrit les jambes.

C'est alors que le père d'Hunter John entra.

— Oh ! là, là ! s'exclama John Senior. Emma poussa un cri et tomba du bureau.

— Que se passe-t-il ? demanda la voix d'Hunter John tandis qu'elle se blottissait sous le meuble, dans un coin, ramenant ses genoux contre sa poitrine.

— Je crois que je vais te laisser un moment seul avec ta femme, déclara John Senior.

— Ma femme ? Où est-elle ?

— Sous le bureau. Mais ses vêtements, eux, sont sur le fauteuil. Franchement, fiston, ce n'est pas la meilleure méthode pour diriger mon entreprise.

Emma entendit la porte se refermer. Puis les pas d'Hunter John s'approchèrent et il s'agenouilla face à elle.

— Bon sang, Emma, que fais-tu ici ?

— Je voulais te faire une surprise.

— Tu ne viens jamais ! Pourquoi aujourd'hui ? Justement le jour où mon père a décidé de se pointer sans prévenir pour visiter et voir comment je me débrouille ! Il vient de te voir toute nue ! Je n'y crois pas !

Elle sortit en rampant de sa cachette. L'opinion de son père était primordiale pour Hunter John. Elle venait de les précipiter tous les deux dans l'embarras. Comment les catastrophes pouvaient-elles s'accumuler de cette façon en si peu de temps ?

Tout allait bien, en tout cas en apparence, jusqu'au retour de Sydney. Pourquoi n'était-elle pas restée au loin ?

— Je suis désolée, dit-elle en se rhabillant.

— Qu'est-ce qui te prend, depuis quelque temps ? Tu ne me lâches plus ! Tu ne veux pas qu'on sorte, tu m'appelles seize fois par jour. Et maintenant tu débarques sans prévenir et dans cette tenue !

Elle fit passer sa robe par-dessus sa tête et enfila ses chaussures à talons.

— J'ai besoin de savoir... Elle hésita. *Que tu m'aimes.*

— Savoir quoi ?

— Que tu vas rester avec moi. Hunter John secoua la tête.

— Mais de quoi tu parles ?

— Je m'inquiète. Depuis le retour de Sydney.

— J'espère que c'est une plaisanterie, dit Hunter John. C'est une plaisanterie ! Tout ça à cause de Sydney ? Rentre à la maison, Emma.

Il sortit sans un regard pour elle.

— Il faut que je rattrape mon père pour essayer de le calmer.

— Tu sais ce qu'Eliza Beaufort m'a raconté aujourd'hui ? lança gaiement Emma au dîner. Sydney et Claire Waverley sont allées avec deux hommes au réservoir des Lunsford. Qu'est-ce qu'elle croit, Sydney ! Personne de notre âge ne va là-bas ! Et Claire ! Franchement, tu l'imagines au réservoir ?

Hunter John ne releva pas les yeux du dessert qu'Emma avait commandé exprès pour lui : son gâteau au chocolat préféré, couvert d'un glaçage à la crème au beurre.

Sans lui répondre, Hunter John s'essuya la bouche et reposa sa serviette.

— Venez les garçons, dit-il en repoussant sa chaise. On va se faire quelques passes.

Josh et Payton bondirent immédiatement. Hunter John consacrait beaucoup de temps à ses fils, qui adoraient jouer avec leur père.

— Je viens avec vous, lança Emma. Attendez-moi, d'accord ?

Emma courut à l'étage pour enfiler son bikini rouge, celui qu'Hunter John aimait tant,

mais lorsqu'elle descendit, ils n'étaient plus là. Elle sortit du salon carrelé et s'appuya sur la balustrade de la piscine pour regarder la pelouse où se trouvaient son mari et ses fils. Ils étaient déjà trempés de sueur. A 19 h 30, la lumière était encore éclatante et la chaleur toujours suffocante. Décidément, l'été était une femme qui n'aimait pas se passer des projecteurs et Emma la comprenait. Elle aimait l'été. Les garçons étaient à la maison et comme il faisait jour plus longtemps, ils avaient le temps de faire des activités avec Hunter John à son retour du travail.

Elle ne voyait pas l'utilité de se mouiller les cheveux si Hunter John ne comptait pas la regarder nager. Elle se drapa donc d'un paréo et se mit à encourager les garçons depuis le patio. Elle avait hâte que la saison de football débute. Ils iraient au lycée, regarderaient la télévision le dimanche après-midi et le lundi soir. C'était un moment à partager en famille, un genre de moment que Sydney n'avait jamais vécu avec Hunter John. Sydney assistait aux matchs lorsque Hunter John jouait, mais elle n'appréciait pas vraiment ce sport. Au contraire d'Emma. Elle l'adorait car lui l'adorait. Mais Hunter John avait dû abandonner le football en même temps que ses rêves de voyage en Europe. A cause d'elle.

Lorsque le soleil commença à se coucher, Emma apporta un pichet de limonade. Bientôt, les garçons et leur père remontèrent en direction de la piscine.

— Limona..., proposa-t-elle, mais les garçons avaient déjà plongé pour se rafraîchir.

Emma secoua la tête avec indulgence. Hunter John s'approchait d'elle. Elle sourit et lui tendit un verre.

— Limona...

Mais il passa devant elle et entra dans la maison. Il ne lui avait pas adressé un mot depuis l'incident de l'après-midi.

Elle ne voulait pas que les enfants se doutent de quelque chose, aussi attendit-elle qu'ils aient joué un peu avant de leur tendre des serviettes en leur demandant de sortir de l'eau. Elle les expédia dans leur chambre pour se changer et regarder la télévision, puis elle s'en alla à la recherche d'Hunter John.

Il était dans la douche hammam, et Emma se hissa sur le comptoir de la salle de bains devant la cabine en attendant qu'il sorte.

Lorsque la porte s'ouvrit, elle eut le souffle coupé. Il lui faisait encore cet effet-là. Il était si beau. Il venait de se laver les cheveux et on discernait sa calvitie naissante, mais elle s'en moquait. Elle l'aimait tant.

— Il faut qu'on parle, déclara-t-elle. J'ai besoin de savoir pourquoi tu refuses qu'on discute de Sydney.

Il leva les yeux, étonné de la trouver là. Il attrapa une serviette et se sécha vigoureusement le crâne.

— Je crois que la véritable question, c'est pourquoi elle t'obsède autant, toi ? As-tu remarqué que Sydney ne faisait pas partie de notre vie ? Aurait-il échappé à ton attention qu'elle ne nous a absolument rien fait ?

— Si, en revenant, lança-t-elle.

Il interrompit son geste, le visage encore dissimulé par la serviette.

— Tu refuses de parler d'elle. Comment saurais-je que ce n'est pas parce que tu as des sentiments pour elle ? Comment savoir si, après lui avoir jeté un regard, tu ne t'es pas rappelé toutes les possibilités qui s'offraient à toi avant que je tombe enceinte ? Comment savoir si tu ferais la même chose, si tu pouvais revenir en arrière ? Aurais-tu couché avec moi ? M'aurais-tu épousée ?

Il fit glisser la serviette de sa tête. Son visage était fermé lorsqu'il s'approcha d'elle et le

cœur d'Emma se mit à battre à la fois de peur, car il avait l'air furieux, et d'excitation, à cause de son charme fou.

— Comment savoir ? répéta-t-il incrédule, d'une voix grave et vibrante. Comment savoir ?

— Elle a voyagé, comme tu as toujours eu envie de le faire.

— À quoi as-tu pensé, Emma, ces dix dernières années ? Au sexe, à la chirurgie esthétique, aux fringues ! Les dîners parfaits et les matchs de foot ! Est-ce que tu as fait tout cela parce que tu croyais que je n'avais pas envie d'être là ? Est-ce que tu l'as fait parce que tu m'aimais un peu ? Ou t'es-tu crue en compétition avec Sydney pendant tout ce temps ?

— Je ne sais pas, Hunter John.

— Mauvaise réponse, Emma, lança-t-il en quittant la pièce.

— Claire, tu es réveillée ? demanda Sydney, sur le seuil de la chambre ce soir-là.

Elle ne fut pas surprise d'entendre la voix de sa sœur lui répondre d'entrer.

Claire n'avait jamais beaucoup dormi. Enfant, elle restait dans le jardin jusqu'à ce que sa grand-mère l'appelle. Sydney se souvenait que Claire faisait fréquemment le ménage ou cuisait du pain pendant que toute la maisonnée était endormie. Cet endroit était le premier et unique où elle avait éprouvé une vraie sécurité, et Sydney comprenait aujourd'hui que Claire avait constamment essayé soit de s'approprier la maison soit de mériter d'y habiter, par son travail. Dans tous les cas, Sydney souffrait de penser qu'elle avait jugé Claire maniaque et excentrique, après tout ce qu'elle avait traversé.

Elle entra dans la chambre située dans la tourelle, qui avait été celle de leur grand-mère. Claire avait remplacé les tapis muraux par des photos en noir et blanc encadrées et quelques portraits de famille. Les murs étaient jaune pastel et les planchers couverts de nattes en coton coloré. Les yeux de Sydney se portèrent immédiatement là où Claire semblait passer le plus de temps : la confortable banquette sous la fenêtre. Une pile de livres se trouvait sur le sol juste à côté.

Sydney s'approcha et posa la main sur le pied du lit.

— Il faut que je te dise quelque chose.

Claire se redressa en prenant appui sur ses oreillers.

— Au sujet des dix dernières années.

— D'accord, répondit doucement Claire.

Elle avait eu l'opportunité de se confier sur la plage, mais elle ne s'en était jamais sentie capable. Elle ne le savait pas encore à ce moment-là, mais elle avait attendu la nuit, parce que c'était le genre de récit à faire dans l'obscurité. Elle n'avait plus aucun doute maintenant : Claire comprendrait. Elle lui devait la vérité puisque David ne la laissait pas tranquille.

— Je suis d'abord allée à New York, tu le sais. Ensuite, Chicago. Puis San Francisco, Vegas et enfin Seattle. J'ai connu beaucoup d'hommes. J'ai commis pas mal de vols. J'ai changé mon nom en Cindy Watkins, une identité que j'ai volée.

— Tout comme maman, dit Claire.

— Tu crois qu'elle faisait ça pour l'adrénaline ? C'était excitant bien sûr, mais épuisant aussi. Ensuite, Bay est arrivée.

Sydney alla s'asseoir aux pieds de Claire, pour la sentir près d'elle et pouvoir la toucher si elle se mettait à avoir trop peur de raconter son histoire.

— Le père de Bay vit à Seattle. C'est là que je l'ai rencontré. David Leoni.

Elle ravala sa salive, effrayée d'avoir prononcé son nom à haute voix.

— Leoni est le véritable nom de famille de Bay mais pas le mien. Nous ne nous sommes pas mariés. David était un type dangereux quand je l'ai rencontré, mais j'en avais connu d'autres et je pensais pouvoir contrôler la situation. Je me préparais à le quitter, ce que je

faisais toujours quand les circonstances l'exigeaient, lorsque j'ai découvert que j'étais enceinte. Je ne savais pas qu'un bébé pouvait rendre aussi vulnérable. David a commencé à me frapper et il est devenu de plus en plus violent. Quand Bay a eu un an, je l'ai quitté. J'ai emmené Bay à Boise, j'ai suivi une formation de coiffeuse-styliste et j'ai trouvé un travail. Tout semblait bien se passer. Puis David nous a retrouvées. Il s'était vengé avec une telle violence que j'ai perdu une dent et je n'ai plus vu que d'un œil pendant des semaines. Si j'étais morte, que serait devenue Bay ? Alors je suis revenue avec lui et il a rétréci mon univers peu à peu, le rendant infernal, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que trois choses dans ma vie : Bay, David et sa colère. Parfois je m'imaginai qu'il s'agissait d'une punition pour le mode de vie que j'avais eu avant de le rencontrer. Mais un jour, dans le parc où David m'autorisait à emmener Bay trois fois par semaine, j'ai rencontré une femme. Elle a tout deviné. Elle m'a aidée à acheter ma voiture et à m'enfuir. David ne connaît pas mon vrai nom et il croit que je suis de New York, donc venir ici était la solution idéale, puisque je savais qu'il ne me chercherait pas ici.

Claire se redressait de plus en plus dans son lit à mesure que Sydney parlait. Malgré l'obscurité, Sydney sentait son regard scrutateur.

— Bref, je voulais juste que tu saches que je comprends ce que tu as ressenti à ton arrivée ici. Pour moi, tout cela allait de soi. Mais je sais bien maintenant que c'est le seul lieu que j'aie jamais connu. Je veux la même chose pour Bay. Je veux effacer tout ce qu'elle a vu et connu à cause de moi. Tu crois que c'est possible ?

Claire hésita, et Sydney comprit ce que cela signifiait. Non, ce n'était pas possible. Claire n'avait jamais oublié.

— Bon, voilà mon secret, soupira Sydney. Il n'était pas si terrible à raconter que je croyais.

— C'est toujours ainsi. Tu sens cette odeur ? demanda soudain Claire. Ce n'est pas la première fois. On dirait de l'eau de Cologne !

— C'est lui, chuchota Sydney comme s'il allait l'entendre. J'ai ramené ce souvenir avec moi.

— Vite, monte dans le lit, lança sa sœur en ouvrant le drap.

Sydney s'exécuta et son aînée la borda. La nuit était moite et toutes les fenêtres de l'étage étaient ouvertes, Sydney eut subitement froid et elle se blottit contre sa sœur.

Claire passa un bras autour d'elle et la serra.

— Tout va bien, chuchota l'aînée en posant la joue contre la nuque de sa cadette. Tout va bien se passer.

— Maman ?

Sydney se retourna et aperçut Bay sur le seuil.

— Viens vite, ma puce, viens avec ta tante et moi.

Elles s'agrippèrent les unes aux autres tandis que la réminiscence de David s'envolait lentement par la fenêtre.

Le jour se leva, avec ses couleurs douces et vives comme des bonbons acidulés. Claire ouvrit les yeux et fixa le plafond, celui-là même que sa grand-mère avait contemplé chaque matin de sa vie.

En tournant la tête, elle vit Bay et Sydney, profondément endormies, tournées l'une contre l'autre. Sydney avait traversé plus d'épreuves que ne l'avait imaginé Claire. Tant d'expériences, tant de changements l'auraient dévastée.

Mais peut-être, si extraordinaire que cela puisse paraître, était-ce cela la vie. Tout le monde a des histoires à raconter.

Elle regarda de nouveau le plafond.

Même sa grand-mère.

Sydney lui avait dit que grand-maman fréquentait le réservoir des Lunsford. Choquée, Claire avait imaginé qu'elle y était allée avec son futur mari. Mais ensuite elle avait commencé à se poser des questions à propos de ces vieux clichés représentant sa grand-mère avant son mariage, lorsqu'elle était une jolie jeune femme avec un sourire joyeux et des cheveux qui semblaient perpétuellement en mouvement, comme si elle était poursuivie par une brise amoureuse. Sur les photos, on la voyait en compagnie de différents jeunes gens, tous avaient le même air admiratif. Au dos, les légendes disaient : « Dans le jardin avec Tom » ou : « Au match de Thanksgiving avec Josiah. » Puis, une autre qui portait simplement le nom Karl.

Sa grand-mère avait eu une vie, une vie que Claire n'avait pas connue, ni même soupçonnée. Elle qui voulait tout savoir de son aïeule, pour lui ressembler. Mais celle-ci avait dû se sentir des affinités avec Sydney, pour sa vivacité et sa popularité. Elle avait donné à Claire la sagesse de sa vieillesse et à Sydney les secrets de sa jeunesse.

Claire ne possédait pas une seule photo que quelqu'un pourrait regarder d'ici quelques années en pensant : « Ce garçon l'aimait. »

Elle se leva et prépara le petit déjeuner pour Sydney et Bay. C'était une matinée magnifique, pleine de bavardages et de bons sentiments, sans odeur menaçante dans l'air. Sydney sortit par-derrière pour aller travailler.

— Il y a un gros tas de pommes ici ! lança-t-elle avant de s'éloigner.

Claire alla donc chercher une caisse et en compagnie de Bay, elles ramassèrent les fruits que le pommier avait lancés contre la porte.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? demanda Bay tandis qu'elles sortaient dans la lumière vive et changeante du matin.

— Cet arbre ne peut s'empêcher de se mêler des affaires des autres, répondit sa tante en ouvrant le portillon. Nous étions toutes les trois ensemble et il voulait participer.

Le pommier s'ébouriffa lorsqu'elles arrivèrent dans le jardin.

— Il doit se sentir un peu seul.

Claire secoua la tête et alla chercher une pelle dans la cabane à outils.

— Il est grincheux et égoïste, Bay. Ne l'oublie pas. Il cherche à révéler aux gens des choses qu'ils doivent ignorer.

Elle creusa un trou près de la clôture tandis que Bay, debout sous l'arbre, se mettait à rire en recevant une pluie de petites feuilles vertes.

— Regarde Claire, il pleut !

L'arbre n'avait jamais été aussi affectueux. Bay était trop innocente pour ressentir son aura morbide.

— Heureusement que tu n'aimes pas les pommes.

— Je déteste ça. Mais j'aime bien l'arbre.

Dès que Claire eut fini, Bay et elle rentrèrent à la maison.

— Alors, demanda la jeune femme d'un ton aussi détaché que possible, est-ce que Tyler fait cours ce soir, comme hier ?

— Non, ils ont seulement lieu le lundi et le mercredi. Pourquoi ?

— Je me posais juste la question. Tu sais ce qu'on va faire aujourd'hui ? On va regarder de vieilles photos ! lança Claire avec enthousiasme. J'ai envie de te montrer à quoi ressemblait ton arrière-grand-mère. C'était une dame merveilleuse.

— Tu as des photos de votre mère, à maman et toi ?

— Non, hélas.

Claire songea à ce que Sydney avait dit il y a quelque temps à propos de photos de leur mère qu'elle aurait laissées quelque part. Elle avait eu l'air terrifiée quand elle s'était souvenue qu'elle les avait oubliées.

Claire prit note mentalement de poser la question à Sydney.

Est-ce qu'une robe, ça faisait trop ? Claire se regarda dans le miroir de sa chambre. Avait-elle l'air de s'être mise sur son trente et un ? Elle n'avait jamais fait cet effort auparavant, donc elle ne savait pas. Elle portait la même robe blanche que le jour où elle avait rencontré Tyler et qui la faisait ressembler à Sophia Loren, selon Evanelle. Elle porta la main à sa nuque. Ses cheveux étaient plus longs la dernière fois.

Était-elle stupide ? Elle avait trente-quatre ans – et l'impression d'en avoir seize. Pour la première fois de sa vie.

Lorsqu'elle descendit l'escalier ce soir-là, ses talons résonnèrent de façon étrangement bruyante sur le bois des marches. Elle était presque arrivée en bas quand elle s'arrêta. Elle avait entendu les voix de Sydney et Bay dans le salon. Il faudrait qu'elle passe devant elles. Bon, et alors ? Quoi de plus naturel ?

Elle redressa les épaules et descendit les dernières marches. Sydney et Bay étaient occupées à se vernir les ongles de pied. Claire était tellement nerveuse qu'elle ne leur enjoignit même pas de faire attention à ne pas mettre de vernis sur les meubles ou par terre.

Comme elles ne levaient pas la tête, elle se racla la gorge.

– Je vais chez Tyler, lança-t-elle depuis la galerie. Je resterai peut-être un moment.

– D'accord, répondit Sydney, fort appliquée à vernir les orteils de Bay.

– Est-ce que je suis bien ?

– Oui, tu l'es toujours...

Sydney releva la tête et vit la robe, la coiffure sophistiquée, le maquillage, et l'absence de plat dans les mains de Claire.

– Oh ! fit-elle avec un sourire. Bay, garde les pieds en l'air, je reviens tout de suite.

Sydney rejoignit sa sœur dans l'entrée, en marchant sur les talons pour que ses ongles n'entrent pas en contact avec le sol.

– Alors ça pour une surprise !

– Que dois-je faire ? demanda Claire. Sydney la recoiffa du bout des doigts, en lui glissant quelques mèches derrière l'oreille.

– Cela fait bien longtemps que je n'ai pas séduit un homme honnêtement. D'ailleurs, je ne sais pas si cela m'est déjà arrivé. Bref, nous parlons de Tyler, l'homme qui passe ses nuits à penser à toi, au point que les murs de ma chambre en deviennent violets. Ce ne sera pas difficile. Il est déjà là, il t'attend.

– Je ne sais pas comment me comporter dans une relation temporaire.

– Alors dis-toi que c'est permanent. Tu verras bien ce qu'il en adviendra.

Claire prit une inspiration courte et profonde, comme avant une piqûre chez le médecin.

– Je vais souffrir.

– L'amour fait toujours souffrir. Tu le sais déjà. Tu ignores juste que ça en vaut la peine.

– D'accord. J'y vais.

Sydney lui ouvrit la porte d'entrée mais Claire resta là à contempler le crépuscule.

– Eh bien, lança Sydney en voyant que sa sœur ne bougeait pas, puisque la lévitation ne fonctionne pas, je te suggère la marche.

Un pied devant l'autre, Claire franchit le seuil et descendit le perron. Elle portait rarement des talons et ceux-là, hauts et fins, l'obligèrent à passer par la rue plutôt que par les jardins.

Lorsqu'elle atteignit la maison voisine, elle se sentit réconfortée par une lueur chaleureuse

et une musique douce qui sortait par les fenêtres ouvertes. Il écoutait du classique, un morceau lyrique. Elle l'imagina en train de se détendre, peut-être avec un verre de vin. Et s'il n'avait pas de vin ? Elle aurait dû en apporter.

Elle se retourna vers chez elle. Si elle revenait en arrière, elle n'aurait plus le courage de ressortir. Elle lissa sa robe et frappa à la porte.

Il ne répondit pas.

Elle fronça les sourcils et regarda la Jeep garée devant la maison. Elle tournait le dos à la porte quand celle-ci s'ouvrit, effleurant l'ourlet de sa robe.

— Bonjour, Tyler.

Il resta planté là, comme s'il s'était changé en pierre. S'il comptait lui laisser l'initiative, ils étaient vraiment dans le pétrin. Procédons par étapes, songea-t-elle, comme pour une recette. Prenez un homme et une femme, mettez-les dans un saladier.

Elle était vraiment nulle à ce jeu-là.

— Puis-je entrer ?

Il hésita et regarda derrière lui.

— Euh, bien sûr. Entre, dit-il en s'effaçant. Elle passa devant lui en le touchant presque, pour qu'il sente l'électricité qui la traversait. Il ne s'y attendait manifestement pas et lui demanda s'il était arrivé quelque chose.

— Non, rien, répondit-elle, et c'est alors qu'elle la vit.

Une femme, une petite rousse menue, assise en tailleur sur le sol devant la table basse où étaient posées deux bouteilles de bière. Soit elle était liée à Tyler, soit elle comptait bien y parvenir. Elle était pieds nus et penchée en avant, si bien que l'on apercevait son soutien-gorge couleur pêche. Manifestement, Claire n'était pas la seule à s'apprêter à séduire Tyler ce soir-là.

Comment avait-elle pu être si bête ? Croyait-elle vraiment qu'il allait l'attendre en se tournant les pouces ?

— Oh ! Tu as de la compagnie, balbutia-t-elle en reculant et heurtant Tyler. Je ne savais pas. Je suis désolée.

— Il n'y a pas de raison d'être désolée. Rachel est une vieille amie de retour de Floride et qui est passée me voir avant de rentrer à Boston. Elle va rester quelques jours chez moi. Rachel, je te présente Claire, ma voisine. Elle est traiteur, spécialiste des fleurs comestibles et elle est extraordinaire.

Tyler prit Claire par le bras et essaya de l'amener plus loin dans la pièce, mais au bout de quelques secondes, il dut la lâcher en secouant la main comme s'il s'était brûlé. Il croisa son regard et commença à comprendre.

— Je regrette. Il faut vraiment que j'y aille. Je ne voulais pas vous déranger.

— Mais tu ne... commença Tyler. Claire était déjà sortie.

— Claire ?

Celle-ci avait monté la moitié de l'escalier avant que Sydney sorte du salon.

— Claire ?

Elle s'arrêta et se retourna.

— Rachel.

— Quoi ? demanda Sydney, surprise.

— Il était avec Rachel. Ils ont un passé. Un lien. Elle séjourne chez lui. Elle m'a scrutée comme si nous étions en compétition. J'ai déjà vu ce regard. Les autres femmes te le décochent tout le temps.

Sydney avait l'air sidérée et indignée, ce qui fit plaisir à Claire après coup. Sa sœur était

furieuse pour elle.

— Il avait une autre femme chez lui ?

Claire songea aux photos de sa grand-mère et de ses admirateurs.

— Je n'ai pas besoin d'être prise en photo en compagnie d'un homme qui me regarde comme s'il était amoureux. Je ne suis pas bien comme ça ?

— Tu veux une réponse tout de suite ? Claire porta la main à son front. Il était brûlant. C'était insupportable.

— Je ne sais pas comment m'y prendre. Peut-être dois-je me contenter de passer la nuit dans le jardin ; de temps à autre, il me rejoindra, le pommier le remerciera comme la dernière fois et ensuite nous n'en parlerons plus.

— Je ne te suis plus.

Claire laissa tomber la main sur son côté.

— Je me sens tellement idiote.

— Ça, ma chère sœur, c'est l'étape numéro un.

— Tu crois que tu pourrais me procurer le mode d'emploi ? Je me mélange les pinceaux, dit-elle en faisant volte-face pour monter à l'étage. Je vais prendre un bain.

— Tu en as déjà pris un cet après-midi.

— Je transpire de désespoir. Sydney pouffa de rire.

— T'inquiète pas.

Claire ôta sa robe et passa un vieux peignoir en crépon. Elle cherchait ses pantoufles lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit.

Abasourdie, elle regarda Tyler entrer et refermer la porte gravement derrière lui. Elle attrapa les revers de son peignoir, ce qui était ridicule, vu ce qu'elle comptait faire chez lui une demi-heure plus tôt.

— Pourquoi as-tu enlevé ta robe ? Je l'adore. Mais j'aime bien ton peignoir aussi.

Son regard glissa sur le corps de Claire.

— Pourquoi es-tu venue chez moi tout à l'heure ?

— Je t'en prie, oublie ça.

— J'en ai assez d'oublier, dit-il en secouant la tête. Je me rappelle tout de toi. Je n'y peux rien.

Ils se regardèrent mutuellement. Prenez un homme et une femme idiote et mettez-les dans un saladier. Ça n'allait pas marcher.

— Tu te compliques trop la vie, dit Tyler. Alors, voilà ta chambre. J'aurais dû me douter que c'était celle de la tourelle.

Il se mit à inspecter la pièce et elle dut se forcer à rester immobile, à ne pas lui dire de reposer la photo qu'il avait prise sur le bureau, de ne pas toucher à la pile de livres près de la banquette, parce qu'ils étaient classés. Elle s'était apprêtée à partager son corps avec cet homme et elle ne pouvait supporter de partager sa chambre ? Peut-être, si elle avait eu le temps de se préparer, de cacher les chaussures sous le lit, d'enlever la tasse de café sur la table de nuit.

— Rachel ne t'attend pas ? demanda-t-elle avec anxiété lorsqu'il jeta un coup d'œil à sa penderie ouverte.

Il se tourna vers elle ; elle se tenait dans le coin où elle avait lancé ses pantoufles.

— Rachel est juste une amie.

— Vous avez une histoire.

— Nous avons formé un couple, à l'époque où j'ai enseigné en Floride. Cela a duré un an. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre mais nous sommes restés amis.

— Comment est-ce possible ? Après avoir vécu ensemble ?

— Je ne sais pas. C'est possible, pourtant.

Il s'avança vers elle. Elle aurait pu jurer que les chaises et les tapis s'écartaient pour lui faciliter le passage.

— Tu voulais discuter ? M'inviter à dîner ? A voir un film ?

Elle était littéralement dos au mur. Il s'approcha d'elle de sa façon si particulière, sans la toucher vraiment mais en l'effleurant de manière qu'elle puisse croire avoir imaginé la scène.

— Si je dois le dire à voix haute, je vais mourir, murmura-t-elle. Ici. Je vais m'écrouler et mourir de honte.

— Le jardin ? Elle opina.

Il posa les mains sur ses épaules et passa ses doigts sous le col.

— Pas si facile à oublier, hein ?

— Non.

Le peignoir glissa et serait tombé par terre si elle n'avait pas retenu les pans fermement.

— Ta peau est chaude, lui murmura-t-il. On aurait pu me renverser d'une pichenette tout à l'heure quand j'ai senti combien tu étais brûlante.

Il l'embrassa et l'éloigna du recoin, puis il l'entraîna vers le lit en la dévorant. Prenez un homme, une femme idiote, mettez-les dans un saladier et remuez. La tête lui tournait et elle éprouvait des vertiges. Elle avait l'impression de tomber. C'est bien ce qui lui arriva quand ses jambes heurtèrent le lit et qu'elle bascula en arrière. Son peignoir s'ouvrit et Tyler interrompit le baiser, le temps d'enlever sa chemise pour que leurs poitrines nues se touchent.

Il savait. Il se rappelait combien elle avait besoin de ce contact de peau à peau, besoin que quelqu'un absorbe ce dont elle débordait.

— Nous ne pouvons pas faire cela ici, chuchota-t-elle. Sydney et Bay sont en bas.

Il l'embrassa plus fort.

— Donne-moi dix minutes pour me débarrasser de Rachel.

— Tu ne peux pas t'en débarrasser !

— Mais elle va être là pendant trois jours !

Ils se regardèrent, puis il prit une profonde inspiration et roula à côté d'elle. Elle s'apprêtait à refermer son peignoir – elle n'allait tout de même pas rester allongée ainsi – lorsqu'il l'arrêta en glissant sa main sur sa poitrine pour cueillir un sein. Elle se sentait bien. En sécurité. Il *est à moi*.

— L'attente a ses avantages, j'imagine, dit-il. Trois jours entiers à attendre.

— Trois jours entiers, répéta-t-elle.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? s'enquit-il en se redressant sur son coude, et en baissant la tête sur son sein pour y mettre la bouche à la place de la main.

Elle attrapa les cheveux de Tyler et ferma les yeux. Comment pouvait-elle vouloir à ce point une chose qu'elle ne comprenait même pas ?

— Je dois laisser les gens entrer dans ma vie. S'ils partent, ils partent. Si je souffre, tant pis. Cela arrive à tout le monde. N'est-ce pas ?

Il la regarda.

— Tu crois que je vais partir ?

— Ça ne peut pas durer toujours.

— Pourquoi ?

— Je ne connais personne pour qui cela ait duré toujours.

— Je pense tout le temps à l'avenir. Toute ma vie, j'ai poursuivi des rêves. C'est la première

fois que j'en tiens un.

Il l'embrassa avant de récupérer sa chemise et de se relever.

— Vivons au jour le jour, Claire. Mais souviens-toi, j'en ai déjà des milliers d'avance.

Fred passait sa première nuit dans le grenier et Evanelle pouvait l'entendre au-dessus d'elle.

C'était agréable d'avoir quelqu'un dans la maison, qui faisait de petits bruits de souris. Seul problème avec les fantômes : ils restent silencieux. Elle avait vécu avec le fantôme muet de son mari assez longtemps pour le savoir. Elle se demandait s'il était hypocrite de sa part d'encourager Fred à aller de l'avant. Elle-même ne s'y était jamais vraiment résolue. Peut-être était-ce différent lorsque l'être aimé mourait, et ne faisait pas seulement que vous quittez. Ou peut-être était-ce la même chose. On ressentait sans doute le même vide.

Tout à coup, Evanelle se redressa.

Mince.

Il fallait qu'elle donne un objet à quelqu'un. Elle réfléchit. A Fred.

Elle alluma sa lampe de chevet et revêtit sa robe de chambre. Une fois dans le couloir, elle s'interrogea. Les deux pièces du rez-de-chaussée avaient été remeublées avec des commodes à tiroirs et de belles étagères en bois pour toutes ses affaires.

A gauche.

La deuxième chambre.

Elle actionna l'interrupteur, ouvrit un tiroir marqué G. S'y trouvaient des gants, une géode et des graines de gazon soigneusement étiquetées. Sous l'étiquette gadgets, Fred avait collé un mot qui indiquait : *Voir aussi* outils et instruments. Il n'aurait pas dû se donner cette peine. Quand elle avait besoin d'un outil, elle ouvrait le tiroir des outils. Mais Fred n'avait pas encore bien saisi comment son don se manifestait. À vrai dire, elle non plus.

A gadgets, elle trouva ce qu'elle cherchait, un ustensile de cuisine encore emballé qui s'appelait un dénoyauteur de mangue, censé faciliter la tâche pour séparer le fruit de son noyau.

Elle se demanda comment il allait le prendre. Il s'était installé chez elle dans l'espoir qu'elle lui donnerait un objet qui l'aiderait à reconquérir James. Était-il déçu ? Et, après tout ce temps, elle s'apprêtait à lui offrir une chose qui n'avait rien à voir avec James. Peut-être était-ce pour le mieux. Il y verrait sans doute le signe qu'il avait bien fait d'aller de l'avant.

Ou alors le signe qu'il devait manger plus de mangues.

Elle entendit le gazouillis du téléphone portable de Fred. Il préférait ne pas utiliser le fixe d'Evanelle, pour ne pas bloquer la ligne au cas où elle aurait besoin d'avertir une personne qu'elle arrivait avec l'un de ses étranges cadeaux. Evanelle se sentait flattée qu'il la considère comme une sorte de super-héros.

Elle frappa un seul coup à la porte du grenier, puis monta l'escalier. Une fois en haut, elle vit Fred dans son fauteuil de lecture en cuir, près du meuble d'angle qui contenait son téléviseur. Un magazine d'antiquités était posé sur l'ottomane devant lui. La pièce sentait encore la peinture fraîche.

— D'accord, dit-il tout en faisant signe à Evanelle d'entrer. Faites pour le mieux. Merci d'avoir appelé.

— Je t'ai interrompu ? demanda la vieille dame quand il eut raccroché.

— Non, c'était le boulot. Un retard dans une commande. Qu'est-ce qui t'amène ? fit-il en se mettant debout. Tu te sens bien ? Tu n'arrives pas à dormir ? Veux-tu que je te prépare quelque chose ?

— Non, je vais bien, dit-elle en lui tendant le paquet. Je devais juste te donner ceci.

Parfois, Henry aurait voulu voler, parce qu'il ne pouvait pas courir assez vite. Une ou deux nuits par semaine, il se levait doucement pour ne pas réveiller son grand-père, et il se mettait à courir. La nuit de ses vingt et un ans, il avait couru jusqu'à Asheville, au pied des Appalaches. Le fait de devenir majeur lui avait soudain donné un trop-plein d'énergie dont il devait faire quelque chose s'il ne voulait pas exploser. Il lui avait fallu six heures pour rentrer chez lui. Au matin, son grand-père l'attendait sous le porche et Henry lui avait dit qu'il avait des accès de somnambulisme. Il doutait que son aïeul puisse le comprendre. Tantôt il avait hâte d'être vieux, comme lui, tantôt son corps débordait de jeunesse et de vitalité, et il ne savait que faire.

Il n'avait pas avoué à Claire que lui non plus n'était jamais allé au réservoir avant leur pique-nique. Il ne participait jamais aux mêmes activités que les autres jeunes. Il était trop pris par la laiterie et ses rendez-vous avec des femmes plus âgées qui savaient ce qu'elles voulaient. En compagnie de Sydney, il se sentait jeune, mais aussi un peu barbouillé, comme s'il avait trop mangé. Il ne pourrait jamais courir assez longtemps pour se débarrasser de cette sensation.

Il s'arrêta au bord d'un champ, les pieds trempés et les jambes égratignées par les épines des roses sauvages écloses au milieu des ronces à côté de l'autoroute. Ébloui par les phares d'une voiture, il se cacha dans les hautes herbes, peu désireux d'être surpris dans un pré en sous-vêtements à deux heures du matin.

Il ne se releva pas, même après le passage de la voiture. Il contempla la lune qui ressemblait à un immense trou dans le ciel, qui laisserait passer la lumière depuis l'autre côté. Il inspira à pleins poumons la senteur de l'herbe humide, des roses tièdes et de la chaussée mouillée, si chaude encore à cause du soleil d'été de la veille que l'asphalte fondait sur les bords et sentait la fumée.

Il s'imagina en train d'embrasser Sydney, de passer les mains dans ses cheveux. Elle dégageait toujours cette odeur mystérieusement féminine, qui évoquait le salon de coiffure. Il aimait ce parfum. Il l'avait toujours aimé. Les femmes étaient d'incroyables créatures. Amber, la réceptionniste de la *Porte blanche*, était jolie et elle sentait le même parfum. Elle s'intéressait à lui, mais Sydney s'était toujours gardé de l'encourager à sortir avec Amber. Sydney ne ressentait pas de passion pour lui, mais elle se montrait assez possessive. Serait-ce si déraisonnable d'espérer qu'elle en vienne à l'aimer ? Il avait assez de désir pour eux deux.

Il se leva et regagna la maison en courant, laissant une traînée lumineuse violette derrière lui comme la queue d'une comète.

De la fenêtre de sa chambre, Lester regardait son petit-fils courir. Tous les Hopkins étaient ainsi. Lester avait vécu cela. On aurait tort de croire que la vieillesse empêche d'éprouver de la passion. Tous en avaient fait l'expérience. Tous avaient couru à travers ces prés. Il y a bien longtemps, lorsque Lester avait rencontré sa femme, il avait mis le feu à des arbres rien qu'en se tenant dessous pendant la nuit. Il souhaitait à Henry de trouver le même bonheur qu'il avait connu avec sa tendre Aima. Courir ainsi en pleine nuit était un premier signe. Si Sydney se révélait être l'élue, Henry arrêterait de courir sans but, pour courir vers elle.

Claire découvrit que l'attente était plaisante dans certaines circonstances – Noël, le pain qui lève, un long voyage en voiture vers une destination agréable – mais pas dans d'autres. Par exemple, attendre qu'une certaine invitée plie bagage.

Chaque matin, juste avant l'aube, Tyler retrouvait Claire dans le jardin. Ils se caressaient et s'embrassaient, et il lui murmurait des mots qui la faisaient rougir quand elle y repensait au cours de la journée. Mais ensuite, juste avant que l'horizon ne rosisse, il partait en promettant : « Plus que trois jours. » « Plus que deux. » « Un. »

Claire invita Rachel et Tyler à déjeuner la veille du départ de celle-ci, sous couvert de bonnes manières, à la façon sudiste, mais en réalité parce que c'était la seule façon de passer un peu de temps avec Tyler.

Elle dressa la table sous le porche et servit de la dinde en salade avec des fleurs de courgette. Elle savait que Tyler était immunisé contre ses recettes mais pas Rachel, c'est pourquoi elle avait préparé ce plat qui facilitait la compréhension. Celle-ci devait prendre conscience que Tyler lui appartenait. C'était aussi simple que cela.

Bay avait pris place à table et Claire venait d'y poser le pain lorsque Tyler et Rachel montèrent les marches du perron.

— C'est ravissant, lança Rachel.

En s'asseyant, elle détailla Claire de la tête aux pieds. Elle était sans doute très sympa, puisque Tyler l'appréciait. Mais à l'évidence, elle éprouvait encore quelque chose pour lui et sa réapparition soudaine était suspecte.

— Je suis content que vous puissiez faire connaissance avant le départ de Rachel demain, déclara Tyler.

— Tu sais, mon emploi du temps est flexible, répondit Rachel.

Claire faillit en lâcher sa carafe d'eau.

— Goûte aux fleurs de courgette, proposa-t-elle.

Le repas fut catastrophique : la passion, l'impatience et le ressentiment s'entrechoquaient tels trois courants d'air venus de directions différentes qui se rencontraient au-dessus de la table. Le beurre fondait, le pain grillait tout seul, les verres d'eau se renversaient.

— C'est bizarre ici, déclara Bay qui essayait de manger.

Elle prit une poignée de chips de patates douces et s'en alla dans le jardin, où le pommier ne lui semblait plus si étrange. Comme quoi cette notion était très subjective.

— Nous devons y aller, dit enfin Tyler.

— Merci pour le déjeuner, fit Rachel en se levant immédiatement.

Bien qu'elle n'eût pas prononcé la phrase : « Il part avec moi et ne reste pas avec toi », Claire l'avait tout de même entendue.

Lorsque Sydney rentra du travail, Claire était sous la douche et l'eau sur sa peau brûlante provoquait tant de vapeur que tout le quartier était enveloppé d'un brouillard humide. Claire entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir et sursauta lorsque la main de Sydney surgit pour fermer le robinet.

Claire passa la tête derrière le rideau.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Parce qu'on ne voit plus à vingt centimètres devant soi dans la rue. Je suis entrée par erreur chez Harriet Jackson au lieu de chez nous.

— Ce n'est pas vrai.

— Ça pourrait l'être.

Claire cilla, les yeux pleins d'eau.

— J'ai invité Rachel et Tyler à déjeuner, avoua-t-elle.

— Tu es folle ? s'exclama Sydney. Tu veux qu'elle se décide à partir ?

— Bien sûr.

— Alors cesse de la narguer en lui rappelant que c'est toi que Tyler veut et pas elle.

— Elle part demain matin.

— Espérons-le.

Sydney sortit de la salle de bains les bras tendus en avant, comme une somnambule.

— Ne prends pas d'autre douche, sinon elle n'y verra plus rien lorsqu'elle devra s'en aller.

Claire ne parvint pas à dormir cette nuit-là. Au petit matin, elle se glissa dans la chambre de Sydney pour regarder par la fenêtre qui donnait sur la maison de Tyler. Elle resta agenouillée là jusqu'à l'aube, et le vit accompagner son invitée à sa voiture en portant ses bagages. Il lui fit une bise et Rachel partit.

Tyler resta sur le trottoir à scruter la maison des Waverley. C'est ce qu'il avait fait tout l'été : observer la propriété de Claire, en souhaitant faire partie de sa vie. Il était temps de l'y autoriser. Il fallait vivre ou mourir. Tyler resterait ou bien il partirait. Pendant trente-quatre ans, elle avait tout gardé à l'intérieur, et maintenant elle laissait tout sortir, comme si elle avait ouvert une boîte pleine de papillons. La libération n'était pas explosive et joyeuse, mais douce et graduelle et elle pouvait les regarder s'envoler. Les bons souvenirs de sa mère et de sa grand-mère étaient encore là, papillons qui s'accrochaient, trop vieux pour partir. Ceux-là, elle les garderait avec elle.

Elle se leva et s'apprêtait à sortir de la chambre de Sydney quand sa voix la fit sursauter.

— Est-ce qu'elle est enfin partie ?

— Je croyais que tu dormais, dit Claire. De qui parles-tu ?

— De Rachel, andouille.

— Oui, elle est partie.

— Tu vas y aller tout de suite ?

— Oui.

— Ouf. Tu m'as empêchée de dormir toute la nuit.

Claire sourit.

— Je suis désolée.

— Non, tu ne l'es pas, dit Sydney en se couvrant la tête avec un oreiller. Va trouver le bonheur et laisse-moi dormir.

— Merci, Sydney, chuchota Claire, certaine que sa sœur ne l'entendait pas.

Elle ne la vit pas sortir la tête de sous l'oreiller avec un sourire.

Claire descendit en chemise de nuit. Les yeux de Tyler l'accompagnèrent à travers le jardin. Ils se retrouvèrent à mi-chemin et bientôt leurs doigts s'enlacèrent.

Ils se regardèrent et eurent une conversation muette.

Tu es sûre ?

Oui. C'est ce que tu veux ? Plus que tout.

Ensemble, ils regagnèrent la maison de Tyler et se construisirent de nouveaux souvenirs. L'un en particulier naîtrait neuf mois après et s'appellerait Mariah Waverley Hughes.

Quelques jours plus tard, Sydney et Henry se promenaient dans le parc du centre-ville. Henry avait pris l'habitude de la rejoindre à son travail presque tous les jours pour prendre un café. Ils ne passaient que vingt minutes ensemble parce qu'elle devait retrouver Bay et lui son grand-père, mais chaque jour, vers cinq heures, elle commençait à avoir hâte de le voir et elle surveillait inconsciemment la pendule et la porte. Dès qu'il apparaissait avec deux cafés glacés, elle le hélait :

— Henry, mon sauveur !

Les hommes célibataires dans un institut de beauté ne sont pas légion et toutes ses collègues flirtaient avec Henry et le taquinaient pendant qu'il l'attendait. Mais lorsque Sydney leur avait dit qu'il n'était qu'un ami, elles avaient toutes semblé déçues, comme si

elles savaient quelque chose qu'elle ignorait.

— Dis-moi, vous viendrez, ton grand-père et toi, au dîner de Claire ? demanda Sydney tout en marchant.

Claire n'avait jamais invité personne auparavant. Comme sa grand-mère dans ses dernières années, elle n'aimait guère recevoir. Mais à présent qu'elle avait Tyler, l'amour la transformait, la faisant moins ressembler à sa grand-mère et davantage à elle-même.

— C'est noté dans mon agenda. Nous serons là, répondit Henry. Je trouve ça génial que tu t'entendes si bien avec ta sœur. Vous avez beaucoup changé toutes les deux. Tu te rappelles la soirée d'Halloween du lycée, en première ?

Elle réfléchit un moment.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle en s'asseyant sur le banc en pierre qui entourait la fontaine. J'avais oublié.

C'était l'année où Sydney s'était déguisé en Claire pour Halloween. L'idée lui avait paru hilarante à l'époque. Coiffée d'une perruque brune de mauvaise qualité tirée en arrière et maintenue par des peignes, elle avait mis un jean couvert de terre et les vieux sabots de jardinage de Claire. Sa sœur était réputée pour être assez distraite et il lui arrivait de sortir avec de la farine sur le visage, si bien que, parfois, les filles de l'épicerie se moquaient d'elle, aussi Sydney s'était-elle barbouillé le visage de farine. Le clou du déguisement était le tablier *Embrassez la cuisinière* qu'elle avait revêtu pour la soirée dansante, et qui avait provoqué force éclats de rire car toute la ville savait bien que personne n'embrasserait jamais l'excentrique Claire, âgée d'une petite vingtaine d'années à l'époque, mais déjà ridiculement engoncée dans des habitudes de vieille fille.

— Tu avais fait ça pour la caricaturer, lança Henry assis à côté d'elle. Maintenant, tu t'habilles comme elle, mais cette fois tu veux sincèrement lui ressembler.

Sydney baissa les yeux sur le chemisier sans manches qu'elle portait et qui appartenait à Claire.

— C'est vrai. Sans compter que j'ai apporté très peu de vêtements quand je suis revenue ici.

— Tu es partie en coup de vent ?

— Oui, répondit-elle sans plus d'explication. Elle aimait leur relation telle qu'elle était, la même que lorsqu'ils étaient gosses. David ne faisait pas partie du tableau. David n'existait même pas quand elle était avec Henry. Et aucune pression ne pesait sur cette amitié, ce qui était un grand soulagement.

— Alors tu étais à cette soirée ?

Il hocha la tête et but une gorgée de sa boisson.

— J'y suis allé avec Sheila Baumgarten. Elle avait un an de plus que nous.

— Tu as eu beaucoup de petites copines ? Je ne me rappelle pas t'avoir vu dans les endroits où les jeunes aimaient sortir.

— Parfois, fit-il en haussant les épaules. En terminale et l'année d'après, j'ai eu une petite amie de l'université de Caroline-du-Sud.

— Oh, une étudiante ! s'exclama-t-elle avec gaieté en le poussant du coude. Tu aimes les femmes plus âgées, on dirait !

— Mon grand-père croit dur comme fer que les Hopkins mâles épousent toujours des femmes plus vieilles qu'eux. Je joue le jeu pour lui faire plaisir mais il y a sûrement un fond de vérité là-dedans.

Sydney se mit à rire.

— Alors c'est pour ça que ton grand-père m'a demandé mon âge dès que je suis arrivée chez vous !

— Oui. Il essaie toujours de me caser. Et il insiste sur ce critère de l'âge.

Sydney avait reculé ce moment parce qu'elle aimait passer du temps avec Henry, pourtant elle crut sincèrement lui faire une fleur en lui disant enfin :

— Tu sais, Amber, notre réceptionniste, elle a presque quarante ans et elle t'apprécie. Je peux t'arranger un rendez-vous.

Henry baissa les yeux sur son café sans rien répondre. Elle espérait qu'elle ne l'avait pas embarrassé. Elle ne l'avait jamais considéré comme timide.

Avec la tête inclinée et le soleil qui brillait, Sydney apercevait son cuir chevelu rosi par le soleil. Elle lui frotta la tête affectueusement, comme s'il était un petit garçon. C'est ainsi qu'elle le voyait, le petit garçon amical et digne qu'elle avait connu. Son premier ami.

— Tu devrais mettre une casquette. Ta tête va cramer.

Il se tourna vers elle avec un regard étrange, presque triste.

— Tu te souviens de ton premier amour ?

— Oh, oui. Hunter John Matteson. C'était le premier garçon à m'inviter à sortir avec lui, dit Sydney avec mélancolie. Et toi, ton premier amour ?

— C'était toi.

Sydney se mit à rire en croyant à une blague.

— Moi ?

— Le premier jour de sixième, ça m'est tombé dessus d'un coup. Je n'ai plus été capable de te parler ensuite. Je le regretterai toujours. Quand je t'ai vue le 4 Juillet, tout a recommencé. J'étais résolu à ce que cela ne nous empêche pas d'être amis.

Sydney ne comprenait pas tout à fait.

— Que veux-tu dire, Henry ?

— Que je n'ai aucune envie de sortir avec ta copine Amber.

La dynamique changea en un éclair. Elle n'était plus assise à côté du petit Henry.

Elle était aux côtés d'un homme amoureux d'elle.

Emma entra dans son salon cet après-midi-là après avoir tenté sans succès de se remonter le moral grâce au shopping. Elle était tombée sur Evanelle Franklin en ville, qui lui avait dit qu'elle la cherchait depuis des heures pour lui donner deux pièces de vingt-cinq cents.

Pour preuve de la piètre qualité de sa journée, la rencontre avec cette vieille excentrique en avait été le meilleur moment.

Elle avait commis l'erreur de retrouver sa mère pour déjeuner afin de lui montrer ses emplettes. Celle-ci lui avait immédiatement reproché de ne pas avoir acheté plus de lingerie et l'avait envoyée acheter quelque chose de sexy pour Hunter John.

Cela ne servirait à rien. Ils n'avaient pas fait l'amour depuis plus d'une semaine.

Elle lâcha soudain ses sacs en voyant Hunter John, assis dans le canapé, qui feuilletait un gros livre posé sur la table basse. Il avait ôté sa veste, détaché sa cravate et remonté ses manches.

— Oh, Hunter John ! s'exclama-t-elle avec un sourire éclatant, tandis que son estomac se nouait. Que fais-tu là à cette heure-ci ?

— J'ai pris mon après-midi. Je t'attendais.

— Où sont les garçons ? demanda-t-elle en espérant l'entraîner vers la chambre à coucher.

Elle s'apprêtait déjà à emporter le sac rose qui contenait le soutien-gorge noir transparent et le string avec les petits nœuds rouges.

— La nounou les a emmenés au cinéma et ils doivent dîner dehors ensuite. J'ai pensé que nous devons discuter.

— Oh ! fit-elle en laissant ses bras retomber sur ses flancs avec anxiété.

Discuter. Parler. Rompre. Non. Elle tendit la main vers son livre pour le distraire.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Notre album de l'année de terminale, dit-il, et le cœur d'Emma se serra.

L'âge des possibles. Elle avait fait décorer son bureau avec ses vieilles photos de football et ses trophées. Elle avait même fait encadrer son vieux maillot. C'était une époque dont il pouvait être fier, où tout était envisageable.

Une époque qu'elle lui avait dérobée.

Abandonnant sacs et paquets, elle alla s'asseoir à côté de lui gentiment, doucement, de peur qu'il ne s'enfuie si elle allait trop vite. Le livre était ouvert à une double page de clichés instantanés. Sydney, Emma et Hunter John figuraient presque sur toutes. Au Dôme, l'aire de pique-nique couverte derrière la cafétéria où ils se glissaient parfois pour tirer quelques bouffées sur une cigarette. Sur le banc des terminales à la rotonde, réservé aux élèves les plus populaires du lycée. Jouant les cabotins devant leurs casiers. Faisant la fête après ce match important où Hunter John avait fait la passe décisive.

— J'étais amoureux de Sydney, déclara Hunter John.

Emma se sentit étrangement soulagée. Ou peut-être satisfaite d'avoir eu raison. Il admettait enfin que le problème venait d'elle. Mais il poursuivit.

— Aussi amoureux qu'on peut l'être à l'adolescence. Cela me semblait réel sur le moment. Sur chacune de ces photos, je la regarde. Mais je m'aperçois que toi aussi. Je l'ai oubliée depuis longtemps, Emma. Mais toi, tu ne l'as pas oubliée, hein ? Est-ce que Sydney a fait partie de notre mariage depuis dix ans sans que je le sache ?

Emma regarda l'album en essayant de ne pas pleurer. Elle était laide quand elle pleurait. Son nez enflait et son mascara coulait à flots.

— Je ne sais pas. Ce dont je suis certaine c'est que je me suis toujours demandé ce que tu ferais si tu avais la possibilité de tout recommencer. Est-ce que tu me choisirais ?

— C'était donc ça ? Tous ces efforts, le sexe, la maison impeccable... parce que tu croyais que je n'avais pas envie d'être là ?

— Ces efforts, c'est parce que je t'aime ! s'écria-t-elle, désespérée. Mais je t'ai privé de tes choix. Je t'ai obligé à rester à la maison au lieu de partir pour l'université. Tu as eu des enfants au lieu de voyager un an en Europe. Il y a toujours eu une partie de moi pour penser que j'avais gâché ta vie sous prétexte que je détestais tellement Sydney, parce que je détestais que tu l'aimes elle et pas moi. C'est pour ça que j'ai essayé de te séduire. Et que j'ai ruiné tous tes projets. J'ai essayé de me racheter chaque jour depuis.

— Mon Dieu, Emma ! Mais tu ne m'as privé d'aucune de mes libertés. Je t'ai choisie.

— Quand tu as revu Sydney, n'as-tu pas pensé à ce qu'aurait pu être ta vie ? Ne F as-tu pas comparée à moi ? N'as-tu pas pensé à ce que tu aurais fait si je n'avais pas été là ?

— Non, répondit-il, l'air sincèrement étonné. Je n'ai pas pensé à elle plus d'un instant au cours des dix dernières années. Et à peine autant depuis qu'elle est revenue. Mais c'est toi qui n'arrêtes pas de mettre le sujet sur la table. Toi, tu t'es mis dans la tête que son retour a changé les choses. Pour moi, cela n'a rien changé.

— Oh, fit-elle en détournant la tête pour essuyer les larmes au bord de ses yeux, qui menaçaient de déborder.

Il passa un doigt sous le menton d'Emma pour qu'elle lève les yeux vers lui.

— Je referai tout de la même façon, Emma. J'ai une vie merveilleuse avec toi. Tu es un bonheur et un émerveillement quotidiens pour moi. Tu me fais rire, réfléchir, tu me séduis. À certains moments, je ne te suis pas très bien, mais c'est un plaisir de me réveiller le matin à tes côtés et de te retrouver le soir, ainsi que les garçons. Je suis l'homme le plus chanceux du

monde. Je t'aime tant, plus que je n'aurais jamais cru possible d'aimer un autre être.

— Sydney...

— Non ! coupa-t-il avec rudesse en la lâchant. Non. Ne recommence pas. Qu'ai-je bien pu faire pour que tu croies que je regrettais de t'avoir choisie ? J'ai passé des jours à essayer de deviner comment j'aurais pu empêcher cela d'arriver, mais tu sais ce que j'ai compris ? Il ne s'agit pas d'une histoire entre toi et moi. Mais entre toi et Sydney. Je soupçonne aussi que ta mère a un rôle là-dedans. Je t'aime. Je n'aime pas Sydney. Je veux passer ma vie avec toi, pas avec elle. Nous ne sommes plus les mêmes personnes, conclut-il en refermant l'album du lycée, le livre des rêves enfantins de célébrité et de voyages sac au dos à travers la France. En tout cas, moi, je ne suis plus la même personne.

Elle posa les mains sur la jambe d'Hunter John, très haut sur sa cuisse parce qu'elle ne pouvait refréner sa nature.

— Moi aussi je veux changer, Hunter John. Vraiment.

Il la scruta.

— Tu sais, Emma, je pense qu'elle va rester.

— Je crois aussi.

— Je veux dire à Bascom, pas dans notre vie.

— Oh.

Il secoua la tête.

— Essaie, Emma. C'est là tout ce que je te demande.

Fred, assis à son bureau, scrutait son dénoyauteur de mangue.

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

James aimait les mangues. Fred devait-il l'appeler pour... l'inviter à manger des fruits ?

Pourquoi l'instruction n'était-elle pas plus claire ? Pourquoi n'était-elle pas venue plus tôt ?

Que pourrait-il bien faire de ce dénoyauteur ? En quoi cela favoriserait-il le retour de James ? Il se torturait les méninges depuis des jours dans l'attente d'un signe quelconque.

On frappa à la porte et Shelly, son adjointe, passa la tête dans la pièce.

— Fred, il y a quelqu'un pour toi.

— J'arrive, déclara-t-il en enfilant sa veste. Lorsqu'il sortit, il vit Shelly en train de parler à un homme près du présentoir à vins. C'était Steve Marcus, qui enseignait l'art culinaire à Orion. Ils avaient eu d'agréables conversations au fil des ans à propos d'aliments et de recettes. Fred fut cloué sur place. La dernière chose que James lui avait dite était qu'il devrait sortir avec Steve. Sa

visite n'avait rien à voir avec cela, se persuada-t-il, tout en avançant à contrecœur. Il n'avait pas la moindre envie de sortir avec Steve.

— Fred, ravi de te voir, dit Steve en tendant la main.

— Que puis-je faire pour toi ? *Sans aller jusqu'au mariage.*

— Je voulais t'inviter à un cours portes ouvertes que j'organise, financé par l'Orion Collège, déclara Steve avec affabilité.

C'était un homme robuste, doté d'un bon caractère. Il portait la chevalière de son ancienne université à la main droite et Fred avait toujours apprécié ses ongles courts et brillants.

— Ce sera un cours rigolo sur les petits trucs et les petites astuces pour cuisiner plus simplement. Tu pourrais apporter beaucoup au groupe grâce à ta connaissance des produits locaux.

C'était trop. Trop tôt. C'était comme s'il dormait et que quelqu'un essayait de le réveiller à l'aube.

— Je ne sais pas. Mon emploi du temps...

— C'est demain soir. Tu es pris ?

— Demain ? Eh bien...

— Je demande à chacun de venir avec des gadgets originaux. Aucune obligation, d'accord ? Demain soir, à dix-huit heures, si tu peux venir.

Il sortit son portefeuille de sa poche arrière et tendit sa carte à Fred. Elle était encore tiède.

— Si jamais tu as des questions.

— J'y réfléchirai.

— Super. À bientôt.

Fred regagna son bureau et se laissa tomber lourdement sur son fauteuil.

Des gadgets originaux.

Comme un dénoyauteur de mangue.

Il avait attendu si longtemps qu'Evanelle lui donne quelque chose qui arrange tout. Têtu, Fred décrocha son téléphone. Il appellerait James. Il fallait que cet objet serve à les réunir, à n'importe quel prix.

Il composa le numéro de portable de James. Au bout de la dixième sonnerie, il commença

à s'inquiéter. « Au bout de la vingtième, décida-t-il, je saurai que tout cela n'a aucun rapport avec lui. »

Puis la trentième.

La quarantième.

La cinquantième.

Bay, sous le pommier, observait les préparatifs de la fête. Tout semblait parfait et elle ne s'expliquait pas l'angoisse qu'elle ressentait. Peut-être était-ce à cause des minuscules ronces qui s'infiltraient au bord du jardin, si petites et si bien cachées que même Claire ne les avait pas encore vues. A moins qu'elle ait préféré les ignorer. Elle était heureuse, or le bonheur pouvait vous faire oublier la présence du mal dans le monde. Bay n'était pas assez heureuse pour oublier. Rien n'était encore parfait. Pourtant, Tyler avait cessé d'errer dans son jardin à minuit en envoyant ces petits éclairs violets qui ressemblaient aux bonbons pétillants Pop Rocks. Cela faisait plus d'une semaine qu'elle n'avait pas senti l'eau de toilette de son père et Sydney était plus souriante. Elle commençait même à parler davantage d'Henry et elle le mentionnait dans presque toutes leurs conversations. Bay aurait dû être ravie. Elle était inscrite à l'école et la rentrée était deux semaines plus tard. Sa source d'inquiétude était-elle là ? Elle savait que sa mère n'avait pas donné son vrai nom à l'inscription. C'était un mauvais départ.

Peut-être qu'elle s'inquiétait de ne pas avoir réussi à reproduire son rêve du jardin. Rien ne fonctionnait. Elle ne trouvait rien qui fasse scintiller son visage et sa mère avait refusé de la laisser faire de nouvelles expériences avec des verres en cristal. Impossible également de reproduire le claquement du papier au vent. Il n'y avait pas de vent depuis des jours, jusqu'à cet après-midi, mais dès que Claire et Sydney essayèrent de disposer la nappe ivoire sur la table du jardin, une brusque rafale la souleva et elle échappa aux deux sœurs pour s'envoler, comme si un enfant s'en était drapé les épaules et courait avec. Elles se lancèrent à sa poursuite en riant.

Sydney et Claire étaient heureuses. Elles parsemaient leurs flocons d'avoine de pétales de rose le matin, et, le soir, elles se tenaient côte à côte en faisant la vaisselle en pouffant et chuchotant. Peut-être était-ce là l'essentiel. Bay ne devrait pas tant s'inquiéter.

De gros nuages, blancs et gris comme des éléphants, se mirent à traverser le ciel, poussés par le vent. Bay les regarda passer.

— Salut, pommier, chuchota-t-elle. Que va-t-il se passer ?

Les feuilles tremblèrent et une pomme tomba par terre à côté d'elle. Elle l'ignora. Elle attendrait et elle verrait bien.

— Excusez-moi, lança un homme de l'autre côté de la pompe à essence.

Il était apparu tout à coup devant Emma et se découpait sur la masse du ciel orageux.

Emma était en train de faire le plein de la décapotable de sa mère tandis que celle-ci rectifiait son maquillage en se regardant dans le rétroviseur.

Au son de cette voix masculine, Ariel se retourna. Elle sourit immédiatement et sortit de la voiture.

— Bonjour, lança-t-elle en rejoignant sa fille.

Elles étaient de nouveau allées faire du shopping. Emma et Hunter John partaient en week-end en amoureux à Hilton Head, puis ils emmèneraient les garçons à Disneyworld avant la rentrée des classes. Ariel avait insisté pour lui acheter un nouveau bikini, quelque chose qu'Hunter John aimerait, et Emma s'était laissé faire par facilité. Mais quoi que puisse dire sa mère à présent, Emma était sûre de son couple. Elle n'en voulait pas à Ariel de ses mauvais conseils. Après tout, la tactique de séduction avait toujours bien fonctionné pour

elle. Mais elle croyait que les femmes Clark se devaient de prouver leurs talents en permanence, même aux étrangers. Illustration : voyant un homme parler à sa fille, elle était descendue de voiture en se penchant assez pour mettre son décolleté en valeur, pour prouver qu'elle n'avait pas perdu la main.

L'homme était beau, bien qu'un peu lourd. Il avait des yeux noirs, un sourire à un mégawatt et l'assurance de ceux qui ont réussi leur vie professionnelle.

— Bonjour, mesdames. J'espère que je ne vous dérange pas. Je cherche quelqu'un. Peut-être pourriez-vous m'aider ?

— Avec plaisir, dit Ariel.

— Le nom de Cindy Watkins vous dit-il quelque chose ?

— Cindy Watkins, répéta Ariel avant de secouer la tête. Non, je regrette.

— Nous sommes bien à Bascom, Caroline-du-Nord, n'est-ce pas ?

— Vous êtes pile sur la limite de la commune. La prochaine sortie est par là.

Il tira de la poche de sa veste bien coupée un petit paquet de photos et tendit la première à Ariel.

— Connaissez-vous cette femme ?

Emma coinça la poignée de la pompe afin qu'elle continue à fonctionner, puis se pencha pour regarder la photo avec sa mère. C'était un cliché en noir et blanc d'une jeune femme devant Fort Alamo. Elle tenait une pancarte qui donnait clairement son opinion sur la Caroline-du-Nord. D'après le style des vêtements, c'était il y a plus de trente ans.

— Non, désolée, dit Ariel qui fit mine de lui rendre la photo avant de se raviser. Attendez. Ce pourrait être Lorelei Waverley.

Emma regarda le cliché plus attentivement. Cela lui ressemblait en effet.

— Mais elle a été prise il y a très longtemps. Elle est morte maintenant.

— Sauriez-vous pour quelle raison cette femme, déclara-t-il en montrant une photo plus récente, conserverait des photos de cette Lorelei Waverley ?

Emma avait du mal à croire ce qu'elle voyait. Une photo de Sydney aux côtés de cet homme. Elle portait une robe très moulante et très courte et il la tenait de manière très possessive. Elle n'avait pas l'air heureuse. On n'aurait pas dit qu'elle était en train de mener une vie folle et pleine d'aventures. Elle semblait surtout avoir désespérément envie d'être ailleurs.

Ariel fronça les sourcils.

— C'est Sydney Waverley, dit-elle sèchement en lui rendant les photos, presque comme s'il lui répugnait de les toucher.

— Sydney ? répéta l'homme.

— Lorelei était sa mère. Une dévergondée. Entre nous soit dit, Sydney est exactement comme elle.

— Sydney, articula-t-il comme s'il s'exerçait à prononcer ce nom. Elle est d'ici, alors ?

— Elle a grandi ici, et son retour nous a tous surpris. Elle a essayé de piquer le mari de ma fille.

— Mais non, maman, fit Emma en l'observant.

— Cette personne est Sydney Waverley ? Vous en êtes sûre ? A-t-elle une petite fille ?

— Oui, Bay, dit Ariel.

— Maman ! s'exclama Emma, sur le ton de l'avertissement.

Ce n'était tout bonnement pas le genre de choses que l'on racontait à un étranger.

L'homme battit en retraite, comme s'il avait senti le malaise d'Emma. Oh, il était fort.

— Merci de votre aide. Passez une excellente journée, mesdames.

Il monta dans un grand 4x4 luxueux. Le ciel s'assombrit à mesure qu'il s'éloignait, comme s'il semait la désolation sur son passage.

Emma fronça les sourcils, saisie d'une sensation bizarre. Elle raccrocha le tuyau sur la pompe. Sydney n'était pas franchement sa meilleure amie mais quelque chose clochait.

— Je vais payer, maman, dit Emma en voulant prendre son sac à main où se trouvait son téléphone.

Mais Ariel avait déjà sorti sa carte de crédit.

— Ne sois pas idiote. C'est moi qui paie.

— Non, je t'en prie.

— Voilà, dit Ariel en glissant sa carte entre les mains d'Emma avant de remonter dans le coupé. Arrête de discuter et va à la caisse.

Emma entra dans la boutique et tendit la carte à l'employé. Elle ne cessait de penser à cet homme. Tandis qu'elle attendait que la carte soit débitée, elle mit les mains dans sa poche et sentit les deux pièces. Elle devait porter cette même veste le jour où Evanelle les lui avait données.

— Excusez-moi, dit-elle à l'employé, avez-vous un téléphone à pièces ?

Le vent continua à souffler tout l'après-midi. Sydney et Claire durent attacher les extrémités de la nappe aux pieds de la table et elles ne purent utiliser de bougies. À la place, Claire prit des sachets transparents de tons ambre, framboise et vert pâle, et elle y mit les lanternes électriques qu'elle gardait en réserve, ce qui faisait comme de petits cadeaux lumineux disposés autour de la table et du pommier. Ce dernier ne les aimait pas et ne cessait de renverser les plus proches quand personne ne regardait. Bay était donc chargée de veiller à ce qu'il se tienne tranquille.

Les oiseaux et les insectes volants ne constituaient pas un problème dans le jardin, puisque la haie de chèvrefeuille les avalait, aussi était-ce une excellente idée de dîner dehors. Sydney se demanda pourquoi personne ne l'avait fait avant, puis elle pensa au pommier et comprit. Il désirait tant faire partie de la famille, alors que personne ne voulait de lui.

Elle repensa à la nuit précédente, la première qu'elle avait passée seule dans la maison et responsable de tout, en l'absence de Claire partie chez Tyler. Au cours d'une insomnie, elle était allée voir Bay, qui dormait paisiblement. En se penchant pour l'embrasser, elle avait remarqué deux petites pommes roses dans les plis de l'édredon que Bay avait rejeté à ses pieds en dormant. Sydney les avait ramassées et s'était approchée de la fenêtre. En chemin, elle en avait trouvé encore trois sur le plancher et les avait prises elles aussi.

En regardant par la fenêtre, elle avait perçu du mouvement dans le jardin. Le pommier étirait ses branches aussi loin qu'il pouvait en direction de la table que Tyler les avait aidées à installer dans la journée. L'arbre avait même réussi à encercler un pied de la table et il la tirait vers lui.

— Psst, avait-elle chuchoté dans la nuit. Arrête ! La table avait cessé de bouger et les branches de l'arbre avaient repris leur place. Il s'était figé immédiatement comme pour clamer qu'il n'avait rien fait.

Evanelle arriva la première à ce que Sydney nommait affectueusement la fête de la Défloration. Claire lui avait fait promettre de ne pas utiliser cette expression devant qui que ce soit.

— Bonsoir, Evanelle. Où est Fred ? s'enquit Claire lorsqu'elle entra dans la cuisine.

— Il n'a pas pu venir. Il avait un rendez-vous, dit-elle en posant son cabas sur la table. Il était furieux d'ailleurs.

Claire releva la tête après avoir vérifié la tendreté des grains de maïs de l'épi qui bouillait.

— Fred fréquente quelqu'un ?

— En quelque sorte. Un professeur de cuisine d'Orion lui a demandé de participer à un cours qu'il donnait. Fred voit ça comme un rendez-vous.

— Pourquoi est-il furieux, alors ?

— Parce que je lui ai donné un objet qui l'a conduit à ce prof et non à James comme il l'espérait. Et, bien sûr, Fred s'est mis en tête qu'il allait devoir passer le restant de ces jours avec ce type. Il me tue parfois. Il faudra bien qu'un jour prochain il prenne conscience qu'il est le seul responsable de ses choix. Moi, je ne fais que donner des objets aux gens. Ce qu'ils en font ne regarde qu'eux. Tu sais, il m'a même demandé si je pourrais dérober une pomme ce soir, au cas où elle lui dirait quoi faire.

Claire frissonna légèrement malgré la vapeur chaude de la casserole qui bouillait devant elle.

— Tu ne peux jamais savoir ce que te dira cet arbre.

— C'est bien vrai. Nous n'avons su ce que ta mère avait vu qu'au moment de sa mort.

Tout se figea dans la cuisine. L'horloge s'arrêta ; Sydney et Claire se rapprochèrent instinctivement l'une de l'autre.

— Que veux-tu dire ? demanda Claire.

— Oh, Seigneur ! fit Evanelle en posant les mains sur ses joues. Seigneur, j'avais promis à votre grand-mère de ne rien vous dire.

— Notre mère a mangé une pomme ? demanda Sydney, incrédule. De ce pommier-là ?

Evanelle leva les yeux vers le plafond.

— Je suis désolée, Mary. Mais quel mal cela peut-il faire maintenant ? Regarde-les, elles s'en sortent bien, déclara-t-elle comme si elle était habituée à dialoguer avec des fantômes qui ne lui répondaient pas.

Elle s'assit avec un soupir à la table de la cuisine.

— Lorsque votre grand-mère a appris la mort de Lorelei dans cet énorme carambolage, elle a compris. Elle me l'a dit alors qu'elle était alitée, environ deux mois avant de disparaître. D'après ce que nous savons, Lorelei a mangé une pomme lorsqu'elle avait à peu près dix ans. Ce jour-là, elle a sans doute vu la manière dont elle mourrait et toutes les folies qu'elle a faites ensuite étaient sans doute une manière de conjurer le mauvais sort. Nous nous sommes dit que vous l'aviez ramenée ici et qu'elle avait dû accepter son destin parce que vous aviez besoin qu'on s'occupe de vous. Mary m'a raconté que la nuit qui a précédé sa nouvelle disparition, elle avait trouvé Lorelei dans le jardin, pour la première fois depuis son enfance. Peut-être a-t-elle mangé une autre pomme cette nuit-là. Sa vie se passait bien ici et elle a pu croire que son destin avait changé. Mais ce n'était pas le cas. Elle vous a laissées ici pour que vous soyez en sécurité. Elle devait mourir seule dans ce carambolage. Le pommier a toujours aimé votre mère. Il devait savoir que ses pommes lui montreraient un événement négatif et ne lui en lançait jamais comme aux autres membres de la famille. Lorelei, elle, a été obligée de prendre une échelle pour cueillir une pomme. Mary l'a retrouvée devant le garage après le départ de Lorelei. Comment vous sentez-vous, les filles ?

— Bien, répondit Claire.

Sydney avait l'air un peu sonnée. Sa mère n'avait pas choisi son destin. Elle n'avait pas choisi ce mode de vie, contrairement à elle, qui avait voulu l'imiter.

— Je sors, annonça Evanelle.

— Fais attention. L'arbre est de mauvaise humeur aujourd'hui. Il n'arrête pas d'essayer de déplacer la table. Même Bay n'arrive pas à le raisonner. Nous espérons qu'il ne va pas effrayer Tyler et Henry.

— Si ces garçons doivent faire partie de votre vie, vous feriez bien de tout leur expliquer. La première chose que j'ai dite à mon futur mari, quand j'avais six ans, c'est que j'étais obligée de donner des choses aux gens. Il a été tellement intrigué qu'il est venu toquer à ma fenêtre ce soir-là.

Evanelle prit son cabas et sortit.

— Tu crois qu'elle a raison ? demanda Sydney. À propos de maman ?

— Ça semble logique. Tu te rappelles qu'après le coup de téléphone annonçant sa mort, grand-maman a mis le feu à l'arbre ?

Sydney hocha la tête.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai quitté Bascom pour ressembler à maman alors qu'elle était partie parce qu'elle avait eu la vision de sa mort. Comment ai-je pu me tromper de la sorte ?

— Tu es une Waverley. Nous en savons ou trop ou pas assez. Il n'y a jamais de juste milieu.

La souffrance semblait ne pas avoir de prise sur Claire, mais Sydney secoua vigoureusement la tête.

— Je hais cet arbre !

— Nous ne pouvons pas nous en débarrasser. Nous sommes coincées.

Sydney se tourna vers elle, exaspérée. Claire n'avait visiblement aucune envie de prendre part au drame.

— Ta défloration t'a rendue stoïque.

— Tu vas arrêter de dire ça ? On dirait, à t'entendre, que je suis une plante morte. Evanelle a raison, ajouta Claire en apportant un plat près de la cuisinière pour y déposer les épis de maïs cuits. Nous devrions tout expliquer à Henry et Tyler.

— Henry est déjà au courant. C'est l'avantage avec quelqu'un qui t'a connue et acceptée depuis toujours. Il sait déjà que nous sommes bizarres.

— Nous ne sommes pas « bizarres ».

— Henry m'a fait un aveu l'autre jour, dit Sydney tout en frottant une tache invisible sur le plan de travail. Quelque chose que j'ignorais. J'y ai beaucoup réfléchi depuis.

— Il t'a dit qu'il t'aimait ? demanda Claire.

— Comment le sais-tu ? Claire se contenta de sourire.

— J'aime être avec lui, pensa tout haut Sydney. Je devrais l'embrasser. Histoire de voir ce qui se passe.

— Et Pandore dit : « Je me demande ce que contient cette boîte », lança Tyler en entrant dans la cuisine.

Il embrassa Claire dans le cou et Sydney se détourna en souriant.

Henry avait appelé pour prévenir qu'il serait en retard et lorsqu'il frappa enfin à la porte d'entrée, Tyler, Evanelle et Bay étaient déjà assis tandis que Claire et Sydney apportaient les derniers plats sur la table.

Sydney posa les tomates à la mozzarella et alla ouvrir tandis que Claire se dirigeait vers le jardin avec son pain aux mûres.

— Tu arrives juste à temps, dit Sydney en ouvrant la porte-moustiquaire à Henry.

Il se comportait comme d'habitude, elle aussi. Alors, qu'est-ce qui avait changé ? Peut-être rien. Peut-être y avait-il toujours eu cela entre eux et qu'elle ne s'en était pas aperçue, parce que Henry était un homme bien et qu'elle ne croyait pas avoir cette chance.

— Désolé de n'avoir pas pu arriver plus tôt, dit-il en entrant.

— C'est dommage que ton grand-père n'ait pas pu venir.

— C'est étrange. Alors que nous nous apprêtions à partir, Fred a accompagné Evanelle chez

nous. Elle a donné à Pap un livre qu'il mourait d'envie de lire. Il a eu envie de rester à la maison. Sa jambe le faisait un peu souffrir et je crois que c'était une bonne excuse pour ne pas venir. J'ai dû attendre qu'Yvonne arrive.

— Evanelle ne nous en a pas parlé.

— Elle était pressée. Fred voulait se débarrasser de je ne sais quel cours. Bon, fit-il en se frottant les mains. Je vais enfin avoir le privilège de voir le célèbre pommier Waverley.

— Il faut savoir deux choses à son sujet. Premièrement, ne mange pas de pomme. Deuxièmement, esquive.

— Esquive ?

— Tu verras, dit-elle avec un sourire. Tu es élégant.

— Et toi, tu es belle.

Sydney s'était acheté une nouvelle jupe pour le dîner, rose avec des broderies argentées, et elle se rengorgea un peu.

— Tu savais que je m'asseyais derrière toi en cours d'histoire en quatrième, pour pouvoir te caresser les cheveux sans que tu t'en aperçoives ?

Sydney ressentit une sensation curieuse dans la poitrine. Sans plus réfléchir, elle fit deux pas vers lui et l'embrassa. Sa fougue lui fit heurter le réfrigérateur. Elle bascula avec lui, pour ne pas perdre le contact, et les serviettes en papier colorées que Claire avait posées sur le frigo voletèrent autour d'eux comme des confettis. On aurait dit que la maison criait : « Hourra ! »

Lorsqu'elle s'écarta, Henry avait l'air sous le choc. Il monta lentement, doucement la main pour lui caresser le bras et elle en eut la chair de poule.

Était-ce... ? Avait-elle vraiment senti... ? Elle l'embrassa encore pour en être sûre.

Elle ressentit la même chose, plus vivement encore, et son cœur se mit à battre de plus en plus fort. Henry lui caressa les cheveux. Elle avait embrassé beaucoup d'hommes qui la désiraient, mais cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas embrassé un homme qui l'aimait. Elle avait oublié. Oublié que l'amour rend tout possible.

Lorsqu'elle recula encore, Henry lui demanda hors d'haleine :

— Et ça, c'était en quel honneur ?

— Je voulais juste m'assurer d'un truc.

— De quoi ?

— Je te le dirai plus tard, fit-elle avec un sourire.

— Je te préviens, il n'est plus question que je sorte avec ta collègue Amber.

Sydney se mit à rire et, d'une main, elle souleva le plat de tomates à la mozzarella tandis que, de l'autre, elle entraînait Henry vers la porte.

Le téléphone sonna tandis qu'ils sortaient. Elle ne l'entendit pas, pas plus que le répondeur qui prit le message.

Sydney ? C'est Emma. Je... Je voulais te prévenir qu'il y a un homme qui vous cherche, ta fille et toi. Il n'a pas l'air très... enfin je veux dire il a quelque chose qui... (Il y eut une pause au bout du fil.)... Je voulais juste te recommander d'être prudente.

Ils mangèrent et rirent toute la soirée. Les jambes de Sydney et Henry se touchaient sous la table et elle n'avait pas envie de bouger, même pour aller chercher une bouteille de bière ou du ginger ale à la cerise dans la baignoire en aluminium pleine de glace à côté de la table. Tant qu'elle le touchait, elle ne changerait pas d'avis, elle ne se mettrait pas à penser qu'il méritait mieux, ou encore qu'elle ne méritait pas quelqu'un d'aussi gentil.

Une fois le repas terminé, Claire leva son verre.

— Que chacun porte un toast. À la nourriture et aux fleurs, lança-t-elle.

— À l'amour et à la rigolade, fit Tyler.

— A l'ancien et au nouveau, proposa Henry.

— A l'avenir, dit Evanelle.

— Au pommier, déclara Bay.

— À..., commença Sydney lorsqu'elle le sentit. Non, non, non. Pas ici. Pas maintenant.

Pourquoi penser à David en ce moment ?

Le pommier trembla et quelque chose vola au-dessus de leurs têtes, qu'Henry et Tyler prirent pour un oiseau.

C'était une pomme qui fit un bruit sourd en heurtant quelqu'un à l'entrée du jardin, près du portillon.

— Putain ! s'exclama une voix d'homme. Tout le monde se retourna sauf Sydney.

Elle sentit ses os se briser. Des hématomes lui couvrirent le corps comme de l'urticaire. L'espace entre deux de ses dents se mit à la faire souffrir.

— Bonjour, s'écria Claire gaiement, parce qu'elle était chez elle, dans une maison où aucun événement négatif ne s'était jamais produit.

— Chut ! fit Sydney sèchement. Bay, va te cacher derrière l'arbre. Cours. Vite !

Bay, qui comprenait ce qui se passait, obéit immédiatement.

— Sydney, qu'y a-t-il ? demanda Claire à sa sœur qui se levait et se tournait lentement.

— C'est David.

Claire se mit aussitôt debout. Tyler et Henry se regardèrent, percevant la peur qui émanait des deux sœurs.

— Qui est David ? demanda Henry.

— Le père de Bay, répondit Claire, et Sydney fut terriblement soulagée de ne pas avoir à le dire elle-même.

David surgit finalement de la zone d'ombre du chèvrefeuille près de la clôture.

— Vous le voyez aussi ? demanda Sydney, désespérée. Il est vraiment là ?

— Il est là, répondit Claire.

— Alors, comme ça, tu organises une fête sans m'inviter ? s'écria David.

Ses chaussures provoquaient de bruyantes explosions à chaque pas sur le gravier, non pas un crissement comme un pas normal, mais des *bang* ! furieux et forts comme lorsque l'on saute à pieds joints sur des chapeaux en carton. C'était un homme costaud et sûr de lui. Sa colère ne compensait pas un complexe physique ni un mal être. Elle n'avait pas de raison si profonde. Il se mettait en colère si Sydney ne s'habillait pas comme il le voulait, mais sans lui avoir précisé ce qu'il voulait. C'était pourquoi elle avait apporté si peu de vêtements : c'étaient les seuls qu'elle avait pu choisir elle-même.

Elle essaya de se dire que ce n'était pas si grave, qu'il était peut-être inquiet ou qu'il désirait voir sa fille. Mais elle ne réussit pas à s'en convaincre. Elle ne retournerait pas à Seattle avec lui. Et il n'était pas venu pour la ramener. Ce qui ne laissait qu'une seule possibilité.

Elle devait protéger Bay, Claire et les autres. Le simple fait d'être revenue les avait mis dans une situation dangereuse. Ou peut-être était-ce son départ dix ans plus tôt qui avait enclenché toute une série d'événements aboutissant à celui-ci. Dans un cas comme dans l'autre, c'était entièrement sa faute.

— Tout va bien. David et moi, nous allons partir pour discuter, dit-elle.

Puis elle chuchota à Claire :

— Occupe-toi de Bay.

— Non, non, fit David en s'approchant.

Le corps de Sydney devenait insensible. Les larmes lui montèrent aux yeux. Oh mon Dieu, il a un pistolet. Où se l'est-il procuré ?

— Je ne voudrais pas vous interrompre.

— David, tout cela ne les concerne pas. Je vais venir avec toi. Tu sais que je vais venir.

— Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ici ? s'exclama Tyler en voyant l'arme et en partant d'un rire incrédule. Allez, pose ce truc-là, mon pote.

David visa Tyler.

— C'est avec lui que tu baises, Cindy ?

Elle sut ce qu'Henry allait faire quelques secondes avant qu'il passe à l'action. Ils étaient tellement innocents. Ils ignoraient à qui ils avaient affaire.

— Henry, non ! hurla Sydney tandis qu'il se jetait sur David.

Un coup de feu déchira le silence comme un coup de tonnerre. Henry resta immobile. Une tache rouge vif se mit à grossir sur sa chemise au niveau de l'épaule droite.

Puis il tomba à genoux. Au bout de quelques instants, il roula sur le dos et regarda le ciel en cillant rapidement comme s'il essayait de se réveiller d'un mauvais rêve. Evanelle se laissa tomber à côté de lui, aussi petite et légère qu'une feuille.

— Bon, fit David. Maintenant nous savons avec lequel tu baises. Tout ça a l'air fabuleux !

Il leva la jambe et d'une seule poussée, la table bascula, les assiettes se brisèrent, la glace se déversa dans la chicorée. Tyler attira Claire à lui pour qu'elle ne soit pas blessée par les débris.

— Comment as-tu fait pour me retrouver ? demanda Sydney pour attirer l'attention sur elle.

Si David continuait, Tyler allait tenter sa chance et se faire tirer dessus lui aussi. Elle regarda Henry. Il était étendu sur le flanc. Evanelle avait sorti un châle bleu de son cabas et elle l'appuyait contre son épaule. Il y avait du sang partout.

— Je t'ai retrouvé grâce à ça, pauvre imbécile. Il sortit le paquet de photos. Une erreur. Une erreur parmi beaucoup d'autres. Elle avait mérité ce qui lui arrivait, mais pas Henry. Pas Claire. Peut-être devrait-elle essayer de s'enfuir, pour donner le temps aux autres d'appeler à l'aide. A moins qu'elle attrape un morceau de verre brisé et essaie de le poignarder. Elle avait cru devenir plus forte ici, mais il la dominait toujours par la terreur. Elle n'avait pas eu le courage de s'opposer à lui quand ils vivaient à Seattle et elle ne l'avait pas plus à présent. David feuilletait nonchalamment les photos.

— Celle-ci m'a particulièrement aidé. « Adieu Bascom ! La Caroline-du-Nord, ça craint ! »

L'arbre frissonna comme s'il reconnaissait Lorelei devant Fort Alamo. David jeta les photos à Sydney tandis qu'elle s'écartait de lui, de la table et de tous ceux qu'elle aimait.

— Tu te rends compte de quoi j'ai eu l'air à cause de toi ? J'ai ramené Tom à la maison à mon retour de L. A. Imagine ma surprise en constatant que Bay et toi vous n'étiez plus là.

Elle ne sentait plus le bout de ses doigts. Tom était un copain de fac et l'associé de David à Los Angeles. S'être ridiculisé devant lui avait conduit David à la pourchasser avec une arme. Il détestait être ridicule. Elle le savait. Le moindre centimètre carré de son corps s'en souvenait.

— Arrête de reculer, Cindy. Je sais ce que tu es en train de faire. Tu ne veux pas que je la remarque. Je peux savoir qui c'est ?

— Je suis Claire, la sœur de Sydney.

— Sydney, répéta-t-il en riant et en secouant la tête. Je n'arrive toujours pas à m'y faire. Sa sœur, hein ? Tu es plus grande, plus costaud. Tu ne te briserais peut-être pas aussi facilement. Pas aussi jolie, je trouve, mais de plus gros nichons. Tu es sans doute aussi stupide, sinon tu saurais qu'on ne touche pas à ce qui m'appartient.

Tyler s'était avancé devant Claire et David n'était pas homme à refuser un combat. Il fit un pas vers lui.

— Non ! s'écria Sydney.

— Qu'est-ce que tu veux empêcher, hein ? Tu vas me laisser faire ce que je veux. Et tu sais pourquoi ? demanda-t-il avec un sourire odieux. Où est Bay ? Je l'ai vue. Viens, ma puce. Papa est là. Viens faire un câlin à papa.

— Bay, reste où tu es, cria Sydney.

— Je ne te permets pas de saper mon autorité en présence de notre fille !

David s'avancait vers elle quand une pomme roula soudain à ses pieds. Il regarda le pommier, baigné d'ombre.

— Ma petite Bay est derrière l'arbre ? Tu veux que papa mange une pomme ?

Sydney, Claire et Evanelle le regardèrent toutes les trois sans bouger, tandis que David ramassait le fruit.

Tyler fit mine de s'élancer pour profiter du moment de distraction de David, mais Claire lui prit le bras et chuchota : « Non, attends. »

David porta la pomme rose et parfaitement ronde à sa bouche. Le craquement juteux résonna dans le jardin et les fleurs se tordirent et se flétrirent, comme apeurées.

Il mâcha un moment, puis resta étrangement immobile.

Ses yeux se mirent à faire des allées et venues comme s'il regardait un film que lui seul pouvait voir. Il jeta à la fois la pomme et son arme.

Il cilla plusieurs fois et regarda Sydney. Puis il se retourna et croisa le regard de toutes les personnes réunies dans le jardin.

— Qu'est-ce que c'était ? balbutia-t-il. Il n'obtint pas de réponse.

— Mais c'était quoi, putain ? hurla-t-il.

Sydney regarda les photos de sa mère éparpillées dans l'herbe à ses pieds. Elle se sentit envahie par une étrange sensation de calme. Elle se rappela clairement le moment où David l'avait retrouvée à Boise, lorsqu'il l'avait frappée si violemment dans sa voiture. Elle était persuadée qu'elle allait mourir. Tandis que les coups pouvaient sur elle, il lui semblait qu'elle le regardait la tuer. Elle avait été surprise de se réveiller et de le trouver sur elle. Lui aussi avait dû être surpris. La mort d'un autre individu ne signifiait rien pour lui en fait. Mais ce qu'il venait de voir l'avait profondément ébranlé.

— Tu viens de voir ta mort, n'est-ce pas ? Est-ce que ta plus grande peur s'est réalisée, David ? Est-ce que quelqu'un a réussi à te faire du mal cette fois ?

David devint tout blanc.

— Des années et des années à faire souffrir les autres ; à présent c'est ton tour.

Elle s'approcha, plus intimidée du tout, plus apeurée. Quelque part, elle avait cru qu'il serait toujours là pour lui faire peur la nuit et la tourmenter en pensée. Mais David allait mourir un jour. Et maintenant, ils le savaient tous les deux.

— Fuis aussi loin que tu peux, David, murmura-t-elle. Peut-être que tu pourras y échapper. Si tu restes ici, ta vision se réalisera. Crois-moi, je ferai tout pour qu'elle se réalise.

Il fit volte-face et tituba un instant avant de s'enfuir du jardin à toute vitesse.

Dès qu'il eut disparu, Sydney appela Bay qui s'élança en courant dans ses bras. Elle n'était pas près de l'arbre mais sur le côté du jardin. Sydney la serra fort contre elle, puis elles allèrent près d'Henry.

Sydney s'agenouilla à côté de lui et lui soutint la tête, qu'elle posa sur ses cuisses.

— Il va s'en tirer, dit Evanelle.

— Il faut que tu arrêtes de jouer les sauveurs, dit Sydney, en larmes.

Henry ébaucha un sourire.

— Tu crois vraiment que je partirais avant de savoir ce dont tu voulais t'assurer dans la cuisine ?

Elle ne put s'empêcher de rire. Comment pouvait-il aimer quelqu'un de si néfaste pour lui ? Comment pouvait-elle aimer un type si bien ?

— Je vais appeler une ambulance, dit Evanelle.

— Donne son signalement à la police ! cria Tyler, parti ramasser le pistolet. Ils réussiront peut-être à attraper ce fou. C'est quoi le modèle de sa voiture, Sydney ?

— Il est parti pour de bon, dit Sydney. Ne t'inquiète pas.

— Ne t'inquiète pas ? Mais qu'est-ce que vous avez tous ?

Tyler se rendit soudain compte que tous, même Henry, savaient quelque chose qu'il ignorait.

— De quoi a-t-il eu si peur ? Et comment la pomme a-t-elle bien pu faire pour rouler jusqu'à lui si Bay était de l'autre côté du jardin ?

— C'est le pommier, répondit Claire.

— Quoi, le pommier ? Pourquoi suis-je le seul à m'affoler ? Vous avez vu ce qui vient de se passer ? Il faut communiquer le numéro de sa plaque d'immatriculation à la police !

Il s'élança mais Claire le retint par le bras.

— Tyler, écoute-moi, dit-elle. Quand tu manges une pomme de cet arbre, tu vois le plus grand événement de ta vie. Je sais, ça paraît impossible, mais David a dû voir comment il mourrait. C'est ce qui l'a fait fuir. Tout comme cela avait fait fuir notre mère. Pour certaines personnes, le plus grand événement de leur vie est aussi le pire. Il ne reviendra pas.

— Oh, allons, dit Tyler. J'ai mangé une pomme et je ne me suis pas enfui en hurlant.

— Tu en as mangé une ? demanda Claire, horrifiée.

— Le soir où on s'est rencontrés. Lorsque j'ai retrouvé toutes ces pommes de mon côté de la clôture.

— Qu'est-ce que tu as vu ? demanda-t-elle.

— Je n'ai vu que toi, dit-il, ce qui adoucit les traits de Claire tandis qu'elle le regardait. Qu'est-ce... ?

Il ne put rien ajouter parce que Claire s'était jetée sur lui pour l'embrasser.

— Hé ! s'écria Bay, où sont passées toutes les photos ?

TROISIÈME PARTIE

PRESCIENCE

— Elles sont hors d’atteinte ! dit Sydney.

Bay était allongée dans l’herbe, un bras replié sous sa tête. En ce dimanche après-midi, elle somnolait dans le jardin, mais la voix de sa mère lui avait fait ouvrir les yeux. Claire et Sydney avaient installé une vieille échelle en bois contre le tronc du pommier. Sydney était en haut et fouillait parmi les branches tandis que Claire stabilisait la base de l’échelle.

— Je vais peut-être réussir à mettre la main sur celle-ci si nous déplaçons l’échelle, dit Sydney en tendant la main vers une branche basse.

Claire secoua la tête.

— Elle aura bougé avant que nous y arrivions. Sydney émit un sifflement d’exaspération.

— Satané pommier !

— Eh, je pensais bien vous trouver là ! s’écria quelqu’un.

Les deux sœurs se retournèrent et aperçurent Evanelle sur le chemin.

— Bonjour, Evanelle, fit Sydney en descendant de l’arbre.

Parvenue au quatrième barreau avant le sol, elle sauta, ce qui fit gonfler sa jupe comme un parasol. Bay sourit.

— Que faites-vous, les filles ? demanda la vieille dame en s’approchant.

— On essaie d’arracher les photos de maman à l’arbre, expliqua Claire, qui s’y était mise uniquement pour faire plaisir à Sydney.

Bay avait remarqué que Claire était distraite ces temps-ci. Aujourd’hui, elle portait deux boucles d’oreilles différentes, une rose et une bleue.

— Cela fait six semaines. Je ne comprends pas pourquoi il ne veut pas nous les rendre.

Evanelle leva les yeux vers les carrés noir et blanc qui apparaissaient parmi les feuilles et les pommes sur les branches les plus hautes.

— Qu’il garde les photos. Ce pommier a toujours aimé Lorelei. Fichons-lui la paix.

Sydney mit ses mains sur ses hanches.

— Je vais couper les branches.

— Tu n’y arriveras pas, lui rappela Claire.

— Oui, mais je me sentirai mieux d’avoir essayé.

— Il va te bombarder, soupira Claire. Peut-être que Bay pourrait encore essayer de lui parler.

— La seule fois où nous avons failli récupérer les photos, expliqua Sydney à Evanelle, c’est lorsque Bay a raconté au pommier qu’elle voulait voir à quoi ressemblait sa grand-mère. Il a abaissé une branche pour la lui montrer, mais l’a aussitôt relevée quand nous avons essayé de l’attraper.

Sydney se tourna vers sa fille qui referma immédiatement les yeux. Depuis la fameuse nuit, les seules choses intéressantes qu’elle entendait, c’était les conversations des adultes lorsqu’ils croyaient qu’elle ne les écoutait pas.

— Ne la réveillons pas.

— Je vois qu’elle porte toujours la broche, remarqua Evanelle affectueusement.

— Elle ne l’enlève jamais.

Bay aurait voulu toucher le bijou, comme elle le faisait lorsqu’elle s’inquiétait. Mais elles la regardaient toutes.

— Qu’est-ce qui t’amène, Evanelle ? demanda Claire.

Bay entrouvrit les yeux. Elles lui tournaient le dos maintenant.

— Je croyais que Fred et toi deviez déjeuner avec Steve.

— Oui, oui, j'ai hâte. Steve va encore nous cuisiner un truc sophistiqué. J'ai dit à Fred qu'il avait de la chance qu'un prof d'art culinaire soit amoureux de lui. Il m'a regardée comme si je lui avais dit qu'il avait des abeilles dans les cheveux.

— Il croit toujours qu'il est obligé de sortir avec Steve à cause du dénoyauteur de mangue ?

— Oh, mieux que ça. On dirait que c'est moi qui sors avec Steve. Fred veut que je les accompagne absolument partout. Il prend du bon temps. Il est heureux. Mais il ne veut pas encore l'admettre. Il l'acceptera tôt ou tard. Je ne lui dirai rien. Steve lui laisse le temps de prendre sa décision, ce qui ne peut que lui être profitable. Entre-temps, j'ai droit à de la cuisine gastronomique. J'ai mangé des escargots pour la première fois la semaine dernière ! Qu'est-ce que vous en dites ? fit Evanelle avec un petit gloussement. J'aime bien les gays. On rigole bien avec eux.

— Je suis contente que tu t'amuses, Evanelle, dit Claire.

— Fred attend dans la voiture, mais je devais passer te donner ça.

Bay ne réussit pas à voir ce qu'Evanelle sortait de son cabas mais elle aperçut tout de même un sachet blanc.

— Des graines de gypsophile ? fit Sydney. Pour laquelle d'entre nous ?

— Vous deux. Je devais vous les donner à toutes les deux. Fred m'a accompagnée chez le pépiniériste près du marché pour en trouver. Oh, j'ai vu Henry au marché. Il achetait des pommes. Il avait l'air en pleine forme. Il a dit que son épaule se remettait et qu'il serait bientôt comme neuf.

— Oui, il croit que c'est grâce aux pommes, expliqua Sydney en souriant tout en secouant la tête. Depuis ce soir-là, il n'est jamais rassasié de pommes.

— Si seulement Tyler réagissait de la même façon, dit Claire. Il refuse de s'approcher de l'arbre maintenant. Il ne s'en est toujours pas remis. Il dit que c'est sans doute la première fois qu'un rapport officiel de police mentionne qu'un pommier a provoqué la fuite d'un suspect sans que personne ne s'en émeuve.

On avait essayé de cacher à Bay les détails de ce qui était arrivé à David après qu'il se fut enfui du jardin, mais elle se dissimulait derrière les portes ou collait son oreille aux grilles d'aération du chauffage lorsqu'on en parlait. Son père avait été arrêté près de Lexington dans le Kentucky. Il avait démoli son 4x4 en voulant échapper à la police. Lorsqu'ils l'avaient extrait de l'épave sans une égratignure, il avait supplié les policiers de ne pas l'incarcérer. Il ne pouvait pas aller en prison. Il ne pouvait pas. Il les avait suppliés de le tuer. Le soir même, il avait essayé de se pendre dans sa cellule. Quelque chose de terrible devait lui arriver dans la prison du comté et il le savait. Ce devait avoir un rapport avec la vision qu'il avait eue en mangeant la pomme et la raison pour laquelle il avait fui.

Lorsque Bay pensait à lui, elle était triste. Son père n'avait jamais trouvé sa place. C'était difficile de ne pas avoir de la peine pour cet homme dont la vie n'avait pas eu de sens. Il était né de parents sans visage, morts depuis bien longtemps. Il avait beaucoup d'amis, qui avaient tous peur de lui. Sa seule utilité, semble-t-il, avait été de faire intrusion dans la vie de sa mère pour la forcer à rentrer chez elle.

Bay lui en serait toujours reconnaissante.

Pour le reste, elle se demandait si elle pourrait jamais lui pardonner. Elle espérait qu'elle ne se souviendrait pas de lui assez longtemps pour répondre à cette question.

Elle avait eu si peur en le revoyant. Elle avait presque oublié son visage, sa colère. Elle voulait retrouver le bonheur et la paix qu'elle éprouvait avant son apparition fracassante. Cela

revenait petit à petit. Allongée dans le jardin, elle se sentait un peu mieux. Pour sa mère, cela prendrait un peu plus de temps, toutefois Sydney s'apaisait elle aussi. Parfois, Bay s'asseyait sur la dernière marche de l'escalier dans la maison tandis qu'Henry et sa mère étaient sous le porche et qu'elle entendait la mélodie des promesses qu'Henry chantait à sa mère. Bay voulait qu'il fasse partie de leur vie, comme on a envie de soleil le samedi ou de pancakes au petit déjeuner. Des choses réconfortantes. Son père ne la réconfortait jamais. Même lorsqu'il riait, tout le monde se crispait autour de lui en craignant que sa bonne humeur prenne fin. Ce qui arrivait invariablement.

Mais elle ne voulait plus y penser.

— Ce doit être pour toi, dit Sydney en tendant le paquet à Claire. Les gypsophiles, c'est pour un bouquet de mariée, non ? Toi et Tyler, vous allez bientôt fixer une date !

— Non, c'est pour toi ! protesta Claire en essayant de les lui rendre. Je suis sûre qu'Henry meurt d'envie de t'enlever pour un petit mariage dans l'intimité.

Bay espéra que c'était vrai. Parfois Sydney s'asseyait sur le bord du lit avant que Bay ne sombre dans le sommeil et elle lui parlait d'Henry, en termes généraux et évasifs. Elle ne voulait pas que l'arrivée d'un nouvel homme dans leur vie déstabilise sa fille. Mais celle-ci n'était pas perturbée. Elle était impatiente. N'ayant toujours pas réussi à reproduire son rêve, elle attendait avec angoisse de voir de quelle façon évolueraient les choses. Si son père avait tout gâché ? Si sa venue avait tout détraqué ?

— Peut-être que les graines n'annoncent pas un mariage, mais un bébé ? suggéra Evanelle. Sydney se mit à rire.

— Dans ce cas, je ne suis pas concernée. Claire regarda le paquet d'un air songeur.

— Claire ? fit Sydney.

Elle releva la tête avec un petit sourire entendu que Bay ne lui avait jamais vu, mais que Sydney sembla reconnaître immédiatement.

— Vraiment ? s'exclama Sydney en prenant le visage de sa sœur dans ses mains.

Bay avait vu sa mère de plus en plus heureuse ces derniers temps, mais jamais à ce point. Elle irradiait. Le bonheur vous remplit, mais lorsque l'on est heureux pour quelqu'un d'autre, cela déborde. C'était presque trop éblouissant.

— Oh, mon Dieu, c'est vrai ? Claire hocha la tête.

Bay les regarda toutes les trois s'embrasser, puis sortir du jardin comme une brochette de Waverley ; elles parlaient avec les mains, se touchaient, riaient.

L'arbre tremblait d'excitation, comme s'il était avec elles.

Il leur lança une pomme.

Une fois seule, Bay roula sur le dos et s'étira. Tandis que l'arbre frémissait, elle entendit le claquement de papier au-dessus d'elle et regarda les photographies qui oscillaient légèrement. Le soleil commençait à décolorer les images et Lorelei disparaissait peu à peu.

Plus Bay passait de temps ici, plus son père disparaissait aussi.

Elle aimait tant cet endroit ! La perfection n'était pas atteinte parce qu'il manquait les scintillements et les arcs-en-ciel sur son visage mais n'était-ce pas déjà bien ? Elle était plus proche que jamais de son rêve. Toute proche. Elle n'aurait vraiment pas dû se sentir inquiète.

Elle porta machinalement les doigts à la broche pour se rassurer.

Un instant.

Non. Était-ce aussi simple que cela ?

Elle pinça les lèvres en s'appliquant pour détacher la broche de son tee-shirt. L'excitation la rendit maladroite et il lui fallut plusieurs tentatives.

L'herbe était douce comme dans son rêve. Le parfum des herbes et des fleurs était le

même. Le bruit du papier qui claquait flottait autour d'elle tandis que l'arbre continuait à trembler. Elle leva l'étoile en strass au-dessus de sa tête sans oser respirer. Sa main tremblait, par peur d'être déçue. Elle fit tourner le bijou dans la lumière jusqu'à ce que, tout à coup, comme une papillote de Noël, elle se diffracte et que des particules multicolores inondent son visage. Elle les sentait, ces couleurs si fraîches qu'elles semblaient tièdes, comme des flocons de neige.

Tout son corps se détendit et elle se mit à rire. À rire comme elle ne l'avait pas fait depuis bien longtemps.

Elle avait eu besoin de cette preuve.

Oui, tout allait bien se passer maintenant.

Tout était parfait.

Extrait du Journal de la Cuisine des Waverley

Angélique – Sa signification s'adaptera selon vos besoins, mais elle se révèle particulièrement utile pour calmer les enfants agités à table.

Bulbe de jacinthe – Provoque la mélancolie et ravive les regrets du passé. N'utiliser que des bulbes séchés. Voyage dans le temps.

Capucine – Stimule l'appétit chez les hommes. Rend les femmes secrètes. Peut provoquer des liaisons dans une assemblée mixte. Ne perdez pas de vue vos invités.

Chèvrefeuille – Pour voir dans l'obscurité, mais seulement si vous utilisez des fleurs provenant d'un arbuste d'au moins soixante centimètres d'épaisseur. Vertus clarifiantes.

Chicorée – Cacha l'amertume. Donne l'impression que tout va très bien. Une fleur dissimulatrice.

Citronnelle – Produit une accalmie dans la conversation, sans aucun silence pesant ni malaise. Utile en présence de convives stressés, trop bavards.

Fleur de ciboulette – Vous assure d'avoir le dernier mot au cours d'une dispute. De façon fort bien venue, elle évite également à votre interlocuteur de se sentir froissé.

Fleurs de courge ou de courgette – Servir lorsque vous avez besoin de vous faire comprendre. Vertus clarificatrices.

Géranium rosat – Ramène le souvenir des bons moments du passé. Contraire des bulbes de jacinthe. Voyage dans le temps.

Gueules-de-loup – Protège de l'influence néfaste des gens en particulier de ceux qui ont une sensibilité magique.

Hysope anisée – Soulage la frustration et le trouble.

Lavande – Remonte le moral. Empêche de prendre de mauvaises décisions résultant de la fatigue ou de la déprime.

Lilas – Lorsqu'une dose d'humilité est de mise. Donne l'assurance que le fait de vous abaisser devant quelqu'un ne sera pas utilisé contre vous.

Mélisse – Dès la consommation, pour une période brève, le sujet retrouvera les sensations et les pensées de sa jeunesse. Avant de servir, vérifier la présence d'anciens chahuteurs à votre table. Voyage dans le temps.

Menthe poivrée – Utilisée avec d'autres fleurs comestibles, elle trouble celui qui en mange

et masque ainsi la véritable nature de ce que vous préparez. Vertus dissimulatrices.

Œillet – Aide à retrouver des choses qui étaient cachées. Vertus clarificatrices.

Pensée – Incite aux compliments et aux cadeaux surprises.

Pétales de rose – Stimulent l'amour.

Pissenlit – Encourage la fidélité. Effet secondaire fréquent : aveuglement face aux défauts et excuses spontanées.

Souci – Provoque l'affection, parfois teintée de jalousie.

Tulipe – Donne le sentiment de la perfection sexuelle. Effet secondaire possible : susceptibilité aux opinions d'autrui.

Violette – Une merveilleuse manière d'achever un repas. Apporte le calme, la joie et assure toujours une bonne nuit de sommeil.